
Harvard·University·Library
VE RI
TAS
LOWELL·MEMORIAL
LIBRARY·of·ROMANCE
LITERATURE


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

INTRODUCTION A LA GRAMMAIRE

DES

LANGUES ROMANES

Paris, imprimerie de Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

FRÉDÉRIC DIEZ

INTRODUCTION A LA GRAMMAIRE

DES

LANGUES ROMANES

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

GASTON PARIS

PARIS
67, rue Richelieu
LIBRAIRIE A. FRANCK

LEIPZIG
10. 11. Querstrasse
A. FRANCK'sche Verlagshandlung

Albert L. HEROLD, Successeur

Libraire de la Société de l'École impériale des Chartes et de la Société impériale des Antiquaires de France

1863

PRÉFACE.

I

Il est presque inutile aujourd'hui d'insister sur l'importance et l'intérêt des études philologiques. Elles ont conquis parmi les sciences historiques un rang qu'elles ne peuvent plus perdre. La linguistique ne saurait désormais être simplement considérée comme un instrument commode, nécessaire même, pour l'étude du passé; c'est une science qui peut se servir à elle-même de but, sans risquer d'être prise pour l'amusement de quelques érudits. En changeant de rôle, la philologie a aussi changé de direction et de caractère; et pour expliquer l'esprit qui l'anime dans les travaux actuels, et dont le livre que je traduis en partie est un des fruits les plus excellents, il ne me semble pas hors de propos de rappeler brièvement la révolution qu'elle a subie.

La connaissance des divers langages qui ont servi aux hommes de tous les pays pour exprimer leur pensée a toujours été l'objet de l'étude des savants; et, sous le rapport de l'analyse philosophique de la parole humaine aussi bien que de la science exacte de tel ou tel idiome, il ne faut pas attendre à notre époque pour trouver des maîtres. Mais les rapports de ces idiomes entre eux, leur filiation, leur parenté, n'avaient pas été étudiés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ou ne

l'avaient été que dans des paradoxes parfois ingénieux, mais plus propres à décrier qu'à faire avancer de telles recherches. La découverte ou la connaissance de plus en plus approfondie des langues antiques de l'Orient est le fait qui, dans les premières années de notre siècle, a donné à la philologie une nouvelle impulsion, et l'a transportée dans une région plus élevée. Les travaux des Wilson, des Silvestre de Sacy, mais surtout des Lassen, des Burnouf et des Bopp, révélèrent cette vérité, si brillamment développée dans le récent livre de M. Max Müller, que toutes les langues sont soumises à des lois générales et spontanées, et que leur organisme n'est ni moins logique ni moins admirable que celui de tous les phénomènes naturels. Ce premier résultat ne fut pas le seul ni peut-être le plus fécond : la comparaison de tous ces idiomes, jusque-là étudiés isolément, amena à reconnaître qu'ils formaient entre eux des groupes bien distincts, et que ces groupes correspondaient, en général, aux grandes divisions de races, que constatait de son côté l'ethnologie. Enfin la découverte, dans le sanscrit, de la langue la plus primitive de toutes celles qui composent la famille âryenne permit de distinguer parmi les autres celles qui se rapprochaient le plus du type autrefois unique, celles qui, au contraire, ne s'y rattachaient que de loin et par des intermédiaires plus ou moins nombreux; de suivre, en un mot, dans toutes les ramifications, la séve venue d'une seule tige.

Poursuivre et vérifier dans toutes leurs applications ces trois grandes données, telle est depuis lors la tâche de la philologie; et il est facile, même sans études spéciales, de saisir la portée des conséquences historiques et philosophiques de ce travail. On a été étonné de voir quelques-unes des plus hautes questions qui se rattachent au passé de l'humanité tranchées par une science qui jusque-là se bornait à servir, pour ainsi dire, de clef aux autres. Aussi a-t-on senti le besoin de faire avec elle plus ample connaissance qu'autre-

fois, et les esprits les plus intelligents n'ont plus osé s'aventurer sans elle à la recherche de problèmes auxquels elle restait jadis complétement étrangère. La politique elle-même n'a pu se soustraire à cette influence, et on a vu des nationalités demander à la philologie leurs lettres d'enregistrement et leur droit à une existence autonome.

Mais, pour en arriver là, on comprend combien la philologie a dû modifier son horizon et ses procédés. Autrefois elle se renfermait dans un cercle peu étendu, que parcouraient sans cesse, avec une ardeur à l'épreuve de la stérilité croissante de la matière, les générations d'érudits. Le grec, le latin, l'hébreu, telle était la trinité qui, depuis le XVIe siècle, recevait à peu près seule les hommages ; encore la troisième de ces langues était-elle, presque sans exception, abandonnée aux théologiens. Les langues modernes n'étaient un sujet d'étude qu'au point de vue pratique ou littéraire, et, à part la grammaire et les dictionnaires que chaque nation dressait de sa propre langue, on ne s'avisait guère de consacrer de doctes veilles soit à ce que l'on appelait les *jargons barbares* des peuples germaniques, soit à ces autres jargons bâtards, *enfants demi-formés des Normands et des Goths*, que parlaient les habitants de l'ancien empire romain. Le dictionnaire même de du Cange, qu'on pourrait opposer à cette assertion, la confirme : ce n'est pas à proprement parler un travail philologique, et l'insuffisance que tous ceux qui s'en servent regrettent d'y trouver sous ce rapport démontre, aussi bien que l'importance accordée aux développements historiques, que l'intention de l'illustre savant était d'éclaircir non pas les origines de notre langue, mais celles de nos institutions, de nos lois et de nos mœurs. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût quelques exceptions : les livres de Ménage, de Ferrari, d'Adelung, le prouvent; mais les travaux de ce genre étaient rares et faits dans un esprit peu scientifique. Maintenant il n'en est plus ainsi : nous ne reconnaissons plus de

jargons barbares, de patois indignes d'études. Depuis ce ***langage grec, aux douceurs souveraines, le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines***, jusqu'à l'idiome le plus pauvre d'une peuplade alpestre, toute manifestation de la grande loi qui préside aux langues nous intéresse et mérite notre attention, et quelques-uns des progrès de la science sont même dus aux langues les plus dédaignées jusqu'à nous. Après les langues les plus primitives, qui ont droit avant tout à notre étude comme plus rapprochées du commencement de la parole, ce sont les plus dérivées qui nous attirent, parce que leur origine nous est connue : leur formation s'est opérée pour ainsi dire sous nos yeux, et elles nous livrent sur les lois communes des secrets que nous aurions demandés en vain à des idiomes plus éloignés de nous. D'ailleurs, toute langue, étant un produit spontané et organique de la faculté spéciale et merveilleuse placée par Dieu dans l'intelligence humaine, a un droit égal à notre étude et à notre admiration; et la philologie, sans tenir compte des mérites esthétiques ou littéraires de chacune, n'accorde ses éloges qu'à celles qui ont le moins altéré dans la suite de leur développement leur organisme primitif, et se sont montrées le plus fidèles aux principes qui devaient les diriger.

Ainsi, tandis que le sanscrit, le zend, le grec, le lithuanien, le gothique, nous permettaient de constituer la grande famille indo-européenne et de remonter à ses lois primitives, les langues romanes, dérivées il y a douze ou quinze siècles à peine d'une langue déjà assez éloignée de son origine, nous laissaient toucher au doigt les mystères de ces fermentations, en apparence si bizarres, en réalité si régulières, dans lesquelles une langue se décompose pour en former d'autres. Et, tout en assignant avec raison la place d'honneur aux premiers produits du verbe humain, la science nous conduisait à ne voir dans toutes ces langues, les unes si anciennes, les autres si jeunes, que des

états simultanés ou successifs du même langage, modifié d'après les lieux et les temps.

Mais la philologie ne devait pas se contenter de reculer ses limites; il lui fallait aussi apporter dans ses procédés des changements notables. Le plus important et le plus fructueux, je l'ai déjà signalé. On ne dut plus se borner à étudier isolément une langue; il fallut embrasser une famille entière, ou pour le moins, si on ne touchait qu'à un idiome, se préoccuper de son auteur et de ses congénères. Il ne fut plus permis de rendre compte d'un fait par une conjecture plus ou moins spirituelle avant d'avoir épuisé la voie des rapprochements susceptibles de l'éclaircir. Toute bonne grammaire dut être une grammaire comparée, ou au moins le fruit d'études comparatives, et la philologie, en devenant plus digne du nom de science, devint aussi plus difficile, puisqu'elle nécessita des connaissances polyglottes qui paraissaient autrefois superflues.

Ce n'est pas tout.—Il y eut encore dans la manière de procéder deux innovations importantes que je crois nécessaire de signaler. La première est la substitution de la méthode historique à la méthode philosophique; la seconde, la création d'une partie nouvelle de la science, sous le nom de phonologie (allemand *Lautlehre*). On n'étudiait guère jadis les langues que dans leur état de perfection; on cherchait à se rendre compte des faits qu'elles présentaient sans recourir à l'histoire de leur formation; on n'appelait à son aide, pour les expliquer, qu'une logique souvent trop subtile, ou parfois l'analogie cherchée au hasard dans la première langue étrangère venue. Comme les langues classiques étaient presque le seul sujet des études sérieuses et qu'on ne les connaissait qu'à une période déjà fort avancée, on n'était pas tenté de recourir à un autre procédé; et quant aux langues modernes, les grammairiens qui s'en occupaient en ignoraient tout le passé et le méprisaient encore davantage.

C'est l'inverse qu'on fait aujourd'hui : on est persuadé qu'il n'y a pas dans une langue un fait qu'on puisse expliquer sans avoir recours à l'histoire de cette langue, et que l'état présent d'un idiome n'est que la conséquence de son état antérieur, qui seul peut le faire comprendre. Pour les mots en particulier, on ne croit plus, comme autrefois, qu'on puisse expliquer un terme dont l'origine est inconnue sans se soucier des formes successives qu'il a revêtues dans la langue à laquelle il appartient, et l'on regarde cette étude autrefois si décriée de l'étymologie comme une des branches à la fois les plus difficiles et les plus fructueuses de la linguistique. L'auteur du livre dont l'*introduction* forme cet opuscule a excellemment distingué l'étymologie telle qu'il la comprend de ce qu'elle a longtemps été. « La méthode étymologique, dit-il, n'est pas partout la même : il est facile de distinguer la méthode critique de celle qui ne l'est pas. Celle-ci cherche ses explications à l'aventure, dans une ressemblance purement extérieure de la forme, ou même les fait naître d'une ressemblance très-faible, nulle quelquefois, au moyen d'une série d'intermédiaires arbitrairement supposés. Un procédé si évidemment défectueux dans son principe n'a pas empêché plus d'une heureuse rencontre, quand ceux qui l'ont employé joignaient à de l'esprit une sorte de don divinatoire ; mais il a naturellement décrédité tout l'art étymologique aux yeux de beaucoup de personnes, en même temps qu'il l'a mis en faveur auprès d'autres, grâce à la facilité de sa mise en pratique, qui n'exigeait ni travail ni vocation spéciale. Les premières se trompent dans leur répugnance, et les autres dans leur inclination. Au contraire de cette méthode, la méthode critique se soumet aveuglément aux principes et aux règles qu'a établis la phonologie, sans en dévier d'une ligne, à moins d'y être obligée par des exceptions constatées ; elle s'efforce de suivre à la piste le génie de la langue et de lui dérober ses secrets ; elle pèse toutes

les lettres dans tous les mots, et cherche à apprécier la valeur que chacune d'elles prend aux diverses places qu'elle peut occuper (1). »

C'est en effet grâce à la comparaison, à l'histoire et à la phonologie, que non-seulement la science étymologique, mais la linguistique tout entière, doit le progrès qu'elle accomplit chaque jour. De ces trois guides, l'un des plus sûrs et le moins connu encore, en France du moins, est la phonologie. La phonologie est la science de tout ce qui, dans une langue, se rapporte aux sons. Outre l'appréciation et l'histoire de chaque lettre, sa tâche est spécialement d'étudier les modifications que subissent les voyelles et les consonnes pour passer d'une langue mère dans une langue dérivée; de constater les transformations plus ou moins régulières d'un même son, soit dans une série de langues qui se le transmettent successivement, soit dans les diverses périodes ou les différents dialectes d'un même langage; de noter les influences de la quantité et de l'accent sur ces phénomènes, et de donner ainsi, pour tout ce qui est purement matériel, les principes qui régissent et constituent un idiome.

Tels sont les instruments et les procédés que la philologie moderne a à sa disposition. Ce n'est point ici le lieu d'exposer l'usage qu'elle en a fait et les grands résultats qu'elle a déjà obtenus par leur moyen; je dois me borner à dire très-brièvement ce qui regarde les langues romanes.

II

L'idée d'une parenté entre les idiomes de la France, de l'Italie et de l'Espagne, et de leur descendance commune du

(1) F. Diez, préface du *Dictionnaire étymologique des langues romanes*, p. I.

latin, n'est pas précisément nouvelle; toutefois elle a subi bien des contradictions, elle a été faussée par bien des systèmes aventureux, jusqu'au jour où la philologie comparée est venue la mettre hors de doute et en développer les conséquences. Il faut lire dans l'*Introduction* du bel ouvrage d'Auguste Fuchs sur les langues romanes (1) l'analyse des systèmes qu'on s'est ingénié, dans les trois derniers siècles, à substituer à la simple vérité, pour nous si évidente. On a fait venir soit toutes les langues romanes, soit encore, négligeant les liens qui les rattachent, une seule d'entre elles, du celtique, du grec, de l'étrusque, de l'allemand, du slave, et même, ce qu'on aurait peine à imaginer, de l'hébreu et de l'araméen. Il est superflu de démontrer l'origine latine de ces langues, elle s'impose d'elle-même à celui qui les considère même superficiellement; mais une question beaucoup plus agitée et qui peut encore soulever des doutes est celle de leur rapport précis avec le latin.

On s'est demandé d'abord si les langues romanes venaient *directement* du latin. Raynouard, frappé, d'une part, des nombreuses différences qui les séparent du latin classique; de l'autre, du caractère archaïque de l'ancien provençal et des particularités qu'il offrait, particularités qui, étrangères au latin, se retrouvaient dans les autres idiomes romans; un peu aveuglé d'ailleurs par l'esprit patriotique, n'hésita pas à proclamer que le provençal avait été à un certain moment la langue commune de l'Europe romane, et que cette langue, fille du latin, était mère du français, de l'italien et de l'espagnol. Ce système, brillamment soutenu, ne tarda pas à être ébranlé dans ses fondements par une connaissance plus ap-

(1) *Les Langues romanes dans leur rapport avec le latin*, par Auguste Fuchs, Halle, 1849. Cet ouvrage d'un philologue enlevé trop tôt à la science est plein de recherches curieuses élégamment exposées. Il mériterait à tous les titres d'être traduit en français.

profondie des langues en question, par la découverte du valaque, incompatible avec la théorie provençale, et surtout par l'étude du bas latin, dans lequel on retrouve la plupart des caractères qui avaient frappé Raynouard dans le provençal. Ces caractères furent reconnus pour appartenir au latin populaire, et celui-ci proclamé le véritable auteur des langues romanes. Des notions plus justes sur la manière dont les langues se forment et sur les idiomes populaires vinrent fortifier les résultats de l'observation et mettre ce fait hors d'atteinte. La science est maintenant unanime à le reconnaître, et M. Diez l'affirme sans même le discuter dès les premières pages de son livre.

C'est donc dans le latin populaire qu'il faut chercher la source des langues romanes. Mais est-il juste de les appeler *langues filles* et de donner le nom de *langue mère* à ce latin rustique que parlaient dès le temps de la conquête romaine les colons et les soldats? Fuchs a combattu énergiquement cette opinion accréditée; pour lui, les langues romanes ne sont pas les filles du latin, elles sont le latin même. « Les langues romanes, dit-il, ne sont pas issues du latin comme des filles, elles ne sont pas autre chose qu'un développement naturel et normal du latin, que la langue latine adulte. Il est vrai qu'au premier abord elles paraissent avoir une individualité bien distincte du latin; il semble qu'elles aient seulement avec lui cette ressemblance de famille qu'on observe entre une fille et sa mère; mais, quand on les examine de près, on voit que, malgré toutes les dissemblances, elles sont au fond la même langue et ont le même génie et la même construction que le latin, seulement à un état plus avancé de développement (1). »

L'illustre auteur de la *Grammaire des langues romanes* ne s'est pas prononcé sur cette opinion d'un de ses élèves. Elle

(1) Fuchs, *l. c.*, p. 2.

ne paraît pas pouvoir être soutenue, malgré le talent que Fuchs a dépensé à la mettre en lumière. Il y a évidemment dans les langues *néolatines* bien des traits qui sont étrangers au latin, ou qu'on y retrouve à grand'peine et à un état tout à fait rudimentaire. La diversité même qui en fait des langues bien distinctes est un argument suffisant contre la théorie de Fuchs, car les différents peuples qui les parlent ne peuvent avoir imprimé aussi fortement à chacune d'elles le cachet de leur originalité propre sans les modifier au delà des limites d'un développement régulier du latin populaire. Sans doute, c'est au fond la même langue, puisque, comme je l'ai dit plus haut, toutes les langues indo-européennes n'en font à la rigueur qu'une seule; mais, si l'on peut appliquer quelque part en philologie les termes commodes et clairs de *filiation* et de *maternité*, il paraît incontestable que c'est au rapport du latin avec les langues romanes.

On s'est encore demandé quelle influence les idiomes germaniques avaient exercée sur la formation des langues romanes, et si même elles auraient pris naissance sans les invasions du V[e] siècle et le contact du latin avec l'allemand. La question est extrêmement délicate, et de nombreuses hypothèses l'ont tranchée dans un sens ou dans l'autre. La solution préférable semble être celle qui, tout en maintenant que le latin populaire aurait produit de lui-même dans les différentes provinces des idiomes analogues à ceux qui existent, admet cependant que la langue parlée par les conquérants germains n'a pas été sans une action décisive et sur le moment de leur naissance et sur la forme qu'ils ont revêtue.

L'histoire de la naissance des langues romanes et de leurs premiers développements n'est pas à beaucoup près toute leur philologie. Étudier dans chacune d'elles les différents phénomènes phoniques, lexicologiques et grammaticaux aux diverses époques de leur existence; préciser leur rapport exact avec le latin et entre elles; faire ressortir ce qui

caractérise l'originalité de chacune : telle était la matière qui venait s'ajouter à la question d'origine pour les philologues de notre temps. On conçoit facilement l'importance de ces questions et pour la linguistique et pour l'histoire. Il suffira d'en donner deux ou trois exemples. Le caractère de l'esprit français et le rôle de notre pays, qui a été si souvent l'intermédiaire politique et intellectuel entre les races germaniques et les nations romanes, se reflètent dans la composition de notre langue, la plus pénétrée de tudesque de celles qui sont sorties du latin. Sur 950 mots allemands ou environ que présentent les six grandes langues réunies (italien, espagnol, portugais, provençal, français et valaque), le français en a en propre 450, et 150 à peine lui sont étrangers ; n'est-ce pas une preuve sensible d'un fait que d'autres documents viennent corroborer, à savoir que de toutes les provinces de l'empire romain la Gaule est celle où l'invasion germanique a laissé les traces les plus profondes et les plus durables? Le long asservissement de l'Espagne vient de même se peindre dans le nombre considérable de mots que sa langue doit à l'arabe, et la haine des chrétiens pour leurs vainqueurs se montre encore dans l'absence de toute expression empruntée aux musulmans pour désigner un sentiment, un lien de parenté ou d'affection. L'accentuation effacée et monotone de notre langue explique l'aplatissement de ses formes, si sèches quand on les compare aux formes mélodieuses ou sonores de ses sœurs du midi, mais sert en même temps à rendre compte de cette clarté et de cette vigueur soutenue qui en font la langue universelle. La disparition d'un nombre considérable de mots latins d'un usage journalier, leur remplacement soit par des vocables étrangers, soit par des métaphores souvent extrêmement curieuses (voyez entre autres la page 66 de cette *Introduction*), la création ou plus souvent l'emploi tout à fait nouveau des suffixes, bien d'autres phénomènes encore, sont dignes d'in-

téresser au plus haut point non-seulement le philologue, mais encore le philosophe et l'historien. Ils doivent figurer parmi les documents les plus précieux pour l'histoire de l'esprit humain dans l'exercice d'une de ses facultés maîtresses ; et l'observation exacte et fine qu'on en a faite est assurément un des plus beaux résultats de la science.

Les travailleurs, en effet, n'ont pas manqué à la tâche. L'Allemagne a la gloire d'avoir fait faire à la philologie romane, comme à presque toutes les autres branches de la linguistique, les progrès les plus considérables; mais les pays où se parlent les langues romanes ne sont pas restés inactifs, et la France se place sans contredit à leur tête. C'est elle d'ailleurs qui peut revendiquer l'honneur d'avoir donné le grand éveil à ces études si fécondes, et tous ceux qui depuis cinquante ans étudient les idiomes de l'Europe latine doivent rendre hommage à Raynouard. Ce savant ingénieux a ouvert la bonne voie. Il s'est parfois trompé, mais ses erreurs même ont été profitables, en poussant à l'étude approfondie des questions qu'elles soulevaient. Il a eu le premier l'idée d'embrasser dans une grammaire et un lexique l'ensemble des langues romanes; et, si sa grammaire a perdu aujourd'hui beaucoup de sa valeur, le *lexique roman* reste encore la base de la philologie comparée. Malheureusement, Raynouard n'eut pas de successeurs en France, et les travaux, souvent d'ailleurs très-remarquables, de la plupart de nos philologues, pèchent sensiblement par leur négligence de la grammaire comparée, sans laquelle ces études ne peuvent arriver qu'à des résultats incomplets et hypothétiques. Cette restriction faite, il serait injuste de refuser des éloges aux travaux de MM. Wey, Génin, Ampère, etc., aux recherches consciencieuses de M. de Chevallet, aux observations judicieuses et fines de M. Guessard. M. du Méril, plus versé dans les langues sœurs de la nôtre, et au courant de tous les progrès de la science, a concentré dans son

court *Essai philosophique sur la formation de la langue française* une foule d'idées et de faits qui n'attestent pas moins d'érudition que de pénétrante intelligence. Fallot a puissamment aidé, par sa soigneuse étude des dialectes, à débrouiller le chaos apparent de notre ancien langage. M. Burguy a rassemblé sur la grammaire de la langue au XIII[e] siècle une masse d'exemples qui facilitent beaucoup et éclairent les travaux. Enfin M. Littré, familier avec les travaux germaniques, en a exposé avec lucidité les résultats les plus importants, et nous promet un monument qui s'ajoutera sans doute à ces admirables lexiques, l'une des gloires de notre pays depuis le XVI[e] siècle. Mais ceux même de nos savants qui auraient pu traiter l'ensemble des langues romanes se sont restreints à la leur; à plus forte raison en a-t-il été de même en Italie et en Espagne, et les travaux estimables des érudits de ces contrées ne sont guère que des monographies, fort utiles pour éclairer certains points, mais ne prétendant pas embrasser dans son ensemble la grande famille néo-latine.

C'est à l'Allemagne qu'était réservé l'honneur de continuer, en l'améliorant, l'œuvre immense entreprise par Raynouard. La patrie de Bopp, de Humboldt, de Lassen, de Grimm, les fondateurs de la philologie comparée, devait aussi produire Frédéric Diez, le maître de la philologie romane. Ce n'est pas d'ailleurs, tant s'en faut, le seul nom qu'elle puisse opposer à ceux qui viennent d'être cités. Les travaux d'ensemble de Fuchs, de Diefenbach et de Delius; les études spéciales de Blanc, de Mätzner, de Wackernagel, etc., sont à la hauteur de la réputation acquise aux œuvres scientifiques d'outre-Rhin. Mais les deux ouvrages qui se distinguent le plus entre tous ceux qu'a fait naître en Allemagne la philologie romane sont sans contredit la *Grammaire* comparée et le *Dictionnaire étymologique* de M. Diez.

III

M. Frédéric Diez est né à Giessen (Hesse-Darmstadt) en 1794. Au gymnase ou collége de cette ville, il eut pour maître M. Welcker, qui devait par la suite être l'un des plus illustres savants de son temps. Non-seulement Welcker l'initia aux secrets des langues et des littératures antiques; ce fut lui aussi qui le mit le premier en rapport avec celles des nations romanes. Il revenait alors d'Italie, où il avait passé deux ans, et il se plut à faire connaître et aimer au jeune Diez la langue et les écrivains du pays qui l'avait enthousiasmé. M. Diez devait retrouver à l'université que possédait aussi sa ville natale son maître devenu professeur, et suivre de nouveau ses leçons. Plus tard encore, il devait l'avoir pour collègue à l'université de Bonn, où tous deux sont actuellement professeurs. Tous deux enfin, marchant jusqu'au bout l'un auprès de l'autre et demeurés amis toute leur vie, ont été nommés correspondants de notre Académie des inscriptions, dont M. Welcker est maintenant associé étranger.

L'année 1813, si critique et si glorieuse pour l'Allemagne, enleva M. Diez à ses paisibles occupations. Il s'engagea comme volontaire dans les troupes hessoises et fit la campagne de France. A son retour, après avoir commencé à faire son droit, il se décida à se consacrer aux études qui l'attiraient davantage, et s'occupa spécialement, en 1816, à l'université de Gottingen, des littératures espagnole et portugaise. En 1817, il publia à Francfort la traduction en vers d'un certain nombre de romances espagnoles.

Au mois d'avril 1818, M. Diez fit le pèlerinage qu'accomplissaient alors tous les écrivains de l'Allemagne, il alla visiter le grand Gœthe, qui se trouvait en ce moment à Iéna. Gœthe n'était indifférent à aucune des manifestations littéraires

qui venaient à sa connaissance. Il avait lu en 1817, ses *Annales* nous en ont conservé la remarque, les ouvrages où Raynouard révélait au monde savant la littérature provençale. Gœthe entrevit dans ces premiers fragments toute une poésie nouvelle, et dans cette langue un sujet de féconde étude. Il en parla à son visiteur, auquel ces travaux étaient complétement inconnus, et l'engagea à leur accorder son attention, persuadé qu'il était capable d'en tirer parti. M. Diez, en effet, lut avec le plus grand intérêt les ouvrages de notre célèbre compatriote, qu'il ne tarda pas à dépasser sur son propre terrain. Jamais cependant il n'a méconnu les services que Raynouard avait rendus à la science et à lui personnellement. Il a, au contraire, saisi plus d'une fois l'occasion de rendre publics le respect et la reconnaissance qu'il a conservés pour sa mémoire.

Les fruits du conseil de Gœthe furent les deux meilleurs ouvrages que nous possédions sur la littérature provençale. Le premier, la *Poésie des Troubadours* (Zwickau, 1826), a été traduit en français par M. de Roisin (Paris, 1845) (1); le second, plus considérable et plus important, *Vies et œuvres des Troubadours* (Zwickau, 1829), mériterait bien de passer à son tour dans notre langue, où il servirait puissamment les travaux de tous ceux qui s'occupent de cette branche de notre histoire littéraire. Ces deux livres assurèrent dès lors, en Allemagne, la réputation de leur auteur.

Reçu docteur à Giessen en 1821, M. Diez était venu à Bonn en 1822 comme *privat-docent*. On sait ce qu'est dans les universités allemandes cette position modeste, premier et nécessaire échelon de l'enseignement supérieur. On donne au docteur qui veut suivre cette carrière une salle à l'université et le droit d'annoncer ses cours avec ceux des professeurs

(1) M. de Roisin a aussi traduit, sous le titre d'*Essai sur les cours d'amour* (Paris, 1842), un petit ouvrage du même auteur, qui l'avait appelé *Mémoires pour servir à la connaissance de la poésie romantique* (Berlin, 1825).

dans le programme officiel. D'appointements, point : le seul profit que fasse le *privatim docens* consiste dans la rétribution que payent, comme jadis en France, les étudiants qui veulent suivre un cours. Au bout d'un temps plus ou moins long, si le cours se fait remarquer soit par le nombre de ceux qu'il attire, soit par le mérite de l'enseignement, le *privat docent* reçoit le titre et les appointements de *professeur extraordinaire*. Le plus haut rang est celui de *professeur ordinaire*, qu'on n'obtient, sauf de très-rares exceptions, qu'après avoir passé par les deux premiers. M. Diez fut nommé professeur extraordinaire dès 1823; il est professeur ordinaire depuis 1830.

Jusque-là, l'auteur de la *Poésie des Troubadours* n'avait sérieusement étudié que l'histoire des littératures romanes. Il avait dû cependant, en s'occupant de leurs plus anciennes productions, être frappé de l'insuffisance des travaux existants sur les langues elles-mêmes, et surtout de l'absence d'unité et de méthode dans les travaux dont elles avaient été l'objet. De là à essayer de combler cette lacune il n'y avait pas loin pour un esprit comme le sien. Ce furent les travaux de Jacob Grimm sur la langue allemande qui le décidèrent à se livrer à la philologie romane, et lui indiquèrent en même temps la voie à suivre. « Ce qui m'a poussé à entreprendre mes travaux philologiques, m'écrivait-il, et ce qui m'a guidé dans leur exécution, c'est uniquement l'exemple de Jacob Grimm. Appliquer aux langues romanes sa grammaire et sa méthode, tel fut le but que je me proposai. Bien entendu, je n'ai procédé à cette application qu'avec une certaine liberté. »

La méthode de Grimm, qui, d'après ces lignes, est aussi celle de M. Diez, peut se résumer en un mot : c'est la méthode *historique* (1). Les premières pages de cette préface ayant

(1) Voyez la préface de la *Grammaire allemande*, Ire partie, 3e édition, Berlin, 1840.

déjà exposé sommairement les principes de cette méthode, sa portée et ses résultats, il est superflu de la caractériser de nouveau. Ce qui distingue, il me semble, M. Diez de l'auteur de la *Grammaire allemande*, est tout à l'avantage du premier, bien que rien ne doive diminuer pour Grimm l'honneur d'avoir révélé à celui-ci la méthode qu'ils ont tous deux suivie. Jacob Grimm, qu'une érudition immense, une grande pénétration, une haute intelligence du génie des nations et des langues, ont fait placer à bon droit au premier rang des philologues, pèche quelquefois par trop d'imagination et de subtilité, plus souvent par la confusion et un entassement d'idées et de faits qui rend la lecture de ses livres extrêmement pénible. M. Diez a porté plus d'ordre dans la disposition de ses matériaux; il a mieux digéré sa science et l'a rendue plus facilement abordable; enfin il a plus sévèrement subordonné son imagination à son observation, et n'a jamais demandé qu'aux faits eux-mêmes leur explication logique. Je cite encore ses propres paroles : « Les faits sont mon seul sujet; je les rassemble et je les juge aussi bien qu'il m'est possible, voilà tout. J'ai expressément évité toute recherche qui n'aurait pu donner que des résultats hypothétiques; ainsi j'ai renoncé à expliquer la manière dont les langues romanes se sont formées du latin. » Ce parti pris de ne jamais se laisser aller à des idées séduisantes, mais seulement probables, donne aux travaux de M. Diez une sûreté et une solidité qui en font la base inébranlable de la philologie romane. Il serait peut-être difficile de s'y conformer rigoureusement en France, où l'attrait des vues d'ensemble, des considérations brillantes, des découvertes nouvelles, se joint au souci constant de la forme et du public pour entraîner l'écrivain hors du cercle étroit de la science, et où nous sommes tentés d'accorder à un paradoxe ingénieux, habilement soutenu, la préférence sur une sèche vérité exposée simplement.

J'ai déjà nommé les deux grands ouvrages de M. Diez : le

premier est la *Grammaire romane* (trois volumes in-8, Bonn, 1836-42), dont la seconde édition, très-améliorée, a été terminée récemment (Bonn, 1856-60), et l'autre le *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (Bonn, 1853), qui vient aussi de reparaître avec des augmentations considérables (deux volumes in-8, Bonn, 1862). Il a en outre publié les plus anciens *Monuments des langues romanes* (Bonn, 1846), et *Deux anciens poëmes romans* (Bonn, 1852). Ces publications, accompagnées de commentaires précieux, sont des modèles de soin et de critique (1).

M. Diez paraît maintenant songer à revenir à ses premiers travaux. « Si je pouvais suivre mon goût, m'écrivait-il au commencement de cette année, je voudrais mettre tout à fait de côté les études grammaticales, et m'occuper plutôt d'histoire littéraire ; mais il n'est pas facile de se retirer d'un champ où on a travaillé tant d'années. »

Je suis heureux, en terminant cette courte notice, de pouvoir rendre hommage au caractère de l'éminent philologue qui a bien voulu m'autoriser à faire connaître aux savants français une faible partie de son grand ouvrage. Tous ceux qui connaissent M. Diez savent quelle est la bonté, et, si j'ose ainsi dire, la candeur de ce grand et modeste savant. J'ai été pendant une année son auditeur à Bonn, et il doit m'être permis particulièrement de parler avec reconnaissance de cette bienveillance et de cette simplicité qui lui ont fait des amis de tous ses élèves. C'est aussi par un exemple personnel que je veux faire apprécier le désintéressement complet qu'il apporte dans les questions scientifiques. Étudiant, l'année dernière, un point sur lequel je me trouvais un peu en désaccord avec sa grammaire, je lui écrivis pour lui

(1) La première de ces publications contient les *Serments* de 842, la cantilène de sainte Eulalie et le poëme provençal de Boèce ; la seconde renferme les poëmes semi-français de Saint Léger et de la Passion.

demander son avis, et je reçus cette réponse : « Voici mon conseil, mon cher ami. Si vous êtes en doute de ce que j'avance, suivez votre inspiration et n'allez pas surfaire une autorité étrangère. Nous nous trompons tous, et les vieilles gens sont spécialement sujets à ce défaut de se tenir attachés à une idée à laquelle ils se sont accoutumés. La jeunesse est plus vive et plus libre ; elle trouve souvent ce qui nous échappe. Si vous me découvrez des fautes, dites-le sans hésiter, je vous en remercierai. »

VI

Le temps et les forces me manquent pour entreprendre la traduction complète de la *Grammaire romane* de Diez. L'*Introduction* est une des parties, sinon les plus savantes et les plus neuves, au moins les plus intéressantes. Je n'ai pas cru devoir, sauf un très-petit nombre de cas, ajouter à cet excellent texte des notes qui n'auraient guère pu lui donner plus de valeur et qui auraient risqué de faire un contraste fâcheux pour le traducteur. Je dois réclamer toute l'indulgence du public pour la forme ; le style de M. Diez est très-concis, quelquefois trop, et n'a d'autre mérite qu'une grande propriété d'expression : on ne se préoccupe pas, en Allemagne, de donner une valeur littéraire à ce qui en a une scientifique. J'ai suivi l'original d'aussi près que me l'a permis notre langue, peu habituée à cette manière, et d'ailleurs assez inexpérimentée en philologie. Je me suis peut-être trop peu souvenu des exigences du public français, en sacrifiant plus d'une fois, comme je l'ai fait, l'élégance à la fidélité.

GASTON PARIS.

Paris, octobre 1862.

ABRÉVIATIONS.

Adj., adjectif.
Adv., adverbe.
C.-à-d., c'est-à-dire.
Cf., *confer*.
Dér., dérivé.
Dim., diminutif.
Fém., féminin.
Itér., itératif.
L., lisez.
M. m., même mot.
Mod., moderne.
M. s., même sens.
P., pour.
P.-é., peut-être.
P. ex., par exemple.
Pl., pluriel.
P. p., publié par.
Prim., primitif.
S. a., *sub anno*.
Sing., singulier.
Subst., substantif.
S. v., *sub verbo*.
Var., variante.
V., voyez, *ou bien* vers.

Alb., albanais.
All., allemand.
Angl., anglais.
Ang.-sax., anglo-saxon.
B. lat., bas latin.
Bulg., bulgare.
Cat., catalan.
Comasq., comasque.
Esp., espagnol.
Fr., français.
Fris., frison.
Goth., gothique.
Gr., grec.
H., haut (allemand, italien, etc.).
Hongr., hongrois.
Kym., kymrique.
Irl., irlandais.
It., italien.
Lad., ladin.
Lat., latin.
Lomb., lombard.
Mil., milanais.
Napol., napolitain.
Néerl., néerlandais.
Nor., norois (scandinave).
Pat., patois.
Pg., portugais.
Piém., piémontais.
Pr., provençal.
Rom., roman.
Roum., roumanche (welche).
Sard., sarde.
Slav., slavon.
V., vieux (franç., provenç., etc.).
Val., valaque.
W. ou wel., welche.

ERRATA.

Page 10, ligne 7 : *lignæ*, lisez : *ligneæ*.
Même page, l. 29 : *Bucca*, de bouche, lisez : *Bucca*, dans le sens de bouche.
Page 16, l. 49 : *condurcirse*, lisez : *conducirse*.
Page 17, l. 31 : Inscriptions, *lisez :* sur une monnaie de Dioclétien.
Page 18, l. 11 : filer, *lisez :* fêler.
Page 24, l. 23 : texte, *lisez* : tente.
Page 31, l. 22 : *vase*, lisez : *vas*.
Page 37, l. 16 : latins-latins, *lisez :* grecs-latins.
Même page, l. 17 : grecs-allemands, *lisez :* latins-allemands.
Page 38, l. 1re : Joahn, *lisez :* Jahn.
Page 49, l. 1re : *bant,* lisez : *bam*.
Page 63, l. 9 : paraît, *lisez :* pouvait.
Même page, l. 18 : doivent, *lisez :* devaient.
Page 74, l. 12 : Les invasions, *lisez :* Ces invasions.
Page 80, l. 18 : envahissements, *lisez :* envahisseurs.
Page 82, l. 11 : *blacse,* lisez : *blaese*.
Même page, l. 14 : *dolckîn,* lisez : *dolekîn*.
Même page, l. 22 : *sturlenc,* lisez : *esturlene*.
Page 97, l. 5 : forma, *lisez :* fonda.
Page 99, l. 27 : *ci,* lisez : *sci*.
Page 102, l. 26 : *oper,* lisez : *opee*.
Page 125, l. 1re : Galicie, *lisez :* Galice.
Page 126, l. 4 : gallicien, *lisez :* galicien.
Page 163, l. 6 : *Voraelbug,* lisez : *Vorarlberg*.

TABLE DES MATIÈRES.

Le lecteur pourra peut-être tirer quelque profit de la table des matières de la *Grammaire romane*, qui est traduite ci-dessous. Elle indique les divisions de l'ouvrage, et par conséquent son plan et les différents sujets qui y sont traités.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉLÉMENTS DES LANGUES ROMANES.

I

ÉLÉMENT LATIN.

Six langues romanes attirent notre attention, soit par leur originalité grammaticale, soit par leur importance littéraire : deux à l'est, l'italien et le valaque ; deux au sud-ouest, l'espagnol et le portugais ; deux au nord-ouest, le provençal et le français. Toutes ont dans le latin leur première et principale source ; mais ce n'est pas du latin classique employé par les auteurs qu'elles sont sorties, c'est, comme on l'a déjà dit souvent et avec raison, de la langue populaire des Romains, qui était usitée à côté du latin classique. On a pris soin de prouver l'existence de cette langue populaire par les témoignages des anciens eux-mêmes ; mais son existence est un fait qui a si peu besoin de preuves qu'on aurait au contraire le droit d'en demander pour démontrer le contraire, car ce serait une exception à la règle. Seulement il faut se garder d'entendre par langue populaire autre chose que ce qu'on entend toujours par là, l'usage dans les basses classes de la langue commune, usage dont les caractères sont une prononciation plus négligée, la tendance à s'affran-

chir des règles grammaticales, l'emploi de nombreuses expressions évitées par les écrivains, et certaines phrases, certaines constructions particulières. Voilà les seules conséquences que permettent de tirer les témoignages et les exemples qu'on trouve dans les auteurs anciens; on peut tout au plus admettre que l'opposition entre la langue populaire et la langue écrite se marqua avec une énergie peu commune lors de la complète pétrification de cette dernière, peu de temps avant la chute de l'empire d'Occident. Une fois l'existence d'une langue populaire, c'est-à-dire d'un bas usage de la langue, admise comme un fait démontré par des raisons d'une valeur universelle, il faut en reconnaître un second non moins inattaquable, c'est la naissance des langues romanes de cette langue populaire. En effet, la langue écrite, qui s'appuyait sur le passé et qui n'était cultivée que par les écrivains, ne se prêtait pas par sa nature même à une production nouvelle, tandis que l'idiome populaire, beaucoup plus souple, portait en lui le germe et la susceptibilité d'un développement amené par le temps et les besoins nouveaux. Aussi, quand l'invasion germanique eut détruit avec les hautes classes toute la vieille civilisation, le latin pur s'éteignit de lui-même; l'idiome populaire au contraire poursuivit son cours d'autant plus rapidement, et finit par différer à un très-haut point de la source dont il était sorti (1).

(1) L'origine des langues romanes a été déjà dans les siècles précédents l'objet de beaucoup de recherches, parfois savantes et ingénieuses, mais souvent aussi ennuyeuses et stériles. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre encore une fois sur cette matière. Je suis même contraint dans ce livre, dont le sujet est proprement l'étude des lettres, des formes et des constructions, de laisser de côté tout ce qu'ont dit là-dessus de vrai et d'instructif, depuis Raynouard qui fait époque: en France, Ampère, Fauriel, du Méril, Chevallet; en Allemagne Blanc, Fuchs, Delius; en Angleterre, Lewis; en Italie, Perticari, Galvani; en Espagne, Pidal; et d'autres philologues encore.

On a pris la peine de recueillir les vestiges du bas usage romain comme preuves à l'appui de l'origine du roman (1), et de feuilleter à cette fin les écrits des auteurs classiques. Ce travail n'est pas inutile, à condition de ne pas s'éloigner du vrai point de vue : car il ne peut être indifférent de savoir si l'existence de formes, de mots ou de significations romanes, est démontrée seulement depuis l'invasion germanique, ou bien avant ce grand événement ; en d'autres termes, si l'on doit les considérer comme le résultat d'un fait externe, ou d'un développement interne et normal. Quelques expressions populaires se trouvent déjà dans les écrivains archaïques, comme Ennius et Plaute ; parmi ceux de la bonne époque, le plus riche est Vitruve ; mais ce n'est que dans les derniers siècles de l'empire, quand disparut l'esprit exclusivement patricien de l'école classique, que commencèrent à s'introduire dans la langue littéraire de nombreux idiotismes dont le nombre ne fit plus dès lors que s'accroître rapidement. L'égalité civique accordée aux sujets romains eut en ce point de grandes conséquences ; ils méconnurent la suprématie littéraire du Latium comme sa suprématie politique, et ne craignirent plus d'étaler leur provincialisme (2). Isidore de Séville dit fort bien (*Orig.*, II, 31) : « *Unaquæque gens facta Romanorum cum suis opibus vitia quoque et verborum et morum Romam transmisit.* » Pendant que les écrivains de la

(1) Par *le roman*, absolument, il faut entendre l'ensemble des langues romanes considérées dans leurs caractères généraux, et spécialement comme distinctes, d'un côté du latin, de l'autre des autres familles de langues, germaniques, celtiques, etc. — (Trad.)

(2) Voyez là-dessus spécialement Bernhardy, *Histoire de la littérature romaine*, 2e édit., p. 290 et suiv , 295 et suiv. Auguste Fuchs, dans son consciencieux ouvrage : *Les langues romanes dans leur rapport avec le latin*, donne une *Esquisse de l'histoire de la langue populaire latine*, p. 35-50.

décadence ouvraient les portes de la littérature à l'expression vulgaire, les grammairiens en faisaient le sujet de leurs leçons, en l'envisageant surtout au point de vue pratique et pour en purifier la langue. Ainsi Aulu-Gelle, dans le dernier chapitre de ses *Nuits attiques*, nous a conservé le titre d'un livre de Titus Lavinius, *De verbis sordidis*, dont la perte est regrettable à plus d'un titre (1). Une très-riche collection de mots obscurs, vieillis et populaires, est cependant venue jusqu'à nous, c'est le livre de Festus, *De significatione verborum*, qui a pour base celui de Verrius Flaccus. Bien que nous n'en possédions la majeure partie que dans un extrait dû à un contemporain de Charlemagne, Paul Diacre, et corrompu en plusieurs lieux, ce livre n'en est pas moins une mine féconde pour la lexicologie latine et aussi pour celle des langues romanes. Parmi les autres grammairiens il faut citer Nonius Marcellus pour son ouvrage *De compendiosa doctrina*, et Fabius Planciades Fulgentius, auteur d'une *Expositio sermonum antiquorum*. Nous n'avons conservé aucun monument proprement dit de l'idiome vulgaire, tel qu'on peût croire qu'étaient les Mimes et les Atellanes; on peut regarder comme quelque chose d'approchant les discours que mit Pétrone dans la bouche de gens du commun (2). D'ailleurs, tout en favorisant l'expression populaire, la littérature de la décadence se conservait encore pure des flexions mutilées ou contraires à la grammaire : c'est dans les inscriptions qu'il faut les chercher.

Une grammaire historique des langues romanes se priverait d'une partie importante de ses bases si elle ne voulait avoir aucun égard aux idiotismes populaires du

(1) *Sordidus* veut dire ici commun, populaire; cf. *Noct. att.*, l. IX, c. 13.

(2) Sur l'époque de Pétrone, voyez le *Museum für Philologie*, nouvelle suite, t. II, p. 50 et suiv.

latin, puisqu'on les retrouve pour la plupart en roman et faisant partie de la langue générale. Aussi les différences de forme qui séparent le latin commun du latin classique seront traitées à leur lieu dans la suite de cet ouvrage; mais un choix de mots et de significations qui peuvent être admis comme populaires, choix emprunté aux lexiques latins, trouve naturellement sa place ici. Ils ne sont pas cités pour prouver ce fait, certain par lui-même, que le roman doit son existence au latin populaire, mais pour rendre ce fait sensible. Cette liste comprend deux classes d'expressions : celles que les anciens nous désignent expressément comme basses ou inusitées (*vocabula rustica, vulgaria, sordida*, etc.), et celles qu'on peut regarder comme telles. Les dernières se composent partie de mots très-rarement employés à diverses époques, qui expriment des choses d'usage quotidien et se rencontrent surtout dans des auteurs peu soucieux de l'élégance du style ; partie de mots qui apparaissent aux derniers siècles, quand l'art de la parole est en pleine décadence. Beaucoup de ces mots ont déjà été étudiés dans le *Dictionnaire étymologique* (1).

Abbreviare (Végèce, *De re militari*) : it. *abbreviare*, etc.

« *Abemito* significat *demito* vel *auferto* » (Festus, p. 4, éd. Müller). Le fr. *aveindre*, d'où le pr. mod. *avêdre*, suppose, quand on compare *geindre* de *gemere, preindre* de *premere*, au lat. *abemere*. Les autres langues romanes n'ont ni *abemere*, ni *adimere*, d'où *aveindre* pourrait aussi venir.

Acredo (Palladius) : it. *acredine*.

(1) *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen* (Dictionnaire étymologique des langues romanes), par Friedrich Diez, 2e édit., Bonn, Marcus, 1861-62. — (TRAD.)

Acror, formé d'après *amaror* (Fulgentius) : v. esp., cat., pr. *agror,* fr. *aigreur.*

Acucula, pour *acicula,* dans certains mss. du Code Théodosien : it. *agocchia, aguglia,* esp. *aguja,* pr. *agulha,* fr. *aiguille.*

Aditare, de *adire* (Ennius), racine d'un des verbes romans les plus importants : it. *andare,* esp. *andar,* pr. *anar,* fr. *aller.* Voy. le *Dict. étymol.*

Adjutare, arch. et néol. (Térence, Pacuvius, Lucrèce, Varron, Aulu-Gelle, Pétrone) : it. *ajutare,* esp. *ayudar,* pr. *ajudar,* fr. *aider.* Le primitif *adjuvare* s'est perdu en roman ; son simple *juvare* n'est resté que dans l'it. *giovare.*

Adpertinere (dans les arpenteurs) : it. *appartenere,* pr. *apertener,* fr. *appartenir,* v. esp. *apertenescer.*

Adpretiare, taxer (Tertullien) : it. *apprezzare,* esp. pr. *apreciar,* fr. *apprécier.*

Æramina, utensilia ampliora (Festus), *æramen* dans des auteurs postérieurs, comme le Code Théodosien, Priscien : it. *rame,* val. *aramę,* esp. *arambre, alambre,* fr. *airain,* etc.

Æternalis pour *æternus* (Tertullien) : it. *eternale,* esp. pr. *eternal,* fr. *éternel.*

Aliorsum, à un autre endroit, avec mouvement; « *aliorsum* dixit Cato » (Festus, p. 27), et en outre dans Plaute, Aulu-Gelle, Apulée. De là l'adverbe de lieu de même sens : pr. *alhors* (*se virar alhors,* se trouver d'autre côté), fr. *ailleurs* (*rois de Secile et d'aillors,* Rutebeuf, I, 428), v. pg. *allur.* Il ne faut pas songer à *alia hora,* d'abord parce qu'*alius* fut de très-bonne heure remplacé par *alter,* ensuite parce qu'*ailleurs* ne contient aucune idée de temps, enfin parce qu'*alia hora* paraît en provençal sous la forme *alhor alhora.*

Allaudare ou *adlaudare* dans le sens de *laudare* (une

seule fois dans Plaute) : pr. *alauzar*, esp. et pg. *alabar* par suppression du *d*.

Amarescere (Palladius) : pr. *amarzir*, rendre amer.

Amicabilis (Code Justinien, Julius Firmicus) : esp., cat., pr. *amigable*, v. fr. *amiable*.

Amplare pour *amplificare* (Pacuvius, *ap. Nonium*) : it. *ampiare* (il peut venir aussi d'*ampliare*), pr. *amplar*.

« *Apiaria* vulgus dicit loca in quibus siti sint alvei apum, sed neminem eorum ferme qui incorrupte locuti sunt aut scripsisse memini aut dixisse. » (Gell. Noct. att. II, 20). Au reste, *apiarium* se trouve dans Columelle, qui sans doute, suivant la remarque de Freund, l'introduisit le premier dans la langue écrite. C'est un mot bien roman : it. *apiario*, pr. *apiari*, fr. *achier*.

Appropriare (Cælius Aurelius) : it. *appropriare*, *appropiare*, esp. *apropriar*, fr. *approprier*.

« *Aquagium*, quasi *aquæ agium*, i. e. *aquæ ductus* » (Festus, p. 2, Pandectes) : esp. *aguage*, pg. *agoagem*, courant.

« *Arboreta* ignobilius verbum est, *arbusta* celebratius » (Gell. Noct. att., XVII, 2) ; *arboretum* ne se trouve que là (1) : it. *arboreto* et *arbusto*, esp. *arboleda* et *arbusto*, *arbusta* (2).

« *Artitus*, bonis instructis artibus. » (Festus, p. 20, Plaute, var.). Ce mot est évidemment la racine première de ceux-ci : pr. *artisia*, métier, *artisier* (Gér. de Ross., v. 1517), it. *artigiano*, esp. *artesano*, fr. *artisan*, c.-à-d. *artitia*, *artitiarius*, *artitianus*.

Astrum dans le sens d'astre du sort, de sort : « quem adolescentem vides malo *astro* natus est » (Pétrone, cité dans Galvani, *Osservazione*, p. 402) : pr. *sim don Dieu*

(1) Aulu-Gelle cite ce mot de l'historien C. Quadrigarius. — (Trad.)

(2) D'*arboreta* v. fr. *arbroie*, et peut-être *abri*. — (Trad.)

bon astre (Choix, III, 405, et *pass.*). De là it. *disastro*, esp. *desastro*, fr. *désastre*, etc.

Astula pour *assula* (dans les mss.); de là prov. *ascla*, éclat de bois, pour *astla*, comme le b. lat. *sicla* pour *sitla*.

Attegia, cabane (Juvénal): de là, comme le remarque Galvani, l'it. patois *teggia* m. s.; de là aussi roum. *tegia thea*, cabane, chalet.

Augmentare (seulement dans Firmicus Maternus): it. *aumentare*, esp. *aumentar*, etc.

Avicella, aucella, pour *avicula* (Apulée, Apicius), mot inusité d'après Varron, VIII, 79 : « minima (les diminutifs en *ella*) in quibusdam non sunt, ut *avis, avicula, avicella* »: esp. *avecilla*, it. (masc.) *uccello*, pr. *aucel*, fr. *oiseau*.

Badius, brun (Varron dans Nonius, qui le range parmi les *honestis et nove veterum dictis;* Gratius, Palladius): it. *bajo*, esp. *bayo*, pr. *bai*, fr. *bai*. De là sans doute aussi fr. *baillet*, rouge pâle, comme si l'on eût dit *badiolettus;* toutefois ce mot peut aussi venir de *balius* (*baliolus* dans Plaute; en albanais *baljós* signifie blond ou rouge de cheveux).

« *Bambalio*, quidam qui propter hæsitantiam linguæ stuporemque cordis cognomen ex contumelia traxerit » (Cicéron, *Philipp.*, III, 6). Le mot lui-même, qui se rattache au grec βαμβαλός (bègue), n'est pas roman; son radical l'est seul : it. *bámbolo*, enfant; *bambo*, puéril, niais, etc.

Bassus, employé seulement en latin comme surnom de familles romaines, est presque certainement l'adjectif roman *basso, baxo, bas*, qui apparaît dans le plus ancien bas-latin.

« *Batualia*, quæ vulgò *battalia* dicuntur, exercitationes

militum vel gladiatorum significant » (Adamantius Martyrius dans Cassiodore; cf. Vossius, s. v. *batuo*, et Schneider, I, 405) : it. *battaglia*, etc.

Batuere, mot de l'usage commun, autant qu'on peut le supposer (Plaute, Nævius et les écrivains des derniers temps) : it. *battere*, etc. Le mot *battalia* prouve que dans *battuere* aussi l'*u* était tombé de très-bonne heure : c'est un procédé essentiellement roman.

Beber pour *fiber* ne se retrouve que dans l'adj. *bebrinus* (*Schol. ad Juvenal.*) : it. *bévero*, esp. *bíbaro*, fr. *bièvre*.

Belare, forme rare pour *balare*, employée par Varron : it. *belare*, fr. *bêler*.

Bellatulus pour *bellulus* (Plaute) suppose un primitif *bellatus*, v. fr. *bellé*; comp. *bellatior*, v. fr. *bellezour*. Voy. *Dict. étymol.*, II, c.

Bellax (Lucain) : de là l'expression purement poétique pg. *bellacissimo* (Camoens, Lusiad., II, 46).

Berbex, forme vulgaire pour *vervex* d'après Schneider, I, 227 (Pétrone) : it. *berbice*, val. *berbeace*, pr. *berbitz*, fr. *brebis*.

Berula pour *cardamum* (Marcellus Empiricus). Le même sens se trouve dans l'esp. *berro*, qui rappelle aussi, il est vrai, le gr. ἰβηρίς employé par Pline pour désigner la même plante.

Bibo, onis (Firmicus) : it. *bevone*.

Bisaccium (Pétrone) : it. *bisaccia*, esp. *bisaza*, fr. *besace*, du plur. *bisaccia*.

Bis acutus (S. Augustin, S. Jérôme) : it. *bicciacuto* m. s.; v. fr. *besaiguë*, hache à deux tranchants.

Bliteus, niais, inepte (Plaute, Laberius dans Nonius) : ce mot se retrouve peut-être dans l'it. *bizzoccone*, dont

le sens s'en approche. Les lettres permettent d'admettre cette étymologie : *bli* devait donner *bi* et *te z*.

Blitum, gr. βλίτον (Plaute, Varron, Festus) : esp. *bledo*, pg. *bredo*, cat. *bred*.

Boatus (Apulée), tiré du verbe beaucoup plus usité *boare :* it., esp., pg. *boato*.

« *Bojæ*, i. e. genus vinculorum, tam lignæ quam ferreæ dicuntur » (Festus, p. 35) ; « *boja*, i. e. torques damnatorum » (Isidore de Séville) : v. it. *boja*, pr. *boia*, v. fr. *buie*.

Botulus (Martial). Aulu-Gelle, XVII, 7, le range parmi les « verba obsoleta et maculantia ex sordidiore vulgi usu ». Diminutif *: botellus*. De ce dernier mot sont venus, en prenant un sens particulier : it. *budello*, v. esp., pr. *budel*, fr. *boyau*.

Brisa, gr. τὰ βρύτια, marc de raisin (Columelle) : arag. cat. *brisa* m. s.

Bruchus, gr. βροῦχος, sauterelle sans ailes (Prudence). Ce mot est devenu roman avec divers sens : it. *bruco*, chenille ; esp. *brugo*, altise, puce de terre ; val. *vruh*, hanneton.

Bua, onomatopée des enfants pour demander à boire : « quum cibum et potionem *buas* ac *papas* vocent parvuli » (Varron dans Nonius) ; — « imbutum est..... unde infantibus an velint bibere dicentes *bu* syllaba contenti sumus » (Festus, p. 109) ; — En composition *vini-bua*. Cette expression s'est perpétuée dans le génois *bu-bù*, le comasq. *bo-bò*, boisson, aussi dans la langue des enfants.

Bucca, de bouche ou de gueule, expression triviale dans ce sens, ne garde plus que celui-là dans l'it. *bocca*, esp., pr. *boca*, fr. *bouche*.

Buccea, employé par Auguste : « duas *bucceas* manducavi » (Suétone, Aug., 76) ; bouchée, de *bucca*. On peut

regarder l'esp. *bozal*, muselière, comme un dérivé de *buccea*, *bucceale* (1).

Buda: « Ulvam dicunt rem quam vulgus *budam* vocat » (Servius sur le 2e livre de l'Énéide); dans les Glossaires *buda*=*storea*. Le patois sicil. possède *buda*, remplissage, remblai, et aussi *burda;* cf. du Cange.

Burdo, mulet (Ulpien): de là probablement l'it. *bordone*, esp. pr. *bordon*, fr. *bourdon*, appui, bâton. Voy. le *Dict. étymol.*, I.

« *Burgus :* castellum parvum, quem *burgum* vocant » (Végèce, *De art. milit.*); mot peu usité d'après ce passage, appelé vulgaire par Isidore, IX, 4; il se trouve aussi dans Orose : it. *borgo*, esp. *burgo*, fr. *bourg*. Sur ses rapports avec l'all. *burg*, voy. *Dict. étymol.*

Burræ, dans Ausone, où il doit signifier bagatelles, niaiseries : « illepidum, rudem libellum, *burras*, quisquilias ineptiasque ». M. s. it. *borre* (plur.), esp. *borras;* du dim. *burrula* it., esp. *burla*, plaisanterie, farce.

Burricus, *buricus*, petit cheval, bidet (Végèce, *De re veter.*; S. Paulin de Nole); mot de la vie commune: « mannus, quem vulgo *buricum* vocant » (Isidor., XII, 1, 55). De là le fr. *bourrique* dans le double sens de mauvais petit cheval de somme et d'âne (2), esp. *borrico*, it. *bricco* dans le dernier sens seulement.

« *Burrum* dicebant antiqui quod nunc dicimus *rufum*, unde rustici *burram* appellant buculam quæ rostrum

(1) Notre français *bouchée* ne vient pas de *buccea*, dont l'accentuation s'y oppose; ce mot a ses analogues dans ceux de *poignée*, *cuillerée*, *brassée*, etc.; il suppose le type bas-latin *buccata*. — (TRAD.)

(2) L'Académie remarque en effet que *bourrique* « se dit *par dénigrement* de toutes sortes de mauvais petits chevaux »; elle ajoute que « ce sens a vieilli ». *Bourrique* ne signifie en réalité que âne (et non ânesse, comme le dit l'Académie); si on l'a dit des chevaux, c'est *par dénigrement;* on l'a bien dit des hommes; je cite encore l'Académie : « Il se dit figurément d'une personne très-ignorante : *Il fait le savant, et ce n'est qu'une bourrique.* » — (TRAD.)

habet rufum; pari modo rubens cibo et potione ex prandio *burrus* appellatur » (Festus, p. 51). L'éditeur remarque : « Glossaria Labb. *burrum* = ξανθόν, πυῤῥόν, gloss. Isid. *birrus* = *rufus*; primarius testis Ennius est, Annal., VI, 5, ap. Merulam. » De là semble venir l'it. *bujo* (*burrius*), esp. *buriel*, pr. *burel*, de couleur sombre, etc.; Vossius y rattache aussi l'esp. *borracho*, ivre, *rubens potione;* mais ce mot vient de *borracha*, outre à vin; il y rapporte encore l'esp. *burro*, âne, à cause de sa couleur roussâtre, mais ce mot peut très-bien avoir une autre racine (voy. le *Dict. étymol.*). De la forme *birrus* semble dériver l'it. *berretta*, esp. *birreta*, fr. *barrette*, *béret*, à cause de la couleur; cf. le b. lat. *birrus*, vêtement de dessus.

Caballus, dans la période archaïque et classique seulement chez les poëtes, plus tard aussi en prose (Freund). Ce mot (it. *cavallo*, etc., val. *cal*) a détrôné en roman le masc. *equus*, tandis que le féminin s'est maintenu çà et là. Sur sa valeur en latin voy. le *Dict. étymol.* — *Caballarius*, κέλης ἱππεύς (Gloss. lat. gr.); ἱπποκόπος, *caballarius* (Gloss. vet.) : it. *cavaliere*, etc.

Cæsius, mot rare dans les bons écrivains. Le prov. *sais*, qui a les cheveux gris, n'a guère d'autre origine admissible.

Cambiare : « emendo vendendoque aut *cambiando* mutuandoque » (Siculus Flaccus, Loi Salique) : it. *cambiare cangiare*, esp. *cambiar*, fr. *changer*. La forme *cambire* (Apulée, Charisius) n'est pas romane.

Camisia, pour la première fois dans S. Jérôme : « Solent militantes habere lineas, quas *camisias* vocant » ; très-fréquent en b. lat. De là it. *camicia*, esp. pr. *camisa*, fr. *chemise*, val. *cemášę*. L'origine et l'âge de cette ex-

pression des soldats romains, certainement très-répandue, sont douteux.

Campaneus, campanius, pour *campestris* dans les arpenteurs; on trouve même déjà chez eux le subst. *campania* : « nigriores terras invenies, si in *campaniis* fuerit, fines rotundos habentes; si autem montuosum, etc. » (Lachmann, p. 332); plus tard on dit sans scrupule *campania*, plaine (Grég. de Tours) : it. *campagna*, esp. *campaña,* etc.

Campsare : campsare Leucatem (Ennius); *campsat* = *flectit* (Gloss. Isid.) : it. *cansare*, esquiver. La même permutation de lettres a lieu dans le lat. *sampsa*, marc d'olives, devenu *sansa*, it. *sansa*.

Capitium, vêtement de femme (Varron, Labérius, Pandectes), mot qu'Aulu-Gelle désigne comme peu ordinaire : it. *capezz-ale*, mouchoir de cou.

Captivare (S. Augustin, Vulgate) : it. *cattivare*, esp. *cautivar*, pr. *captivar*, v. fr. *eschaitiver* (Chr. de Ben., I, 259), fr. *captiver*.

Carricare (S. Jérôme d'après du Cange) : it. *caricare, carcare;* esp., pr. *cargar*, fr. *charger*.

Casale, limite d'une métairie dans les arpenteurs (voy. Rudorff, p. 235), plus tard usité dans le sens de hameau, village : it. *casale,* petit village; esp., pr. *casal,* v. fr. *casel*, métairie, maison de campagne.

Cascus pour *antiquus* (Ennius, Aulu-Gelle, Ausone): it. *casco*, vieux, caduc.

Catus pour *felis*, postérieur à la bonne époque (Palladius, Anthologie) : it. *gatto*, esp. *gato,* pr. *cat*, fr. *chat;* manque en valaque.

Cava pour *caverna*, dans les arpenteurs : it., esp., pg., pr. *cava*, fr. *cave*.

Cludere, assez usité pour *claudere :* it. *chiudere,* pr. *clure*, à côté, de *claure*.

Cocio, entremetteur (Plaute (?) et Labérius, auquel Aulu-Gelle le reproche comme un mot trivial, N. att., XVI, 7), fréquent en bas-latin sous la forme *cocio, coccio:* it. *cozzone,* v. fr. *cosson,* maquignon; pr. *cussó,* employé comme injure. Sur cette dernière forme cf. Festus, p. 51: « Apud antiquos prima syllaba per *u* litteram scribebatur. »

Combinare (S. Augustin, Sid. Apollinaire); le mot est le même en roman.

Compassio (Tertullien et autres écrivains chrétiens): it. *compassione,* etc.

Compŭtus (Firmicus); *computum, compotum,* dans un arpenteur: it. *conto,* esp. *cuento,* fr. *compte*.

Confortare (Lactance, S. Cyprien): it. *confortare*, esp. *conhortar*, pr. *conortar*, fr. *conforter*.

Congaudere (Tertullien, S. Cyprien): pr. *congauzir,* fr. *conjouïr*.

Conventare (Solin): seulement val. *cuvyntà*, parler à quelqu'un, *convenire aliquem*.

Cooperimentum (Bassus dans Aulu-Gelle): *coprimento,* val. *coperemynt*, v. esp. *cobrimiento,* pr. *cubrimen*.

Coopertorium (Végèce, *De re veter.*; Pandectes): it. *copertojo*, esp. pr. *cobertor*, fr. *convertoir*.

Coquina pour *culina* dans le latin des derniers temps (Arnobe, Palladius, Isidore): it. *cucina*, esp. *cocina*, fr. *cuisine*, val. *cuhnie*. *Coquinare:* it. *cocinare*, etc.

Cordatus (Ennius, Lactance; *cordate* dans Plaute): abrégé en roman: esp. *cuerdo*, pg. *cordo* dans le même sens.

Cordolium (Plaute, Apulée): it. *cordoglio*, esp. *cordojo,* pr. *cordolh*.

Coxo, boiteux : « *Catax* dicitur quem nunc *coxonem* vocant » (Nonius) : esp. *coxo*, pg. *coxo*, cat. *cox;* dans le Gloss. Isid. *coxus*.

Crena (Pline, Hist. nat., XI, 37, 68) (1). On donne à ce mot le sens d'entaille, coche : de là sans doute lomb. *crena*, fr. *cran*, *créneau*.

Cussulæ (Prudence) : it. *culla*.

Dejectare pour *dejicere* (Mattius dans Aulu-Gelle) : fr. *déjeter*, pg. *deitar*.

Dementare, être en délire (Lactance) : it. *dementare*, esp. *dementar*, rendre fou (2) ; v. fr. *dementer*, se dementer, se conduire en insensé.

Deoperire (Celse), ouvrir : piém. *durví*, pr. mod. *durbir*, wall. *drovî* m. s.

Deputare, dans le sens de destiner à un but, chez quelques auteurs des derniers temps, comme Palladius, Sulpice Sévère, Macrobe : it. *deputare*, esp. *diputar*, pr. *deputar*, fr. *députer*.

Devetare, comme *vetare* (Quintilien ?) : it. *divietare*, v. esp., pr. *devedar*, v. fr. *devéer*.

Deviare (Macrobe et autres) : it. *deviare*, v. esp., pr. *deviar*, fr. *dévoyer* (3).

Directura pour *directio* (Vitruve) : it. *dirittura*, *drittura;* esp. *derechura*, pr. *dreitura*, fr. *droiture*.

(1) « Si lectio certa est », dit Forcellini. « Alias renis : neutra lectio a quoquam hucusque explicata », remarque Sillig, qui a admis la dernière dans son texte.

(2) *Dementare* se trouve aussi dans S. Jérôme, avec le sens des mots italiens et espagnols (voy. Quicherat). Quel est l'auteur du célèbre adage : « Quos vult perdere Jupiter *dementat* » ? — (TRAD.)

(3) *Dévoyer*, anciennement *desvoyer*, ne vient pas de *deviare*, mais de *de-ex-viare ;* M. Diez l'a dit lui-même, *Dict. étymol.*, II, c. s. v. *Desver*. *Dévio* aurait donné *déve*, tandis que *de-ex-vio* donne *desvoie*. Cf. mon *Etude sur le rôle de l'accent latin*, chap. 3. — (TRAD.)

Discursus, dans le sens de *sermo* (Cod. Théod.): it. *discorso*, etc.

Disseparare pour *separare* (Nazaire) : it. *discevrare*, pr. *dessebrar*, v. fr. *dessevrer*.

Disunire (Arnobe) : it. *disunire*, esp. *disunir*, fr. *désunir*.

« *Diurnare*, inusitate pro *diu vivere* » (Aulu-Gelle, XVII, 2); Nonius, qui cite ce mot d'après le même auteur qu'Aulu-Gelle, l'appelle *honestum verbum*. Le roman n'en offre que des composés, comme it. *soggiornare*, *aggiornare*, etc.

Doga, gr. δοχή, vase ou mesure pour les liquides (Vopiscus) : it., pr. *doga*, val. *doag* , fr. *douve*, avec un sens assez altéré; voy. le *Dict. étymol.*

Dromo. Voy. à la liste des mots grecs.

Ducere se, se rendre en un lieu, fréquent dans Plaute : « *Duc te* ab ædibus »; « *duxit se* foras » (Térence, Asin. Pollion); « *ducat se* » (S. Jérôme) : val. *sę duce* m. s., it. seulement *condursi*, esp. *condurcirse*.

Duellum, forme de *bellum* archaïque, bien qu'on l'employât encore au temps d'Auguste. Dans les langues romanes, ce mot signifie combat singulier, sens qu'avait autrefois *battaglia;* aussi *duel* est sans doute un mot introduit plus tard.

Dulcire (Lucrèce) : pr. *doucir*, it. seulement *addolcire*, esp. *adulcir*, fr. *adoucir*.

Duplare pour *duplicare* (Festus, p. 67), archaïsme repris par les juristes : it. *doppiare*, esp., pr. *doblar*, fr. *doubler*.

Ebriăcus pour *ebrius* (Plaute (1) et Labérius dans Nonius) : it. *ebbriáco*, v. esp. *embriágo*, pr. *ebriac*, fr. pat. *ebriat*.

(1) Var. *ebriolatus*.

Efferescere ou *efferascere* (Amm. Marcellin) : pr. *s'esferezir, s'esferzir,* se courroucer.

Exagium, pesage (Théodose et Valentinien, novell. 25; Inscr. dans Gruter, 647); ἐξάγιον = *pensatio* (Gloss. gr. lat.) : it. *saggio,* esp. *ensayo,* pr. *essay,* fr. *essai.*

Excaldare (Vulcatius Gallicanus, Apicius, Marcellus Empiricus) : it. *scaldare,* val. *sçeldá,* esp. *escaldar,* fr. *échauder.*

Excolare pour *percolare* (Palladius, Vulgate) : it. *scolare,* v. esp. *escolar,* fr. *écouler.*

Exradicare, eradicare (Plaute, Térence, Varron) : it. *sradicare,* esp. *eradicar,* pr. *eradicar, esraigar;* v. fr. *esracher,* fr. *arracher.*

Extraneare (Apulée ?) : it. *straniare,* val. *strçinà,* esp. *estrañar,* pr. *estranhar,* v. fr. *estrangier,* éloigner, expatrier.

Falco (Servius, sur le livre X, v. 146, de l'Énéide); Festus le cite dans un autre sens : « *falcones* dicuntur quorum digiti pollices in pedibus intro sunt curvati, a similitudine *falcis* » (p. 88) : it. *falcone,* etc., nom de l'oiseau.

Falsare (Pandectes, S. Jérôme) : it. *falsare,* esp., pr. *falsar,* fr. *fausser.*

« *Famicosam* terram palustrem vocabant » (Festus, p. 87). La forme et le sens rapprochent de ce mot l'it., esp. *fangoso,* pr. *fangos;* mais le subst. prov. *fanha* et même le fr. *fangeux* portent plutôt à tirer le mot roman du goth. *fani,* gén. *fanjis.*

Farnus pour *fraxinus* (Vitruve); voy. le *Dict. étymol.* s. v. *Farnia,* II *a.*

Fata pour *parca* (Inscriptions) : it. *fata,* esp. *hada,* pr. *fada,* fr. *fée.* Le Glossaire de Paris (éd. Hildebrand)

a au contraire *fata* = *parcæ*, par conséquent sing. *fatum;* mais l'admission en roman du nom. sing. *fata* ne fait pas doute.

Fictus pour *fixus* (Lucrèce, Varron) : it. *fitto,* pg. *fito,* esp. *hito,* val. *fipt,* fixé, lié ; b. lat. *fictum,* contribution (ce qui est établi), p. ex. « *ficto*, quod est census » (*Hist. patriæ, Mon.*, n. 121, s. a. 963) (1).

Filiaster pour *privignus* (Inscriptions) : it. *figliastro,* esp. *hijastro,* pr. *filhastre,* v. fr. *fillastre.*

Fissiculare (Apulée, Martianus Capella) : de ce mot vient le v. fr. *fesler,* fr. *filer,* comme *mêler* de *misculare.*

Fluvidus pour *fluidus* (Lucrèce) ; l'it. *fluvido* présente la même intercalation du *v.*

Follicare, haleter comme un soufflet, seulement au participe *follicans* (Apulée, Tertullien, S. Jérôme) : pg. *folgar,* esp. *holgar,* se reposer, proprement souffler après une fatigue.

Fracidus, flétri, fané ; *olea fracida* (Caton, *De re rustica*) : it. *fracido,* m. s.

Frigidare (Cæl. Aurelius) : it. *freddare.* Les autres langues n'ont que des composés.

« *Gabalum* crucem dici veteres volunt » (Varron dans Nonius) : cf. fr. *gable,* faîte d'une maison, qui rappelle aussi, il est vrai, l'all. *gabel.* Voy. le *Dict. étymol.*

Gabăta (Martial) : esp. *gábata,* pr. mod. *gaoudo,* fr. *jatte,* it. *gavetta,* écuelle de bois. Ce mot a développé un autre sens dans le pr. *gauta,* it. *gota,* fr. *joue.* Voy. le *Dict. étymol.*

Galgulus, nom d'un oiseau (Pline, Hist. Natur., var.) : esp. *gálgulo,* merle doré ; it. *ri-gógolo,* lauriot, = *aurigalgulus*

(1) Cf. it. *fitto,* ferme, louage. — (TRAD.)

Gaudebundus, *gaudibundus* (Apulée) : pr. *gauzion*, *jauzion*, fém. *gauzionda*.

Gavia, nom d'un oiseau (Pline, Hist. Nat.) : esp. *gavia*, pg. *gaivota*, mouette (1).

Genuculum, pour *geniculum*, d'après le verbe *congenuclare* (Cælius dans Nonius) ; *genuculum* (L. Salique) : *ginocchio*, esp. *hinojo*, v. fr. *genouil*, fr. *genou*. Voy. Pott, dans son travail sur le latin vulgaire et le roman, p. 316.

Gluto, comme *gulosus* (Festus, p. 112, Isidore) : it. *ghiottone*, esp., pr. *gloton*, fr. *glouton*.

Grandire (Plaute, Pacuvius et autres) : it. *grandire*, fr. *grandir*.

Grossus (Vulgate, Sulpice Sévère) ; *grossitudo* (Solin) : it. *grosso*, esp. *grueso*, pr., fr., val. *gros*.

Grundire pour *grunnire*, archaïsme cité par les grammairiens, se retrouve dans le pr. *grondir*, v. fr. *grondir*, *grondre*; cf. fr. *gronder*.

Gubernum pour *gubernaculum* (Lucrèce, Lucilius) : it. *governo*, pr. *govern*, m. s.; esp. *gobierno*, v. fr. *gouverne*, au sens figuré (2). Labérius a dit *gubernius* pour *gubernator;* le même suffixe se retrouve dans l'esp. *governio* pour *timon* (Apolonio, p. 273).

Gumia, gourmand (Lucilius, Apulée) : esp. *gomia*, glouton, et épouvantail, comme le lat. *manducus*.

Gyrare (Pline, Végèce) : it. *girare*, esp. *girar*, pr. *girar*, v. fr. *gyrer*.

Halitare (Ennius) : it. *alitare*, fr. *haleter*.

Hapsus, touffe de laine (Celse) : pr. mod. *aus*, toison.

Hereditare, pour la première fois dans Salvien, avec

(1) On appelle en Normandie *gaviau* une espèce de mouette. — (TRAD.)

(2) On l'emploie encore dans la locution : *pour ma gouverne*. — (TRAD.)

le sens de mettre en possession : it. *ereditare, eredare, redare;* esp. *heredar,* pg. *herdar,* pr. *heretar,* fr. *hériter.*

« *Hetta,* res minimi pretii..... *quum dicimus :* Non *hettæ* te facio » (Festus, p. 99); certainement conservé dans l'it. *ette,* bagatelles, dans les patois *eta, etta, etti, et.*

Impedicare (Amm. Marcellin), embarrasser, enlacer: it. *impedicare*, m. s., mais peu usité; pr. *empedegar,* p.-ê. aussi fr. *empêcher.* Voy. le *Dict. étymol.*

Impostor (S. Jérôme, Pandectes), *verbum rusticum* d'après Grégoire le Grand (v. du Cange): it. *impostore,* etc.

Improperare (Pétrone), *improperium* (Vulgate) : it. *improverare, rimproverare;* esp. *improperar,* it., esp. *improperio,* v. fr. *impropère.*

Incapabilis (S. Augustin) : fr. *incapable.*

Inceptare (Plaute, Térence, Aulu-Gelle) : pg. *enceitar,* esp. *encentar,* couper quelque chose pour le manger.

Incrassare (Tertullien) : it. *ingrassare,* esp. *engrasar,* fr. *engraisser.*

Inhortari (Apulée) : seulement v. fr. *enorter.*

Intimare, dans plusieurs auteurs des derniers temps: it. *intimare,* esp., pr. *intimar,* fr. *intimer.*

Jejunare (Tertullien) : *giunare*, val. *ažunà*, esp. *ayunar,* fr. *jeûner.*

Jentare (Varron dans Nonius, qui le traite de mot peu usité; Martial, Suétone), déjeuner : esp. *yantar,* pg. *jantar,* rum. *ientar.* D'anciens glossaires donnent aussi *jantare.*

Jubilare, mot usité à la campagne d'après Festus : « *Jubilare* est rustica voce inclamare »; cf. Varron, *De lingua latina*, V, 6, 68 : « Ut quiritare urbanorum, sic *jubilare* rusticorum. » Les écrivains chrétiens ne l'em-

ploient que pour signifier être joyeux : de là it. *giubilare*, esp. *jubilar*. Le mot des citadins, *quiritare*, s'est aussi conservé en roman, comme l'avaient déjà pensé Scaliger et Vossius : it. *gridare*, esp. *gritar*, fr. *crier*. Voy. le *Dict. étymol.*

Jucundare (S. Augustin, Lactance) : it. *giocondare*. Grégoire de Tours l'emploie très-souvent.

Juramentum (Pandectes, Ammien Marcellin, Sulpice Sévère) : it. *giuramento*, val. *żurẹmụnt*, esp. *juramento*, fr. *jurement*.

Justificare (Tertullien, Prudence) : it. *giustificare*, etc.

Lacte et *lactem*, à l'accusatif, pour *lac* (Plaute, Aulu-Gelle, Apulée et autres) : it. *latte*, esp. *leche*, fr. *lait*, mots qui d'après les lois de formation romane viennent plutôt de cette forme que de *lac*.

Lanceare (Tertullien) : it. *lanziare*, esp. *lanzar*, fr. *lancer*.

Levisticum pour *ligusticum*, nom de plante (Végèce, *De arte vet.*) : it. *levistico*, fr. *livèche*. Freund n'a pas admis cette forme barbare.

Licinium, sindon, charpie (Végèce, *De arte vet.*) : esp. *lechino*, pg. *lichino*.

Ligatio (Scribonius Largus) : pr. *liazò* (Gloss. Occit.), fr. *liaison*.

Liquiritia, mot corrompu de γλυκύῤῥιζα (Theodorus Priscianus, *De diæta;* Végèce) : *legorizia*, esp. *regaliz*, fr. *réglisse*.

Loba, tuyau du blé d'Inde (Pline) : mil. *loeuva*, épi du sarrazin, panicule du maïs (Biondelli).

Longano, *longabo*, boyau, saucisse (Varron, Cælius Aurelius, Végèce, Apicius) : esp. *longaniza* dans le dernier sens.

Maccus, niais, imbécile (Apulée) : sard. *maccu*, m. s.

Macror, variante pour *macies* (Pacuvius) : fr. *maigreur*.

« *Magisterare* pro *regere* et *temperare* dicebant antiqui » (Festus, p. 152, 153; Spartien) : it. *maestrare*, v. esp. *maestrar*, pr. *maiestrar*, v. fr. *maistrer*, enseigner, ordonner.

Malitas (var. des Pandectes) : esp. *maldad*.

Mamma pour *mater*, mot d'enfant (Varron dans Nonius) : it. *mamma*, esp. *mama*, fr. *maman*, val. *mamę* ou *mumę*; en valaque, c'est le mot propre pour mère.

Mammare pour *lactare* (S. Augustin) : esp. *mamar*.

Manducare, souvent employé pour *edere* dans les derniers temps : it. *mangiare*, v. pg., pr. *manjar*, fr. *manger*.

Masticare, gr. μαστάζειν, pour *mandere*, postérieur à la bonne époque (Apulée, Theod. Priscianus, Macer) : it. *masticare*, esp. *mascar*, pr. *mastegar*, fr. *mâcher*.

Mattus pour *ebrius* (Pétrone) : de là peut-être l'it. *matto*, fou.

Medietas, mot que Cicéron hésitait à écrire et n'employait que pour traduire le gr. μεσότης : « bina media, vix enim audeo dicere *medietates* » (cf. Freund) : it. *medietà*, esp. *mitad*, pr. *meytat*, fr. *moitié*. Fréquent dans le plus ancien bas-latin et dans les arpenteurs.

Mejare, pour *mejere*, est cité par Diomède sans exemple (v. Forcellini) : à ce mot répondent le pg. *mijar* et l'esp. *mear*, qui du reste pourraient venir directement de *mejere*.

Melicus pour *medicus*, de Médie, prononciation vulgaire blâmée par Varron : esp. *mielga*, de *melica* pour *medica*, luzerne.

Meliorare (Cod. Justin., Pandectes) : it. *migliorare*, esp. *mejorar*, pr. *melhurar*, fr. *a-méliorer*.

Mensurare (Végèce, *De re milit.*) : it. *misurare*, etc.

Minaciæ pour *minæ* (seulement dans Plaute) : it. *minaccia,* esp. *a-menaza,* pr. *menassa,* fr. *menace.*

Minare, faire avancer le bétail par des menaces (Apulée; cf. Festus dans Paul Diacre), pris dans le sens de *ducere :* it. *menare,* pr. *menar,* fr. *mener.* De même *prominare* (Apulée) : fr. *promener.*

Minorare (Tertullien, Pandectes) : it. *minorare,* esp. *menorar.*

Minutalis pour *minutus* (Apulée, Tertullien, S. Jérôme et autres) : *minutaglia* (du pl. *minutalia*), bagatelle, futilité.

Modernus (pour la première fois dans Priscien, Cassiodore), de l'adv. *modo :* it., esp. *moderno,* fr. *moderne.*

Molestare (Pétrone, Apulée et autres) : it. *molestare.*

Molina pour *mola* (Ammien Marcellin) : pr. *molina;* masc. it. *molino,* esp. *molino,* fr. *moulin.*

Morsicare, se mordre les lèvres (Apulée) : it. *morsicare,* saisir avec les dents.

Murcidus, paresseux (seulement Pomponius dans S. Augustin) : pg. *murcho,* mou, flétri.

Naufragare (Pétrone, Sid. Apollinaire) : it. *naufragare,* esp. *naufragar,* fr. *naufrager.*

Nervium, gr. νευρίον, pour *nervus* (Varron dans Nonius, Pétrone) : esp. *nervio,* pr. *nervi.*

Nitidare (Ennius, Palladius, Columelle) : it. *nettare.*

Obsequiæ pour *exsequiæ* dans les Inscriptions (voy. du Cange) : v. esp., pr. *obsequias,* fr. *obsèques.*

Obviare, mot postérieur aux bons siècles : it. *ovviare,* esp. *obviar* (plus anciennement *oviar* et autres formes), fr. *obvier.*

Octuaginta pour *octoginta* (seulement dans Vitruve), très-fréquent dans les chartes du moyen âge (cf. par

exemple *Hist. patriæ monumenta*, n° 90, 98). L'it. *ottanta* est à cet *octuaginta* comme *settanta* à *septuaginta* : les deux premiers de ces mots peuvent devoir leur forme aux deux derniers. Ou bien *octuaginta* a-t-il une raison d'exister ?

Olor pour *odor* (Varron, Apulée) : it. *olore*, esp., pr. *olor*, v. fr. *olorer*.

Orbus pour *cæcus* : « *orba* est quæ patrem aut filios *quasi lumen* amisit » (Festus dans Paul Diacre, p. 183, et autres ; cf. le *Dict. étymol.*) : it. *orbo*, val., pr., v. fr. *orb*, m. s.

Ossum pour *os*, *ossis*, archaïsme (Pacuvius, Varron et autres) : it. *osso*, esp. *hueso* ; ces mots se rattachent mieux à *ossum* qu'à *os*.

Pala pour *scapula* (Cælius Aurel.) : sard. *pala*, m. s.

Palitari, fréquent. de *palari* (Plaute) : de là p.-ê. it. *paltone* (pour *palitone*, comme *faltare* pour *fallitare*), vagabond, mendiant.

Panucula pour *panicula* (Festus, p. 220 : « *panus* facit diminutivum *panucula* ») : it. *pannocchia*, esp. *panoja*, m. s.

Papa, mot enfantin pour père : fr. *papa*, etc. Voy. le *Dict. étymol.*

Papilio, dans le sens de texte (Lampridius et autres postérieurs) : it. *padiglione*, esp. *pabellon*, fr. *pavillon*.

Paraveredus, de παρά et *veredus*, cheval de volée, cheval léger (Cod. Théod., Cod. Justin.), b. lat. *parafredus* (Loi Bav.) : it. *palafreno*, esp. *palafren*, fr. *palefroi*.

Pauper, a, um (Plaute dans Servius, Cælius Aurelius) : it. *povero*, jamais *povere* ; esp. *pobre*, mais pr. *paubre*, *paubra*, *paubramen*.

Pausare (Cælius Aurelius ; Végèce, *De re vet.*) : it.

pausare, esp. *pausar*, fr. *pauser;* et dans un autre sens it. *posare*, esp. *posar*, fr. *poser*.

Peduculus pour *pediculus* (Pelagonius); *peduculus* = φθείρ (Gloss. Philox.): *pidocchio*, esp. *piojo*, v. fr. *péouil*, fr. *pou*.

Pejorare (Julius Paulus, Cælius Aurelius) : it. *peggiorare*, v. esp. *peorar*, pr. *peyorar*, fr. *empirer*.

Petiolus, petit pied, queue de fruit (Afranius dans Nonius, Celse, Columelle) : it. *picciulo* dans le dernier sens, val. *picior*, pied.

Petricosus : « Res *petricosa* est, Cotile, bellus homo » (Martial, III, 63). Telle est la leçon des premières éditions; d'autres ont *pertricosa* ou *prætricosa*. *Petricosus* signifierait pierreux, difficile, ce qui rappellerait *scrupulosus*, de *scrupulus*, dim. de *scrupus*, rocher. Cabrera (I, 12) y voit l'esp. *pedregoso*, pierreux, qu'on rencontre dès 972 sous la forme *pedregosus*. Honnorat donne le pr. mod. *peiregous*. *Petricosus* ne peut, il est vrai, se tirer immédiatement de *petra :* il manque un anneau intermédiaire, comme le montre la formation de *bell-ic-osus*. Mais il semble que cet anneau, dont nous ne trouvons pas de trace en latin, ait été transmis aux langues romanes, car on le retrouve dans d'autres mots : esp. *pedr-eg-al*, champ pierreux; pr. *peir-eg-ada*, tempête de grêle; et elles n'emploient le suffixe *ĭcus* pour la formation de mots nouveaux que dans des cas excessivement rares (1).

Pilare pour *expilare* (Ammien Marcellin) : *pigliare*, esp., pr. *pillar*, fr. *piller*. Voy. le *Dict. étymol.*

(1) Si le *petricosus* de Martial était formé de *petra* par l'intermédiaire du suffixe *ĭcus*, l'*i* serait bref. Cette étymologie paraît donc inadmissible, outre que *prætricosa* est la leçon la plus satisfaisante. — (Trad.)

Pipio, petit oiseau, petite colombe (Lampridius) : it. *pippione*, *piccione*; esp. *pichon*, fr. *pigeon*.

Pisare pour *pinsere* (Varron) : de là esp. *pisar*, fr. *piser*, val. *pisà*. De même *pistare* (Végèce, *De re vet.*; Apulée) : it. *pestare*, esp. *pistar*, pr. *pestar* (1).

Plagare pour *plagam ferre* (S. Augustin) : it. *piagare*, esp. *plagar*, *llagar*; pg. *chagar*, pr. *plagar*, v. fr. *plaier*.

« *Plancæ* dicebantur tabulæ *planæ* » (Festus, p. 230; Palladius) : piém. *pianca*, pr. *planca*, fr. *planche*.

Plotus, qui a les pieds plats (Festus) : de là sans doute it. *piota*, semelle. Voy. le *Dict. étymol.*

Possibilis, déjà dans Quintilien, qui le traite de *dura appellatio*; fréquent dans les auteurs postérieurs, ainsi que *possibilitas* : it. *possibile*, etc.

Potestativus (Tertullien) : pr. *potestatiu*, v. fr. *poesteïf*.

Præstus, de l'adv. *præsto* (Gruter, Corp. Inscr., p. 669, nº 4; L. Sal.) : it., esp. *presto*, pr. *prest*, fr. *prêt*.

Proba (Ammien Marcellin, Cod. Just.) : it. *prova*, etc.

Pronare, de *pronus* (Sid. Apollinaire), *adpronare* (Apulée) : *deprunar por el val*, descendre dans la vallée (Poema del Cid, v. 1501). Subst. *prunada*, m. s. que *caida* ou *desgracia* (Sanchez).

Propaginare (Tertullien) : *propagginare*, pr. *probainar* (Gl. Occit.), fr. *provigner*.

Propiare pour *prope accedere* (S. Paulin de Nole) : it. *approcciare*, pr. *apropchar*, fr. *approcher*.

Pullare pour *pullulare* (Calpurnius, ecl. V) : l'it. *pollare* se rapproche plus de ce mot que de *pullulare*; cf. *pillola*, ou bien *urlare* de *ululare*.

Pullicenus pour *pullus gallinaceus* (Lampridius) : pr. *pouzi*, fr. *poucin* ou *poussin*.

(1) A la même racine se rattachent le v. fr. *pestel*, massue, et le fr. *piston*. — (TRAD.)

Putus pour *puer*, mot populaire : it. *putto*, esp., pg. *puto*. *Putillus*, dimin. (Plaute) : it. *puttello*. Voy. le *Dict. étymol.*

Quiritare. Voy. plus haut *jubilare*.

Rallus, probablement dans le sens de mince ; *vestis ralla* (Plaute) : esp., pg. *ralo*, fr. pat. *rale*, alban. *ralę*, m. s.

Rancor (S. Jérôme) : it. *rancore*, v. esp., pr. *rancor*, v. fr. *rancœur*.

Refrigerium (Tertullien, Orose) : it. *refrigerio*, etc.

Reicere pour *rejicere*, employé au temps de Servius (cf. Schneider, I, 581) : it. *récere*, cracher, avec une contraction encore plus forte.

Rememorare (Tertullien) : it. *rimembrare*, v. esp., pr. *remembrar*, fr. *remembrer*.

Repatriare (Solin) : it. *ripatriare*, esp. *repatriar*, pr. *repairar*, v. fr. *repairer*.

Retractio, action de retirer, d'amoindrir : pr. *retraissó*, remontrance, reproche.

Rostrum pour *os, oris* (Plaute, Lucilius, Varron, Pétrone, Pandectes) : esp. *rostro*, pg. *rosto*, visage ; val. *rost*, bouche.

Ruidus, raboteux (Pline) : it. *ruvido*, m. s. (Voy. le *Dict. étymol.*) ; p.-ê. aussi esp. *rudo*.

« *Rumare* dicebant quod nunc *ruminare* » (Festus, p. 270, 271). A cette forme se rapporte l'it. *rumare*, qui pourrait cependant venir de *ruminare*, comme *nomare* de *nominare*.

Rumigare pour *ruminare* (Apulée) : esp. *rumiar* (1).

Rumpus, vrille de la vigne qu'on fait courir d'un arbre à l'autre (seulement dans Varron) : tessin. *romp*, m. s.

(1) Et fr. *ronger*. Voy. *Dict. étymol.*, II, c.

Ruspari, ruspare, fouiller, scruter (Accius dans Nonius, Apulée, Tertullien ; cf. Festus) ; d'après Vossius le sens primitif était gratter : l'it. *ruspare* confirmerait cette opinion.

Saga (Ennius), plus souvent *sagum :* it. *saja*, esp., pr. *saya*, fr. *saie.*

Sanguisuga : « hirudine, quam *sanguisugam* vulgo cœpisse appellari adverto » (Pline, VIII, 10) : it., pg. *sanguisuga*, esp. *sanguija* (pour *sanjuga*), *sanguijuela;* pr. *sancsuga*, fr. *sangsue.*

Sapius pour *sapiens*, d'après le composé *nesapius* (Pétrone, Terencius Scaurus) : it. *saggio*, esp. *sabio*, pr. *sabi, satge;* fr. *sage.* Cf. *Dict. étymol.*

« *Sarpere* antiqui pro *putare* dicebant » (Festus, p. 322) : de là v. fr. *sarpe*, fr. *serpe.*

Scalpturire. Voy. le *Dict. étymol.*, s. v. *Scalterire*, II *a.*

Scamillus, dans Priscien *scamellum*, dimin. de *scamnum :* esp. *escamel*, pr. *escaimel*, v. fr. *eschamel.*

Senectus, comme adjectif, rare et archaïque (Freund), employé par Lucrèce, Plaute, Salluste. Le mot esp., rare aussi, *senecho* (*muy senechas las quixadas*, les joues vieilles, c.-à-d. flétries, *Cancionero de Baena*, p. 106) ne peut régulièrement venir que de *senectus.*

« *Sermonari* rusticius videtur, sed rectius ; *sermocinari* crebrius est, sed corruptius » (Aulu-Gelle, XVII, 2) : it. *sermonare*, pr. *sermonar*, fr. *sermonner.*

Sifilare pour *sibilare*, forme vieillie d'après Nonius, s'est conservé dans le fr. *siffler.*

Singillus, qui se déduit de *singillarius* pour *singularius* (Tertullien) : pg. *singélo.*

Solitaneus pour *solitarius* (Theodorus Priscianus) :

v. fr. *soltain : les voies soltaines et gastes* (Brut, II, 291), m. h. all. *Soltâne*, le désert.

Somnolentus pour *somniculosus* (Apulée, Solin) : it. *sonnolento*, esp. *soñoliento*, pr. *somnolent*. *Somnolentia* (Sid. Apollinaire) : it. *sonnolenza*, etc.

Sortus : « *surregit* et *sortus* ponebant antiqui pro *surrexit* et ejus participio, quasi sit *surrectus* » (Festus, p. 297) : it. *sorto*, de *surgere*.

Spatha, gr. σπάθη, instrument long et élargi pour remuer, spatule, puis épée large, et sans doute dans ce dernier sens *vocabulum castrense*, déjà dans Tacite (Annal., XII, 35) : « gladiis ac pilis legionaciorum...., *spathis* et hastis auxiliarium » ; dans Végèce (*De re militari*, II, 15) : « gladios majores, quos *spathas* vocant », et autres. En roman le dernier sens s'est conservé seul : it. *spada*, val. *spatę*, esp., pr. *espada*, fr. *épée*.

Spathula, ordinairement *spatula*, dimin. du précédent, désigne, comme aussi le gr. σπάθη, l'omoplate ou les grandes côtes des animaux. Apicius dit *spatula porcina :* de là it. *spalla*, esp. *espalda*, pg. *espádoa*, pr. *espatla*, fr. *épaule*.

Species, dans le sens d'épice (Macrobe, Palladius, etc.) : it. *spezie spezj*, esp. *especia*, fr. *épice*.

Stagnum pour *stannum*, d'après les dérivés *stagnatus*, *stagneus :* it. *stagno*, esp. *estaño*, pr. *estanh*, fr. *étain*.

Stloppus, *sclopus*, bruit, détonation (Perse) : it. *stioppo*, *schioppo*, m. s. De là aussi le b. lat. *sclupare* (L. Sal.).

Striga, avec le double sens d'oiseau de nuit et de sorcière, dans Pétrone et Apulée, a conservé le dernier en roman : it. *strega*, pg. *estria*, v. fr. *estrie*, val. *strigóe*.

Struppus, lien, courroie (Gracchus dans Aulu-Gelle) : it. *stróppolo*, fr. *étrope*, esp. *estrovo*, corde, bouée.

Subsannare, insulter, honnir (Tertullien, Némésien,

S. Jérôme) : v. esp. *sosanar*, m. s., p.-ê. aussi pr. *soanar*; v. fr. *sooner*.

Suis pour *sus* (Prudence) : de là esp. *soez*, sale ?

Tata, mot enfantin pour *pater* (Varron dans Nonius, Martial, Inscr.) : it. pat. *tata*, val. *tatę*, esp. *taita*.

« *Tauras* vaccas steriles appellari ait Verrius, quæ non magis pariant quam *tauri* » (Festus, p. 352, 353) : pg. *toura*, pr. *toriga*, m. s. Le fr. *taure* a une autre signification.

Taxare, originairement avec le sens de tâter : « *taxare* pressius crebriusque est quam *tangere*, unde procul dubio id inclinatum est » (Aulu-Gelle, II, 6; cf. Festus). Ce sens, qui d'ailleurs est constaté, mais n'est employé par aucun auteur, a persisté dans l'itér. roman *tastare* = *taxitare*.

Termen pour *terminus* (Varro, *De ling. lat.*). L'it. *termine* ne peut venir de *terminus*, ni même rigoureusement de *termen*; il suppose un acc. masc. *terminem*; cf. *terminibus* QUI *distant*, dans les arpenteurs. Le plur. de *termen*, *terminia*, a produit en b. lat. d'un côté le sing. *terminium*, pr. *termini*; de l'autre le fém. *terminia* (voy. Pott, *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, XI, 486).

Testa, dans le sens de la boîte du crâne (Prudence, Ausone, Cælius) : it., esp., pr. *testa*; fr. *tête*.

Tina, vase pour le vin (Varron dans Nonius) : it., esp., pr., *tina*; fr. *tine*, alban. *tinę*, mot populaire.

Tinnitare, comme *tinnire* (Philomela) : fr. *tinter*.

Tragula pour *traha*, herse (Varron) : c'est tout à fait, comme forme, le fr. *traille*, pont-volant.

Tribulare, tourmenter, vexer (Tertullien) : it. *tribolare*, pr. *tribolar*, fr. *tribouiller* (1).

(1) La forme ancienne, et la seule qui vienne directement de *tribulare*, conformément à l'accent, est *tribler*, fréquent dans le Psautier d'Oxford. — (TRAD.)

Trico, débiteur en retard, chicaneur (Lucilius): comasq. *trigon*, m. s. (1).

Trusare, fréq. de *trudere* (Catulle): lomb. *trusà*, pr. *trusar*, heurter.

Turio, pousse, rejeton (Columelle) : cat. *toria*, marcotte, provin.

Unio : 1° union, assemblage (Tertullien, S. Jérôme): it. *unione*, etc.; 2° oignon (Columelle) : pr. *uignon*, fr. *oignon*.

Vacivus (Plaute, Térence) : esp. *vacío*.

Valentia (Nævius, Titinnius, Macrobe): it. *valenza*, etc.

Vallus, dimin. de *vannus* (Varron) : it. *vaglio*.

Vanare, tromper par de belles paroles (Accius dans Nonius) : it. *vanare*, radoter, ordinairement *vaneggiare;* esp. seulement *vanear*, pr. *vanar*, hâbler.

Vanitare, itératif du précédent (S. Augustin, Oper., t. I, p. 437, 761) : it. *vantare*, etc.

Vasca-tibia (Solin) semble désigner une flûte traversière (Freund); p.-ê. est-ce un pur hasard que la ressemblance de ce mot avec le pr. *bascunc* (p. *bascuenc?* Gl. Occit., Honnorat), qui est traduit par *de travers*.

Vasum pour *vase* (Plaute, Caton, Pétrone, etc.) : it., esp., pg. *vaso*, jamais *vase*.

Veruina, de *veru* (Plaute, cf. Fulgence) : it. *verrina*, forêt. L'*u* est tombé, comme cela arrive souvent.

Victualis (Apulée, Cod. Just.), *victualia*, subst. (Cassiodore) : it. *vettovaglia*, esp. *vitualla*, pr. *vitoalha*, *vitalha*, v. f. *vitaille;* de même dans les Form. Bignon, n° 13, *vitalia* sans *u*, forme à laquelle pouvait conduire *vita*.

(1) Le même radical a formé le fr. *trigaud*, qui a le même sens à peu près. — (TRAD.)

Vidulus, coffre, malle (Plaute) : de là p.-ê. it. *valigia*, fr. *valise*. Voy. le *Dict. étymol.*

Vilescere (Avienus) : v. esp. *vilescer*, pr. *vilzir*.

Viscidus, gluant, pâteux (Theodorus Priscianus) : de là probablement it. *vincido*, mou.

Vitulari, montrer de la joie, proprement sauter comme un veau, de *vitulus*, si toutefois il ne faut pas prononcer *vītulari* (Plaute, Ennius, Nævius et autres) : pr. *viular*, *violar*, jouer du violon ; subst. *víula*, *víola ;* it., esp. *vióla*, fr. *vielle*, b. lat. *vitulus*, m. s. Voy. le *Dict. étymol.*

Volentia (Apulée, Solin), mot rare d'après Nonius : it. *voglienza*, vouloir, inclination.

Vorsare pour *versare* : v. esp. *bosar* ou *vosar*, dans le sens de l'it. *versare*, fr. *verser*.

Cette liste contient certainement plus d'un mot qui n'a pas le droit d'être proprement appelé populaire. Mais comment éviter toute erreur en pareille matière? Pour prouver quelque chose, il fallait accumuler les exemples : on peut en supprimer quelques-uns sans que l'ensemble perde sensiblement de son effet. On peut croire aussi que les langues romanes ont créé de leur propre fonds plusieurs des verbes composés qui figurent plus haut, comme *abbreviare, disseparare, incrassare, rememorare,* ou des dérivés tels que *dulcire* (cf. fr. *aigrir, brunir, rougir*), *captivare, frigidare, molestare, tinnitare, vanitare, amarescere, vilescere, macror, malitas, solitaneus :* car ces procédés leur sont extrêmement familiers. Mais pourquoi deux créations successives d'un seul et même mot? Au reste, les auteurs de la décadence offrent bien des mots qui manquent à la littérature antérieure et qu'il est impossible de regarder comme d'un usage vulgaire ; ils semblent au contraire être en grande

partie de libres créations des écrivains, surtout des ecclésiastiques (1), et n'avoir pénétré dans les langues nouvelles que par une voie purement littéraire. Les mots les plus importants, dans la liste qui précède, sont ces mots simples et usuels dont la littérature offre seulement la mention ou de rares exemples, et dont plusieurs ont pris sur le sol roman une importance et ont trouvé une diffusion considérable. Tels sont, par exemple, *bassus, boja, brisa, buda, burra, campsare, crena, grossus, hapsus, hetta, maccus, olor, planca, plotus, putus, rallus, ruspari, sarpere, stloppus, struppus, tina.* — Encore une question : N'y a-t-il pas des primitifs qu'on ne trouve pas dans la littérature ancienne et qui ont maintenu dans les langues néo-latines l'existence qu'ils avaient dans le latin populaire, sans que nous en ayons eu la preuve? La possibilité de ce cas est incontestable; mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'il se soit souvent produit; car, d'un côté, si la langue latine possédait le primitif, elle avait autant de commodité et de penchant à s'en servir que du dérivé, et de l'autre, le roman a précisément pour les dérivés une affection toute particulière. Cependant on rencontre quelques exemples de cet accident, par exemple l'it. *gracco*, en lat. seulement *gracculus*, geai; pg. *fraga*, sol raboteux, lat. seulement *fragosus*, âpre, inégal (voy. le *Dict. étymol.*, II, 6); v. it. *marco*, maillet, lat. *marculus;* it. *mazza*, esp. *maza*, pr. *massa*, fr. *masse*, lat. *mateola*, fléau, qui suppose le prim. *matea* = *mazza;* it. *mozzo*, moyeu, lat. *modiolus*, de *modius*, inusité dans ce sens; v. fr. *sap*, lat. *sappinus;* val. *vitę*, bœuf (alb. *vitš*, veau), lat. *vitulus*. Il y a quelques simples dans le même cas, comme esp.,

(1) Voy. Funccius, *De vegeta latinæ linguæ senectute*, cap. XI, p. 10 et suiv.

pr. *cobrar,* v. fr. *coubrer*, lat. seulement *recuperare;* it. *turare,* esp. *turar,* boucher, lat. seulement *obturare.* Mais ici la particule a pu si facilement tomber, qu'il faut être très-circonspect. — Les expressions techniques rares ont été à peu près complétement exclues de la liste, parce que la rareté de leur apparition ne tient pas à leur caractère populaire, mais bien à la nature même de la chose qu'elles expriment. Mais c'est là un cas où la philologie latine peut apprendre quelque chose des langues romanes. Il y a, par exemple, dans les auteurs anciens un assez grand nombre d'expressions d'histoire naturelle, dont on ne peut préciser le sens propre; quand elles ont été transmises aux langues nouvelles, on risque rarement de se tromper en y cherchant leur sens. C'est le cas, par exemple, pour les mots *avis tarda* (esp. *avutarda,* fr. *outarde*), *cæcilia* (it. *cicigna*), *carduelis* (it. *cardellino*), *dasypus* (esp. *gazapo*), *farnus* (it. *farnia*), *galgulus* (esp. *galgulo*), *gallicus canis* (esp. *galgo*), *gavia* (esp. *gavia, gaviota*), *melis* (b. lat. *melo, onis,* napol. *mologna*), *nepeta* (esp. *nebeda*), *opulus* (it. *oppio*), *secale* (it. *segola,* fr. *seigle*), *tinca* (it. *tinca,* fr. *tanche*).

Il est à peine besoin de remarquer qu'il y a aussi bien des mots qui sont cités par les anciens comme populaires et dont la lexicologie romane ne présente pas de traces.

Les exemples d'archaïsmes ou d'idiotismes transmis aux langues romanes par le latin populaire que nous avons cités jusqu'à présent sont tous antérieurs au moyen âge. Mais les éléments latins de ces langues se divisent en deux séries, ceux qui nous sont connus par

les écrivains classiques, et ceux qui ont été empruntés à la basse latinité. Ces derniers ne consistent parfois qu'en des altérations de forme, comme *cattare* pour *captare*, *colpus* pour *colaphus*, *cosinus* pour *consobrinus*; ou bien ce sont des formations nouvelles, comme *auca*, *cappa*, *companium*, *furo*, *plagia*, *poledrus*; pour d'autres l'origine latine ne s'établit que par hypothèse. Sans aucun doute, il y a une partie de ces mots qui ne date pas du moyen âge, qui remonte jusqu'à l'antiquité. On ne peut admettre, par exemple, que des mots comme *auca*, *furo*, *plagia*, qui vers l'an 600 sont constatés dans l'usage commun et reconnus pour latins, qui plus tard se retrouvent dans presque toutes les langues romanes, soient nés dans les provinces pendant l'intervalle de cent cinquante ans qui sépare cette époque de la chute de l'Empire, et aient trouvé aussitôt un accueil dans la langue littéraire du temps. En outre, *auca* pour *avica* est évidemment une formation bien plus latine que romane, car les langues nouvelles ne font presque jamais usage du suffixe *ĭca*; et *furo* a conservé en italien le sens qu'il a certainement eu à l'origine, celui de maître filou, de voleur. Il y a même des mots romans dont on ne retrouve pas le type en bas latin, et dont la forme accuse une origine latine. Ainsi l'it. *ripido*, escarpé, indique un modèle latin, *ripidus*, car le roman n'emploie jamais le suffixe *ĭdus* à de nouvelles formations; on a dit *ripidus* de *ripa*, comme *viscidus* de *viscus*. Vouloir fixer l'âge d'un mot d'après la date de son apparition dans un monument est un procédé, il est vrai, diplomatiquement sûr; mais précisément pour cela, c'est un procédé superficiel, qui violente à chaque instant l'histoire de la langue. Plus d'un mot contenu dans la liste qui précède aurait été dévolu à la basse latinité, s'il ne s'était con-

servé par hasard dans un écrivain isolé; plus d'un mot roman d'origine latine, si le même hasard ne lui avait pas donné son acte de provenance, aurait été cherché, et peut-être trouvé, dans des langues étrangères. C'est ce qui serait sans doute arrivé, par exemple, au mot it. *cansare*, si Priscien ne nous avait conservé *campsare* dans un fragment d'Ennius. Pour apprécier les mots romans et bas latins, il ne faut jamais oublier un point essentiel : c'est que nous ne possédons du vocabulaire latin qu'un grand fragment, et que l'état de civilisation où étaient parvenus les Romains, leurs arts, leur industrie et leurs mœurs supposent une provision de mots bien supérieure à celle qui nous a été transmise. Beaucoup de ces mots, surtout des expressions techniques, doivent être devenus d'usage commun dans la basse latinité; jusque-là une grande partie était certes enfouie dans les glossaires (1).

Parmi les ouvrages des bas siècles qui offrent la plus riche moisson de vieux mots romans, les lexiques sont les premiers. En tête mérite d'être placé le livre du fécond et érudit évêque de Séville, Isidore (mort en 635 ou 636), les *Origines* ou *Etymologiæ*, surtout à cause des onze derniers livres. L'auteur n'avait autre chose en vue que d'expliquer des mots appartenant à la basse latinité ; mais d'un côté il lui en échappe un assez grand nombre de non latins, et de l'autre il désigne comme vulgaires ou même déjà espagnoles plusieurs expres-

(1) Pott, dans son travail sur le bas latin et le roman (*Plattlateinisch und Romanisch*, dans la Gazette de Kuhn et Aufrecht, I, p. 309), a traité cette question récemment avec beaucoup de soin. Ruhnken avait déjà souhaité la publication des plus anciens glossaires : « Ut qui (juniorum litteratorum) linguam latinam, de cujus inopia vetus querela est, aliquot mille vocabulis ac formis nondum cognitis locupletet ». Voy. Bernhardy, *Histoire de la littérature romaine*, 2e édit., p. 302.

sions qui se retrouvent en effet pour la plupart dans la langue romane de l'Espagne. Le grand avantage de ce livre sur les anciens glossaires, encore en partie inédits, est moins la richesse que l'authenticité et la correction. Parmi les autres, l'un des plus purs et des plus anciens (VIe siècle) est celui de Placidus ; mais il est peu productif pour notre usage. Le glossaire attribué à l'auteur des *Origines,* Isidore, est d'une bien plus grande importance, quoiqu'il soit étrangement altéré. L'auteur puisait encore, aussi bien que Placidus, dans l'ouvrage complet de Festus ; mais il ne manque pas de mots qui portent le cachet des bas temps : *badare, ballatio, borda, campio, cocistro, pilasca, pilotellus,* etc. ; il en a même déjà quelques-uns d'allemands, comme *lecator, frea* (ce dernier d'après la *Lex Longobardorum*). Les glossaires latins-latins sont moins féconds; mais les glossaires grecs-allemands offrent un riche butin. A leur tête il faut placer les Glosses de Cassel, dont le manuscrit semble être du VIIIe siècle (publié par Wilhelm Grimm, Berlin, 1848); la partie latine de ce glossaire penche tellement vers le roman, qu'il contient parfois des formes toutes romanes. Il faut nommer ensuite le Vocabulaire de Saint-Gall, qu'on place au VIIe siècle (publié dans Wackernagel, *Lesebuch,* I, 27; dans les *Denkmæler* de Hattemer, I, 11). Il y a encore d'autres travaux de ce genre, quelques-uns bien plus étendus que les précédents, qui nous fournissent avec de très-mauvais mots latins des matériaux utiles pour l'étude des langues romanes : tels sont les Glosses de Paris (publiées par Graff, *Diutiska,* I, 128), celles de Schlestadt (publiées par Wackernagel, *Haupts Zeitschrift,* V, 318), le *Vocabularius optimus* (p. p. Wackernagel, Bâle, 1847), les Glosses latines anglo-saxonnes d'Erfurt (p. p. Œhler,

Jahrbücher der Philologie de Joahn et Klotz, Supplément, XIII, p. 257 et suiv.), enfin quelques Dialogues allemands-latins du IX[e] siècle (p. p. Wilhelm Grimm, Berlin, 1851). Ces monuments lexicographiques sont pourtant surpassés par un texte de droit qui remonte aux premiers temps du moyen âge, et où l'expression romane se fait jour sans scrupule, la Loi Salique (voy. l'important travail de Pott sur le côté philologique de cette célèbre loi, dans Hœfer, *Zeitschrift*, III, 13; Aufrecht et Kuhn, *Zeitschrift*, I, 331). Les autres codes germaniques, les formules de droit, parmi lesquelles celles de Marculfe, qui datent en partie du VII[e] siècle, enfin les plus anciennes chartes, appartiennent aux sources de la lexicographie romane. Il faut ajouter à ces monuments du moyen âge les écrits les plus récents ou interpolés des arpenteurs romains, spécialement les *Casæ litterarum*, texte à moitié barbare, « le morceau de toute la collection le plus singulier et le plus fortement corrompu par un long usage scolaire » (Rudorff, p. 406-409); cf. Galvani, dans l'*Archivio storico*, XIV, 369; Pott, dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, XII, 219.

La liste ci-dessous offre un choix de formes et de mots bas latins qui se retrouvent en roman, et aussi, comme exemple, divers mots classiques pris dans un nouveau sens. Elle se restreint en général aux temps antérieurs à Charlemagne. On peut dans cette période admettre une plus grande pureté de formes que dans les siècles suivants où la langue vulgaire, arrivée plus loin dans son rapide développement, enrichit le bas latin d'un plus grand nombre de formes altérées ou mal comprises. L'inappréciable Glossaire de du Cange est la grande source où a été puisée cette liste; on a surtout voulu ajouter au terme bas latin les formes romanes les

plus nécessaires, et, quand cela n'a pas semblé superflu, l'origine du mot lui-même.

Accega, bécasse (Gloss. Erford.) : it. *acceggia*, esp. *arcea*, fr. pat. *acée*. On dérive ce mot d'*acies*.

Acia = *ala* (Gloss. Isid.). Ce mot serait vraisemblablement la racine du pg. *aza*, aile, s'il ne fallait plutôt lire *axilla* = *ala* (cf. Grævius).

Aciarium, *acciarium* = στομῶμα (Gloss. lat. gr.) : it. *acciajo*, esp. *acero*, fr. *acier*. D'*acies*.

Adplanare (Gloss. Isid.) : it. *applanare*, pr. *aplanar*.

Ala : « *inula* quam rustici *alam* vocant » (Isidore, XVII, 11) : esp., pg. *ala*, it. *ella*, aunée, plante.

Amaricare pour *amarum reddere* (Class. auct., VI, 506) : it. *amaricare*, esp., pr. *amargar*.

Ambactia, *ambaxia*, commission (L. Sal.), goth. *andbahti* : it. *ambascia* (voy. *Dict. étymol.*).

Amma : « hæc avis (*strix*) vulgo dicitur *amma* ab *amando* parvulos, unde et lac præbere fertur nascentibus » (Isid., XII, 7) : esp., pg. *ama*, seulement dans le sens de nourrice, bonne d'enfant ; dans Hesychius ἀμμά, all. *Amme*.

Ascilla, *ascella*, métathèse essentiellement romane de *axilla* (Isidore, Grég. de Tours et beaucoup d'autres) : it. *ascella*, pr. *aissela*, fr. *aisselle*.

« *Astrosus*, quasi malo sidere natus » (Isidore, X, 13) : esp., pr. *astroso*, malheureux.

Astrus, *astrum*, foyer, dér. *astricus* (Gloss. sangall.) : fr. *âtre*, lomb. *astrac*, all. *estrich*. P.-ê. de *asser*.

Auca pour *anser* : « accipiter qui *aucam* mordet (L. Alam.) » ; « *aucas* tantas, fasianos tantos » (Form. Marculf.) ; mot très-usité : pr. *auca*, esp. *auca*, *oca* ; it. *oca*, fr. *oie*. Voy. p. 35.

Baburrus, stultus (Isid., 10, 31) : cf. it. *babbaccio, babbeo, babbuino,* lourdaud, rustre ; esp. *babia*, bêtise ; lat. *babulus* pour *fatuus* dans Apulée.

Baia : « hunc (*portum*) veteres a bajulandis mercibus vocabant *baias* » (Isid., XIV, 8) : it. *baja*, esp. *bahía*, fr. *baie*. L'origine de ce mot est incertaine.

Ballare, d'après le subst. *ballatio :* « choreis et ballationibus » (Gloss. Isid.) : it. *ballare*, esp. *bailar*, v. fr. *baler*. Probablement d'origine germanique.

Balma, grotte, se trouve, comme nom géographique, dans de très-anciennes chartes : pr. *balma*, v. fr. *balme*, *baume*. Origine incertaine.

« *Barbanus*, quod est patruus » (L. Longob.) : it. *barbáno*. De *barba*.

Baro, barus, homme, homme libre (L. Sal., L. Rip., L. Alam., et souvent) : it. *barone*, fr. *baron*, esp. *varon*. Sur l'origine de ce mot important, voy. le *Dict. étymol.*

Basca, sorte de vase : « cum casa et furno et *basca* » (v. Maffei, *Storia diplomatica*, n° 272, s. a. 650) : d'après Muratori, it. *vasca*. De *vas*.

Baselus : « phaselus est navigium quem nos corrupte *baselum* dicimus » (Isid., XIX, 1) : l'esp. *baxel, vaxel*, qu'Isidore avait en vue, répond à l'it. *vascello*, fr. *vaisseau*, et vient du lat. *vas, vasculum* (cf. *vascellus* dans les Inscr.), car le *ph* au commencement du mot ne devient guère *b* en espagnol.

« *Bostar*, locus ubi stant boves » (Gloss. Isid.) : esp. *bostar*, pg. *bostal*, étable à bœuf.

Branca, griffe, dans les composés *branca lupi, branca ursi*, dans un arpenteur (Lachmann, p. 309), *branca leonis*, assez fréquent en b. lat., noms de plantes : it., v. esp., pr. *branca*, fr. *branche*, val. *brençę*. C'est encore un mot dont l'origine est obscure.

Caballicare : « si quis caballum sine permissu domini sui ascenderit et eum *caballicaverit* » (L. Sal.), assez fréquent en b. lat.: it. *cavalcare*, esp. *cabalgar*, fr. *chevaucher*.

Cæcula, sorte de serpent (Isidore, XII, 4) : cf. it. *ciecolina*, très-petite anguille.

Cai ou *kai* = *cancellæ*, c.-à-d. *cancelli* (Gloss. Isid.): esp. *cayos* (plur.), pg. *caes*, fr. *quai*. Cf. Kymr. *cae*, enceinte.

Caldaria (Grég. de Tours) : it. *caldaja*, esp. *caldera*, fr. *chaudière*.

Cama : « in *camis*, i. e. in stratis », dit déjà Isidore (XIX, 22), et dans un autre endroit : « *cama* est brevis et circa terram, Græci enim χαμαί breve dicunt » (XX, 11); seulement esp., port. *cama*, lit, tapis, natte; *acamar*, étendre par terre. L'étymologie d'Isidore paraît la bonne.

Cambuta, *cabuta*, bâton tortu, dans une charte de l'an 533 (Bréquigny, n° 15; cf. Pertz, Monum. germ., II, p. 14) : esp. *gambote*, bois tortu. Ce mot se rapporte à *gamba*.

Caminata, chambre à feu, dans le plus ancien b. lat.: it. *camminata*, salle ; fr. *cheminée*.

Caminus pour *via :* « quomodo currit in *camino* S. Petri », dit une charte du roi Wamba : it. *cammino*, esp. *camino*, fr. *chemin*. Cf. Kymr. *cam*, pas.

Campana, cloche, parce que les cloches viennent de Campanie, expliqué dans Isidore (XVI, 24) par *statera unius lancis*, balance romaine : it., esp., pr. *campana*.

Campiones = *gladiatores*, *pugnatores* (Gloss. Isid.): it. *campione*, esp. *campeon*, fr. *champion*. De *campus*.

Canava = *camea* (*camera ?*) *post cœnaculum :* it. *cánova*, chambre aux provisions. D'origine inconnue.

Canna, vase à boire : « cochleares, cultelas, *cannas*,

potum » (Fortunat, cf. du Cange) : v. fr. *quenne*, fr. *canette*, all. *kanne*. Du lat. *canna*, roseau.

Capa, manteau, d'après Isidore (XIX, 31) : « quia quasi totum *capiat* hominem »; cf. le v. h. all. *gifang*, sorte de vêtement, de *fangen*, prendre : it. *cappa*, esp. *capa*, fr. *chape*.

Capanna, hutte : « hanc rustici *capannam* vocant, quod unum tantum capiat » (Isid., XV, 12) : it. *capanna*, esp. *cabaña*, fr. *cabane*.

Capere, pris intransit. dans le sens de *pénétrer*, *prendre*, déjà dans la Vulgate : « sermo meus non *capit* in vobis » : de même it. *capére*, esp. pr. *caber*.

Capitanus, *capitaneus*, dans le plus ancien b. lat. : it. *capitano*, esp. *capitan*, pr. *capitani*, v. fr. *chévetaine*, fr. *capitaine*.

Capritus pour *capellus*, *hædus* : « si quis *capritum* sive capram furatus fuerit » (L. Sal.) : esp. *cabrito*, pr. *cabrit*, fr. *cabri*, it. *capretto*; pr. mod. *cabridá*, chevroter.

Capro (Gloss. cass.) : esp., pr. *cabrion*, fr. *chevron*, m. s. De *caper*.

Capulare : « si quis pedem alterius *capulaverit* » (L. Sal.) : pr. *chaplar*, v. fr. *chapler*, m. s. De *capulus*, garde d'épée, épée.

« *Capulum*, funis : a *capiendo*, quod eo indomita jumenta comprehendantur » (Isid., XX, 16) : it. *cappio*, nœud; esp. *cable*, fr. *câble*, gr. moy. καπλίον.

Cara, *carabus*. Voy. à la liste des mots grecs.

Carpa (Cassiodore et autres postérieurs) : esp. *carpa*, fr. *carpe*, val. *crap*, it. *carpione*.

Casa pour *domus* dans le plus ancien b. lat., bien que dans Isidore *casa* soit encore traduit par « agreste habitaculum palis, arundinibus et virgultis contextum » : it., esp., pr. *casa*; val. *casę*.

Casnus pour *quercus*, *casnetum* pour *quercetum*, ce dernier déjà dans une charte de l'an 508 : « nemus quod dicitur Morini *Casneti* » : v. fr. *caisne*, *quesne*, *chesne;* fr. *chêne*, et de *casnetum*, *chênaie*. C'est une corruption de *quercinus*.

« *Casula*, vestis cucullata, quasi minor casa » (Isid., XIX, 24) : esp. *casulla*, chasuble.

Cattare : cattus, quod *cattat* (var. *catat*, *captat*), *i. e. videt :* v. esp. *catar*, m. s.; h. it., rum. *catar*, trouver; val. *cę̧utà*, regarder, trouver, surveiller. De *captare* (cf. Vossius, *Étymol.*, s. v. *Felis*).

Causa pour *res* (ce dernier mot dut remplir l'office des pronoms *aliquid* ou *quidquam*), dans le plus ancien b. lat. et la Loi Salique : it., esp. *cosa*, pr. *causa*, fr. *chose*.

Cecinus pour *cygnus* (L. Sal.) : it. *cécino*, *cécero*, esp., v. fr. *cisne*. De *cicer*, it. *cece*, pois chiche, tumeur que le cygne a sur le cou.

Ciconia : « hoc instrumentum (*telon*) Hispani *ciconiam* vocant » (Isidore, XX, 15) : esp. *cigüeña*, piston de pompe.

Circare : circat = *circumvenit* (Gloss. Isid.); *circat montem* (*Casæ litterarum*, Lachmann, p. 326) : m. s. esp., pg. *cercar;* mais v. pg., pr. *cercar*, it. *cercare*, val. *cercà* et *cercetà* (*circitare*), fr. *chercher* dans le sens de *quærere*, proprement tourner autour d'une chose.

Clida pour *crates* (L. Baiw.) : pr. *cleda*, fr. *claie*. V. irl. *cliath*, etc.

Collina pour *collis* (*Casæ litterarum*, Lachmann, p. 214) : it. *collina*, esp. *colina*, fr. *colline*.

Colomellus : « hos (*dentes caninos*) vulgus pro longitudine *colomellos* vocant » (Isidore, XI, 1): esp. *colmillo*, pg. *colmilho*. De *columella*.

Colpus (Leg. barb.) : it. *colpo*, esp. *golpe*, pr. *colp*, fr. *coup*. C'est une altération de *colaphus;* aussi dans la Loi Salique trouve-t-on *colaphus* pour *colpus*, et concurremment avec ce dernier.

Comba, vallée profonde; cf. le nom géographique *Cumba* dans une charte de 631 (Bréquigny, p. 136) : it. pat. *conba*, *gomba;* esp., pr. *comba*, fr. *combe*. De *concava*.

Combrus, amas de branchages (*Gest. reg. Francorum*) : pg. *combro*, tas de terre; it. *ingombro*, fr. *encombre*, obstacle. De *cumulus*.

Companium, composé de *cum* et *panis*, société, amitié (L. Sal.) : de là l'it. *compagnia*, etc.

Condemnare aliquem, comme *damnum adferre alicui* (L. Sal.) : v. fr. *condemner*, m. s. (voy. *Zwei altromanische Gedichte*, p. 50).

Contrariare (S. Prosper) : it. *contrariare, contradiare;* esp., pr. *contrariar*, fr. *contrarier*.

« *Cortinæ* sunt aulæa » (Isidore, XIX, 26) : it., esp. *cortina*, val. *cortinę*, fr. *courtine*. De *chors*, proprement quelque chose qui entoure, qui protége.

Cosinus, abréviation de *consobrinus*, fém. *cosina* (Gloss. sangall.) : it. *cugino*, pr. *cosin*, fr. *cousin*.

Costuma pour *consuetudo* dans une charte de 705; *coustuma* (Carpentier) : it. *costuma*, etc.

Crema pour *cremor* (Fortunat) : it., esp., pr. *crema*, fr. *crème*.

Cucus pour *cuculus* (Isid., XVII, 7) : vénit., pg. *cuco*.

Cusire, altération de *consuere* (Gl. Isid.) : it. *cucire*, val. *cose*, esp. *cusir*, *coser;* pr. *cóser*, fr. *coudre* (1).

(1) *Coudre* vient plutôt de la forme latine *consuere* que du b. lat. *cusire*. Voy. mon *Étude sur le rôle de l'accent latin*, p. 38 ; mais le v. fr. avait la forme *cousir*, qui répond aux mots italien et espagnol. — (Trad.)

Dativa pour *donativa* (Gloss. Isid.) : esp. *dádivas.*

Detentare (Fortunat et autres) : esp. *detentar.*

Diffacere (*Capitula ad Leg. Sal., L. Longob.*) : it. *disfare*, esp. *deshacer*, fr. *défaire.*

Directum pour *jus* (Form. Marculf.) : it. *diritto*, esp. *derecho*, fr. *droit.*

Discapillare, dépouiller quelqu'un de ses cheveux (L. Burg., L. Alam.) : it. *scapigliare*, esp. *descabellar*, fr. *décheveler.*

Drappus pour *pannus* (L. Alam., Form. Marc.) : it. *drappo*, pr. *drap*, fr. *drap*, esp. *trapo.* D'origine allemande?

Esca, dans le sens d'amadou : « unde et *esca* vulgo dicitur (*fungus*), quod sit fomes ignis » (Isidore, XVII, 10) : it. *esca*, val. *eascę*, esp. *yesca.*

Exartum, lieu défriché, novale (L. Burg., L. Long.), d'où *exartare :* pr. *eissart*, v. fr. *essart*, *essarter.* De *ex* et *sarritum.*

Exclusa (L. Sal., Grég. de Tours, Fortunat) : esp. *esclusa*, fr. *écluse.*

Excorticare, enlever la peau (L. Sal.) : it. *scorticare*, esp. *escorchar*, pr. *escorgar*, fr. *écorcher.*

« *Falcastrum*, ferramentum curvum » (Isid., XX, 14; Grég. le Grand) : it. *falcastro*, faux.

« *Ficatum*, quod Græci συκωτὸν vocant » (Gloss. Isid.), foie d'un animal engraissé avec des figues : de là par généralisation it. *fégato*, val. *ficát*, esp. *hígado*, pr. *fetge*, fr. *foie.*

Flasco, vase (Grég. le Grand); *flasca* (Isid., XX, 6) : it. *fiasco*, *fiasca;* esp. *flasco*, v. fr. *flasche*, fr. *flacon.* De *vasculum* par transposition de l'*l.*

Focacius, gâteau cuit sous la cendre : « cinere coctus

et reversatus ipse est et *focacius* » (Isidore, XX, 2) : it. *focaccia*, esp. *hogaza*, fr. *fouace*.

Focus pour *ignis* (L. Alam., etc.) : it. *fuoco*, val. *foc*, esp. *fuego*, pg. *fogo*, pr. *fuec*, fr. *feu*.

Fontana pour *fons* (*Casæ litterarum*, L. Long.); originairement *aqua fontana* (Columelle) ; mais l'adjectif finit, comme souvent en roman, par avoir seul le sens de la locution entière : it., esp. pr. *fontana*, fr. *fontaine*, val. *funtunę*. Les deux dernières langues ne possèdent pas le primitif.

Forestis, bois soumis aux priviléges de la chasse, laie, sous cette forme et d'autres dans le plus ancien b. lat., par ex. dans la loi des Lombards : it. *foresta*, esp. *floresta*, fr. *forêt*. De *foris*, proprement ce qui est en dehors du droit commun, ce qui est interdit.

Forisfacio = *offendo*, *noceo* (Gloss. Isid.) : v. it. *forfare*, pr., fr. *forfaire*.

Fortia, *forcia*, dans le sens de *vis* (L. barb.) : it. *forza*, esp. *fuerza*, pr. *forza*, fr. *force*.

Fundibulum pour *infundibulum* (Gl. Philox.) : esp. *fonil*, pg. *funil*.

« *Furo* a furvo dictus, unde et *fur*, tenebrosos enim et occultos cuniculos effodit » (Isid., XII, 2) : esp. *huron*, pg. *furão*, v. fr. *fuiron*, it. *furetto*, fr. *furet*. De *fur*; cf. it. *furone*, archi-voleur.

Gamba (Gloss. cassel. et autres) : it., esp. *gamba*, pg. *gambia*, fr. *jambe*, de même v. esp. *camba*, rum. *comba*. Originairement sans doute *genouillère*, du radical latin qui se trouve dans *cam-urus*, cf. gr. καμπή.

Gannat = χλευάζει (Gloss. lat.-gr.), *gannum* (*Gesta reg. Franc.*) : it. *inganno*, esp. *engaño*, pr. *engan*, trom-

perie; verbe it. *ingannare*, val. *ingęnų*. Probablement d'origine allemande.

Glenare : « si quis in messem alienam *glenaverit* » (*Capit. pacto L. Sal. add.*) : fr. *glaner*. D'origine incertaine.

Granica pour *horreum* (L. Baiw.) : v. fr. *granche*. Le fr. *grange* peut venir de *granea*.

Gubia, et aussi *guvia*, *gulbia*, *gulvia* (Isid., XIX, 19) : esp. *gubia*, pr. *goiva*, fr. *gouge*, ciseau de menuisier. Probablement d'origine ibérique.

Gunna, vêtement (S. Boniface) : it. *gonna*, v. esp., pr. *gona*, v. fr. *gonne*. D'origine incertaine.

Hostis pour ***exercitus*** (Leg. barb., Grég. le Grand) : it. ***oste***, esp. ***hueste***, pr., v. fr. ***ost***, val. ***oaste***.

Incensum pour *thus* (Isidore, IV, 12) : it. *incenso*, esp. *incienso*, pr. *essès*, fr. *encens*.

« *Incincta*, prægnans, eo quod est sine cinctu » (Isid., X, 151) : it. *incinta*, pr. *encencha*, fr. *enceinte*.

Inculpare pour *culpare* (L. Sal.) : it. *incolpare*, pr. *encolpar*, fr. *inculper ;* le lat. *inculpatus* signifie le contraire.

Infans, pris généralement pour *puer*, *puella*, p. ex.: « duos *infantes*, unum qui habuit IX annos, alium qui habuit XI » (L. Rip.) : it., esp. *infante*, pr. *enfan*, fr. *enfant*, m. s.; it. *fante*, soldat à pied. Cf. Pott, *Plattlateinisch und Romanisch*, p. 346.

Insubulum (Isidore) : it. *subbio*, esp. *enxullo*, fr. *ensouple* (1).

Iterare pour *iter facere* (S. Columban, Fortunat et autres) : pr. *edrar*, v. fr. *errer*.

(1) L'ancien français disait *suble ;* le suble as teissures, liciatorium texentium (L. des Rois, I, 17). — (TRAD.)

« *Labina*, eo quod ambulantibus *lapsum* inferat » (Isidore, XVI, 1); cf. *lavina*, chute, ruine, dans S. Jérôme d'après du Cange : rum. *lawina*, v. h. all. *lewina*, v. fr. *lavenge*, avalanche.

Lătus, employé comme préposition : *latus curte* (L. Sal.), *latus se* (*Casæ litterarum*), fréquent dans le b. lat.: pr. *latz*, v. fr. *lez*.

Lorandrum : « rhododendron, quod corrupte vulgo *lorandrum* (var. *lorandeum*) vocatur » (Isid., XVII, 7) : c'est l'it., esp. *oleandro*, fr. *oléandre*.

« *Mantum* Hispani vocant, quod manus tegat tantum » (Isidore, XIX, 24); *mantum majorem* (Charte de 542, Bréquigny, n° 23) : it., esp. *manto*, fr. *mante*. Du lat. *mantelum*.

Marcus, malleus major (Isidore, XIX, 7), dans les classiques seulement *marculus :* v. it. *marco*.

Mare pour *stagnum, lacus :* « omnis congregatio aquarum abusive *maria* nuncupantur (Isidore, XIII, 14) : fr. *mare*.

Masca : « *striga*, quod est *masca* » (L. Longob.); *mascus* = *grima* (Gloss. anglos.). Le mot est roman dans les deux sens; p. ex. : piém. *masca*, sorcière; fr *masque*, it. *maschera* = *larva*. Pour l'origine, voy. le *Dict. étymol.*

Matrina, matrinia, dans un double sens : 1° *noverca* (L. Longob.); 2° *marraine* (*Cap. Caroli Magni*) : it. *matrigna, madrina;* esp. *madrina*, fr. *marraine*.

Merces, dans le sens de compassion, pitié, dans Grégoire le Grand et beaucoup d'écrivains postérieurs : it. *mercè*, esp. *merced*, fr. *merci*.

Milimindrus ou *milimindrum*, jusquiame : « hanc (her-

bant) vulgus *milimindrum* dicit (Isid., XVII, 9) : esp. *milmandro*, pg. *meimendro*. Origine inconnue.

Monitare pour *monere* (Fortunat) : de là pr. *monestar*, esp. *amonestar*, fr. *admonester*. Voy. le *Dict. étymol.*

Montanea pour *montana*, *scil. loca*, aussi *montania*, d'après l'adj. *montaniosus* (*Casæ litterarum*), l'opposé de *campania* (voy. la 1[re] liste) : it. *montagna*, etc.

Mucare, *muccare*, comme *emungere* (L. Rip.) : fr. *moucher*, *mouchoir*. De *mucus*.

Mustio : « Bibiones sunt qui in vino nascuntur, quos vulgo *mustiones* a *musto* appellant (Isidore, XII, 8) : it. *moscione*, petit insecte ailé.

Muttum = γρύ (Gloss. lat.-gr.), c'est-à-dire grognement, murmure, pris plus tard dans le sens de *verbum* : it. *motto*, esp. *mote*, pr., fr. *mot*. Le classique *muttire* ne se retrouve que dans le pr., v. fr. *motir*.

Nario = *subsannans* (Gloss. Isid.) : v. h. all. *narro*, comasq. *nar*.

Natica, dérivé de *natis*, et employé dans le m. s. : πυγή = *natica* (Gloss. gr.-lat.) ; *nates* = *natices* (l. *naticæ*, *Gloss. paris.*, éd. Hildebrand) : it. *natica*, esp. *nalga*, v. fr. *nalche*.

Natta pour *matta* : « illud quod intextis junci virgulis fieri solet, quas vulgo *nattas* vocant » (Grég. de Tours) : fr. *natte*.

Necare, *negare* pour *aqua necare* (*L. Burg. Alam.*, etc.) : it. *annegare*, esp., pr. *negar*, fr. *noyer*.

Olca, *olcha* : « campus tellure fœcundus; tales enim incolæ (Campani) *olcas* vocant » (Grég. de Tours) : v. fr. *ouche*, *osche*. Cf. du Cange.

Padulis pour *paludis* dans le plus ancien b. lat. : it. *padule*, pg. *paúl*, esp. *paul-ar*.

Pagensis, déja dans Grég. de Tours, dans la Loi lombarde, et avec le double sens de campagnard et de compatriote : v. esp. *pages*, pr. *pages*, m. s. (1).

Pantanum, comme *palus*, *udis*, mot répandu partout, bien qu'il apparaisse pour la première fois dans une charte de Charlemagne : it., esp., pg. *pantano*, rum. *pantan*. Voy. dans le *Dict. étymol.* une conjecture sur l'origine de ce mot.

Parcus, *parricus*, lieu entouré de haies (L. Rip., L. Angl.), *parc* (L. Baiw.) : it. *parco*, esp. *parque*, fr. *parc*. Sans doute du lat. *parcere*, épargner (protéger).

Pariculus pour *par* : « hoc sunt *pariculas* causas, charta *paricla* » (Form. Marc.) : it. *parecchio*, esp. *parejo*, fr. *pareil*.

Pecora pour *pecus* = *oris* (Gloss. sangall.) : it. *pecora*, fr. *pécore*.

Petium et autres formes, pour dire morceau de terre, champ : it. *pezzo*, *pezza*; esp. *pieza*, fr. *pièce*. Du gr. πέζα ?

Pirarius pour *pirus* (L. Sal., *Capit. de villis*) : pr. *peirier*, fr. *poirier*.

Placitum, assemblée délibérante, dans le plus ancien b. lat.: it. *piato*, esp. *pleito*, v. fr. *plaid*.

Plagia pour *littus* (Grég. le Grand) : it. *piaggia*, esp. *plaga*, fr. *plage*. De *plăga*.

Prægnus au lieu de *prægnans* : *prægnum jumentum* (L. Alam.) : de là l'it. *pregno*, *a*, tandis que le pg. *prenhe*, pr. *prenh* (sous la forme fém. *prenha*), viennent de *prægnans* ou *prægnas*.

(1) Comp. le français populaire *pays*, *payse*, m. s. — (Trad.)

Præstare pour *mutuo dare* (Salvien, Fortunat, L. Sal.): it. *prestare*, esp. *prestar*, fr. *prêter*.

Pretiare pour *pretium ponere* (*L. Alam.*, éd. Herold, Cassiodore; cf. Funccius, *De inerti ling. lat. ætate*, p. 708): it. *prezzare*, esp. *preciar*, fr. *priser*, aussi a. h. all. *prîsen*.

Prostrare pour *prosternere*, formé d'après le part. *prostratus* (cf. Funccius, *l. c.*, p. 714): it. *prostrare*, pr. *prostrar*, esp. *postrar*.

Pulletrus, *poledrus* pour *pullus equinus* (L. Sal., L. Alam.): it. *polédro*, *pulédro*; esp. *potro*, v. fr. *poutre*. De *pullus*; cf. le fr. *poulain*. Sur le suffixe voy. Pott, dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, XI, 492).

Rasilis, sorte d'étoffe: « ralla, quæ vulgo *rasilis* dicitur » (Isidore, XIX, 22): esp. *rasilla*, espèce de serge.

« *Redulus* = strues lignorum ardentium » (Gloss. Isid.): v. fr. *ré*, *red*, m. s., de *rete*, réseau, grillage, puis bûcher arrangé en grillage.

Regnare, dans le sens de se conduire, vivre: « bonum tibi est luscum in vita *regnare* »: pr. *renhar*, v. fr. *régner*, m. s.

« *Retortæ*, quibus sepes continentur » (L. Sal.): it. *ritorta*, pr. *redorta*, v. fr. *riorte*, hart, lien d'osier.

Ruga = *platea*, ἀγυία (*Gloss. vett.*): v. it. *ruga*, esp. *rua*, fr. *rue*. Proprement sillon, d'où ligne, file.

Salma. Voy. σάγμα dans la liste des mots grecs.

Sarna: « hanc (impetiginem) vulgus *sarnam* appellant » (Isidore, IV, 8): esp., pg. *sarna*, m. s. Vraisemblablement ibérique.

Sarralia: « lactuca agrestis est, quam *sarraliam* nominamus »: esp. *sarraja*, pg. *serralha*.

Semus pour *mutilus*, *simare* pour *mutilare* (Form. de Pithou, *Cap. ad leg. Alam.*, *L. Long.*) : it. *scemo*, *scemare*, pr. *sem*, *semar*; v. fr. *semer*. Du lat. *semis*.

Singularis = *epur* (*aper*, Gloss. Sangall.), mot très-fréquent : it. *cinghiale*, pr. *senglar*, fr. *sanglier*, ainsi nommé parce qu'il est solitaire.

Soca, *soga*, corde, courroie (Charte du VI[e] siècle, L. Long.) : it. pat., esp., pg. *soga*. Origine inconnue.

Solatiari, *solaciare* (Grég. le Grand, L. Long) : it. *solazzare*, esp. *solazar*, pr. *solassar*, v. fr. *solacier*.

Sparcus, spacus, ficelle (v. Graff, V, 239) : it. *spago*, hongrois *sparga*.

« *Taratrum* quasi *teratrum* » (Isid., XIX, 19); *taradros* = *napugêrâ*, vrille (Gloss. Cass.) : esp. *taladro* pour *taradro*, pr. *taraire*, fr. *tarière*, rum. *teráder*. Du gr. τέρετρον.

Testimoniare (*Cap. ad Leg. Sal.*, *Form. Marc.*, I, 37; *Diploma Theodorici III*, Bréquigny, n° 195, et fréquemment plus tard) : it. *testimoniare*, fr. *témoigner*, etc.

Thius. Voy. Θεῖος dans la liste des mots grecs.

Tornare, dans le sens de *verti* (*Edict. Rotharis*, etc.) : it. *tornare*, esp., prov. *tornar*, fr. *tourner*.

Troja = *sû*, *sus* (Gloss. Cass., etc.) : it. *troja*, v. esp. *troga*, pr. *trueia*, fr. *truie*. Du nom de la ville de Troie. Voy. le *Dict. étymol.*

Troppus pour *grex*, *turba* : « in *troppo* de jumentis » (L. Alam.) : esp. *tropa*, fr. *troupe*; it. *troppo*, fr. *trop*. Sans doute de *turba*.

Tructa : « quos (pisces) vulgus *tructas* (var. *bruccas*) vocat » (Isid., XII, 6) : it. *trota*, esp. *trucha*, fr. *truite*. Du gr. τρώκτης ?

Turbiscus, sorte d'arbrisseau (Isidore): esp. *torvisco*, pg. *trovisco*.

« *Tordela* (var. *turdella*), quasi minor *turdus* » (Isid., XII, 7): it., esp. *tordella*, grive. Ce mot rappelle le fém. *turda* dans Perse; le lat. n'a que *turdillus*.

Varicat = *ambulat* (Gloss. Isid.) : it. *varcare*, parcourir, de *varicare*, écarter les pieds l'un de l'autre.

Vassus, serviteur (Leg. Barbar.) : it. *vassallo*, esp. *vasallo*, fr. *vassal*, kymr. *gwâs*.

Vermiculus, adj. de *vermis*, avec le sens de *coccineus*, fréquent dans le plus ancien b. lat. : it. *vermiglio*, esp. *bermejo*, fr. *vermeil*.

Viaticum, dans le sens de *voyage :* « deducit dulcem per amara *viatica* natam » (Fortunat) : it. *viaggio*, etc.

Virare, même sens que *gyrare* (L. Alam.) : esp., pr. *virar*, v. fr. *virer*. Cf. le lat. *viria*, bracelet, c'est-à-dire rond de bras, ornement arrondi.

Virtus dans le sens de *miracle*, déjà dans la Vulgate: « et non poterat ibi *virtutem* ullam facere » (Marc, VI, 5), fréquent plus tard : pr. *vertut* (1).

L'accord fréquent de tous les dialectes romans dans l'emploi des mots, des formes ou des sens rapportés dans ces deux listes, est, avec leur construction grammaticale, la plus certaine preuve de leur unité originaire; cette unité ne peut se supposer que dans l'idiome populaire des Romains, d'autant plus que la langue valaque, séparée de très-bonne heure des autres, ne peut leur avoir emprunté ces éléments, qui lui sont communs avec

(1) *Vertu* a le même sens dans le plus ancien français. Je n'en citerai qu'un exemple :

Ço dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber saint Gilie por qui Deus fait *vertuz*. — (TRAD.)

elles, et ne peut les posséder, de même que ses sœurs, que comme un patrimoine transmis par la langue-mère (1).

Si les langues nouvelles ont conservé et fait fleurir beaucoup de mots oubliés ou peu usités de l'ancienne langue, d'un autre côté elles ont perdu une masse bien plus considérable des mots latins les plus usuels. Avant de rechercher, autant qu'il nous le sera possible, les causes de cette perte, il est bon de mettre sous les yeux du lecteur une partie de ces mots perdus par le roman, rangés en séries analytiques. Il ne s'agit, bien entendu, que de l'élément populaire des langues romanes. Il y a beaucoup de mots latins qu'elles ne possèdent que comme expressions poétiques, et de ceux-là

(1) Au reste, il serait bien surprenant qu'il n'y eût pas aussi entre les divers idiomes des divergences fréquentes pour l'expression d'une même idée. Ces divergences ont pu être amenées par plusieurs causes dont nous ne voulons pas faire mention ici. Nous donnons seulement quelques exemples pris dans les substantifs :

Vir : it. *uomo*, fr. *homme*, esp. *varon*, val. *bẹrbat*.
Puer : it. *fanciullo*, *ragazzo;* esp. *muchacho*, *rapaz*, *niño;* pr. *tos*, fr. *enfant*, *garçon;* val. *fẹt*, *copil.*
Frater : fr. *frère*, val. *fratre*, it. *fratello*, esp. *hermano.*
Patruus, *avunculus* : fr. *oncle*, val. *unchiu*, esp. *tio*, it. *zio*, rum. *aug.*
Patruelis, *consobrinus* : it. *cugino*, fr. *cousin*, esp. *primo*, pr. *quart*, val. *vẹr.*
Vitricus : val. *vitrég*, it *patrigno*, esp. *padiastro*, fr. *parastre*, beau-père.
Ovis : val. *oae*, esp. *oveja*, it. *pecora*, pr. *feda*, fr. *brebis*, rum. *nurssa.*
Aries : it. *montone*, esp. *morueco*, fr. *bélier*, val. *berbeace*, rum. *botsch.*
Canis : it. *cane*, val. *cụne*, fr. *chien*, esp. *perro*, cat., pr. *gos.*
Vulpes : it. *volpe*, val. *vulpe*, esp. *vulpeja*, *raposa*, *zorra;* fr. *renard.*
Mus : rum. *mieur*, it. *topo*, *sorcio;* val. *soarece*, fr. *souris*, esp. *raton.*
Quercus : it. *quercio*, fr. *chêne*, esp. *carvallo*, *carrasca;* rum. *ruver*, val. *stežarin.*
Malus : it. *melo*, val. *mer*, esp. *manzano*, fr. *pommier.*
Caryophyllum : it. *garofano*, esp. *clavel*, fr. *œillet*, rum. *negla.*
Domus : it., esp. *casa*, val. *casẹ*, fr. *maison.*
Via, *platea* : it. *strada*, esp. *calle*, fr. *rue*, rum. *gassa*, val. *ulitzẹ.*

les uns leur sont parvenus par une voie purement littéraire ; les autres ont été, pendant un temps, réellement usuels, et ont vieilli ensuite ; les derniers seuls doivent être regardés comme romans (1). On doit écarter aussi des éléments constitutifs des langues romanes un grand nombre d'expressions techniques qui sont empruntées au latin et sont désignées comme latines par les dictionnaires. Il y a d'autres mots qui, sans être aussi décidément étrangers à la formation originaire, sont évités dans l'usage et remplacés par des synonymes : la liste cidessous les notera, en indiquant la langue qui les tolère. Nous ferons, pour cette fois, abstraction complète du valaque et des patois.

I. SUBSTANTIFS.

MONDE, TERRE, ÉLÉMENTS. — *Sidus, orbis. Tellus, humus, rus, pagus, plăga, arvum, clivus, tumulus, rupes, cautes, specus, antrum, scrobs* (it.), *latebra* (it.), *lucus, nemus. Trames. Uligo, cœnum, limus* (à peine roman). *Æquor, fretum, amnis, imber, ros* (pr., très-rare). *Æther, procella. Ignis, fulmen* (it.), *pruna, torris, nitor* (it.), *jubar, œstus.*

(1) Les mots de la première classe trahissent souvent à la première vue leur origine savante ; tels sont, par exemple, les adj. it. *altisonante, almo, divo, etereo, fervido, fulgido, igneo, imbelle, imo, inclito, inerme, labile, longevo, pavido, perenne, presago, prisco, superno, tartareo, tremendo, turgido.* D'autres sont au moins suspects d'une introduction de fraîche date dans la langue poétique, par le seul fait qu'on ne les rencontre pas dans le provençal et l'ancien français ; tels sont *adunco, angue, antro, ara, atro, aula, cacume, dumo, face, fasto, fausto, gelido, irco, labe, libare, nume, parco, prece, prole, speco, speme, suggere, telo, vate.* Dante tirait déjà beaucoup de mots immédiatement du latin. On pent admettre dans la dernière classe, bien qu'en certains cas isolés on s'expose à se tromper, les mots de cette nature qui existent dans les anciennes langues de la France. Tels sont *ancella, calere, cherere, crine, egro* (v. fr. *heingre*), *fido, fólgore, frangere, germe, gladio, ira, licere, mescere, piaga, plorare, propaggine, quadrello.*

TEMPS. — *Ævum*. *Ver* (pr., v. fr.), *hiems*. *Hebdomas*. *Diluculum*, *aurora*, *meridies*, *vesper* (rom. dans un autre sens).

ANIMAUX. — *Bellua* (it. *belva*, poét.). *Equus* (rom. au fém.), *mannus*, *hinnus*, *caper* (rom. au fém.), *hædus*, *hircus*, *ibex*, *ovis*, *aper*, *sus*, *meles*, *hystrix*, *eres*, *felis*, *nitela*, *mustela*, *mus*. *Volucres*, *alites*, *milvus*, *nisus*, *tinnunculus*, *noctua* (seulement it. *nottola*), *ulula* (à peine rom.), *psittacus*, *alcedo*, *monedula*, *fringilla* (it. *fringuello*), *motacilla*, *ficedula* (esp.), *regulus* (it.), *parus*, *apus*, *ardea*, *butio*, *larus* (esp.), *anser*, *olor*, *merops*, *vipio*. *Testudo* (seulement it. *testuggine*), *saurus*, *anguis* (fr. *anguille*), *boa*. *Squalus*, *lupus*, *platessa*, *mustela*, *sparus*, *labrus*, *glanis*, *silurus*, *fario*, *mugil*, *clupea* (it. *chieppa?*), *halex* (it. *alice*, sardine), *cyprinus*, *alburnus*, *esox*, et autres noms de poissons. *Cicindela*, *nepa*, *culex*, *asilus*, *volvox*. *Hirudo*, *mya*, *spondylus*, *murex*, *teredo*.

CORPS HUMAIN. — *Sinciput*, *occiput*, *mala*, *gena*, *os* (*oris*), *rostrum* (esp.), *guttur* (fr. *goître*), *jugulum*, *frumen*, *rumen*, *uber*, *abdomen*, *alvus*, *tergum*, *anus*, *natis*, *clunis*, *artus*, *armus*, *lacertus* (it. rare), *scapula*, *ulna*, *vola*, *femur* (it.), *crus*, *genu*, *poples*, *sura*, *talus*, *unguis*, *vertibulum*. *Cutis*, *scortum*, *cæsaries*, *vellus*, *juba*. *Hepar*, *jecur*, *splen*, *lien*, *ilia*, *adeps* (it.), *arvina*, *bilis*, *cruor*. *Lues*. *Vibex*, *nævus* (it.), *vulnus*, *funus*.

VÉGÉTAUX. — Les noms des arbres, des arbrisseaux, et même des petites plantes, sont restés, pour la plupart, dans les langues romanes. On ne retrouve pas : *siler*, *tibulus*, *tinus*, *cratægus*, *arbutus* (fr. *arbousier*), *paliurus* (it.), *lappa*, *gramen*, *ador*, *alica* (v. esp.), *sandalum*, *arundo*. *Sentis*, *dumus*, *vepres*, *surculus*, *tenues*, *palmes*, etc.

Minéraux. — Les mots de cette classe, assez peu nombreux, par exemple les noms de métaux et de pierres précieuses, se sont aussi conservés pour la plupart. Manquent : *lapis*, *scrupus*, *calculus*, *schistus*, *æs*, *chalybs*, *magnes*, etc.

Hommes. — *Vir*, *mas*, *liberi*, *nothus*, *puer*, *puella*, *pusus*, *adolescens*, *ănus*. *Avus* (it., v. fr.), *patruus*, *matertera*, *vitricus*, *noverca*, *privignus*, *levir*, *glos*, *conjux*, *uxor* (v. fr.). *Herus*, *civis*, *verna*, *præs*, *vas*. *Socius* (à peine rom.), *sodalis*. Qualifications morales : *nebulo*, *tenebrio*, *verbero*, *fur*, *leno*, *pellex*, *scortum* et autres.

Agriculture. — *Prædium*, *ager*, *lira*, *seges*, *merges*, *messis*. *Simila* (v. fr.), *pollex*, *pabulum*. *Ligo* (esp.), *pastinum*, *rallum*, *volgiolus*. *Horreum*, *hara*. *Agricola* (à peine rom.), *vinitor*, *villicus*, *opilio*, *subulcus*, *agaso*.

Guerre, armes. — *Bellum*, *prælium*, *certamen*, *clades* (it.). *Acies*, *agmen*, *cohors*, *castra*. *Thorax*, *ancile*, *clypeus*, *parma*, *pelta*, *umbo*, *cassis* (*idis*), *galea*, *ensis*, *cuspis*, *pugio*, *sica*, *jaculum*, *pilus*, *venabulum*, *veru*, *telum*, *vexillum*. *Miles*, *tiro*, *eques*, *pedes*, *veles*, *lixa*, *calo*.

Navigation. — *Linter*, *cymba*, *celox*, *faselus*, *liburnus*, *ratis*. *Malus*, *carbasus*, *tonsa*, *rudens*, *statumen*, *tonsilla*. *Classis*. *Nauta*, *remex*.

Métiers. — *Ærarius*, *cæmentarius*, *caupo*, *cerdo*, *fartor*, *fidicen*, *figulus*, *histrio* (à peine rom.), *infector*, *institor*, *lanius*, *mango*, *molitor*, *olitor*, *pellio*, *pincerna*, *pistor*, *restio*, *scriba*, *sutor*, *tibicen*, *tonsor*, *tornator* (fr.), *vespillo*, *vietor*; *auriga*.

Maison. — *Ædes*, *domus* (rom. dans un sens spécial). *Atrium*, *hypocaustum*, *thalamus* (à peine rom.), *aula*,

culina, *popina*. *Lacunar*, *laquear*, *fornix*, *janua*, *foris*, *posticum*, *valva* (it.), *cardo*, *repagulum*, *pessulus*, *obex*, *limen*. *Tignum*, *vibia*, *later*, *pluteus*. *Urbs*, *oppidum*, *arx*, *mœnia*, *minæ*; *angiportus* (it.), *fundula*. *Fanum*, *ara* (inusité).

VASES. — *Acerra*, *cacabus*, *cadus*, *calathus*, *cantharus*, *clibanus*, *cabis*, *crumena* (v. esp.), *fidelio*, *hama*, *hamula*, *hydria*, *lagena*, *lebes*, *marsupium*, *matula*, *patĕna* (à peine rom.), *pelvis*, *pera* (it.), *poculum*, *qualum*, *scutra*, *scyphus*, *seria*, *sinum*.

NOURRITURE, BOISSON. — *Offa*, *victus* (it.), *edulium*, *daps*, *obsonium*, *assum*, *farcimen*, *hilla*, *cibum*, *laganum*, *placenta*, *collyra*. *Penus*. *Potus*, *merum*, *mulsum* (it.), *vappa*. *Convivium* (à peine rom.), *epulæ*, *jentaculum*.

TOILETTE. — *Amictus*, *peplum*, *trabea*, *læna*, *chlamys*, *penula*, *palla*, *supparum*, *subucula*, *interula*, *indusium*, *rica*, *lacerna*, *lacinia*. *Pileus*. *Ocrea*, *pero*, *caliga*, *crepida*. *Tænia*, *redimiculum*, *torques*, *limula*, *inauris*, *spinther*, *fucus*.

INSTRUMENTS DIVERS. — *Currus* (it.), *plaustrum*, *carpentum*, *rheda*, *cisium*, *essedum*, *sarracum*. *Cunæ*, *lodia*, *cervical*, *pulvinus*, *stragulum*, *teges*. *Fides*, *lituus*, *tintinnabulum*. *Alea*, *pila* (esp.), *crepundia* (it.). *Acus* (it.), *calcar*, *viriculum*, *dolabra*. *Asser*, *rudis*, *sudes*, *trudis*, *scipio*, *vacerra*, *vectis*, *trua*, *uncus*; *strues*, *rogus*. *Amentum* (v. esp.), *lorum*, *funis* (it.), *habena*, *scutica*, *verber*; *cassis*, *verriculum*. *Trutina*.

MOTS COLLECTIFS. — *Caterva*, *cœtus*, *concio* (à peine rom.), *congeries*.

MOTS ABSTRAITS. — *Algor*, *angor*, *ærumna*, *luctus*, *formido*, *spes*, *cupido*, *fastus*, *voluptas*, *optio*, *preces*, *astus*, *dolus* (it.), *versutia*, *nequitia*, *insania*, *vecordia*,

desidia, *ignavia*, *inertia*. *Mos* (fr.), *usus*, *munus*, *vis*, *robur*, *decus*, *lepor*. *Jus*, *fas*, *nefas*, *jussus*, *venia*, *conatus*, *ultio*, *facinus*, *probrum*, *flagitium*, *mendacium*, *jurgium*, *conflictus*, *ictus*, *alapa*, *nugæ*, *ludus*, *suavium*, *osculum*, *fœdus*, *conjugium*, *connubium*, *auxilium*, *ops*, *divitiæ*, *ubertas*, *defectus* (it.), *egestas*, *inopia*, *penuria*. *Motus* (it.), *iter* (v. fr.), *initium*, *eventus*, *obitus*, *lethum*, *nex*, *exitium*. *Omen*, *fascinium*. — Ces mots, et d'autres abstraits, peu usités dans la vie ordinaire, trouvent pour la plupart une fréquente application dans le style poétique.

II. ADJECTIFS.

Æquus, *almus*, *ater*, *canus*, *celer*, *claudus*, *creber*, *dives*, *exiguus*, *exilis*, *faustus*, *flavus*, *fulvus*, *galbus* *gilvus*, *glaber*, *glutus*, *inanis*, *ingens*, *lævus*, *limus*, *luxus*, *mœstus*, *magnus*, *mitis*, *navus*, *necesse*, *nequam*, *parvus* (à peine esp.), *paullus*, *perperus*, *pinguis* (esp. *prengue?*), *potior*, *priscus*, *privus*, *probus*, *procerus*, *pronus*, *puber*, *pulcher* (it.), *pullus*, *putus*, *ravus*, *sævus*, *satur*, *saucius*, *scævus*, *segnis*, *senex* (pr.), *serus*, *squalus*, *strabus*, *teres* (esp.), *trux*, *tutus*, *udus*, *vafer*, *valgus*, *vatius*, *vetus*, *vetustus*, *vigil*.

III. VERBES.

1re CONJUGAISON. — *Dicare*, *flagitare*, *flare*, *hiare*, *hortari*, *inchoare*, *luscari*, *manare*, *meare*, *migrare*, *morari*, *nare*, *patrare*, *placare*, *potare*, *properare*, *solari*, *spectare*, *venari*, *viare*.

2e CONJUGAISON. — *Algere*, *arcere*, *augere*, *carere*, *cavere*, *censere*, *decere*, *docere*, *egere*, *favere*, *flere*,

fovere, *frigere*, *hærere*, *horrere*, *invidere*, *jubere*, *latere*, *libet*, *lugere*, *madere*, *mederi*, *mærere*, *nere*, *nitere*, *oportere*, *patere*, *pavere*, *pigere*, *pollere*, *polliceri*, *præbere* (pr. *plevir*), *pudere*, *rancere* (fr.), *reri*, *rigere*, *silere*, *spondere*, *studere*, *suadere*, *tabere*, *tædere*, *tepere*, *terrere*, *torquere*, *tueri*, *tumere*, *turgere*, *urgere*, *vegere*, *vereri*, *vigere*, *vovere*.

3[e] CONJUGAISON. — *Alere*, *amittere*, *cædere*, *canere*, *cogere*, *colere* (à peine pr.), *consulere*, *contemnere*, *deficere*, *degere*, *demere*, *deligere*, *edere*, *emere*, *fidere*, *fieri*, *fluere*, *frendere*, *frui* (à peine rom.), *fungi*, *furere*, *gerere*, *gignere*, *jacere*, *induere*, *interficere*, *labi*, *linere*, *linguere*, *loqui*, *ludere*, *luere*, *mandere*, *mergere* (it.), *metuere*, *nectere*, *ningere*, *niti*, *noscere*, *nubere*, *oblivisci*, *pangere*, *parere*, *pellere*, *pergere*, *petere* (esp.), *pinsere*, *plaudere*, *plectere*, *poscere*, *prodere*, *proficisci*, *queri*, *repere*, *ruere* (à peine rom.), *scabere*, *scalpere*, *scandere*, *scindere*, *serere*, *sinere*, *spernere*, *spuere*, *sternere*, *strepere*, *sugere* (it.), *suere*, *sumere*, *turgere*, *terrere*, *trudere*, *ulcisci*, *urere*, *uti*, *vehere*, *vergere*, *verrere*, *vesci*, *visere*.

4[e] CONJUGAISON. — *Farcire*, *haurire*, *invenire*, *metiri*, *moliri*, *oriri*, *nequire*, *sarcire*, *sarrire*, *scire*, *vincire*.

VERBES IRRÉGULIERS. — *Ferre*, *nolle*, *malle*; *cæpisse*, *meminisse*, *novisse*, *odisse*; *aio*, *inquam*.

Nous ne nous occuperons pas pour le moment du sort des pronoms et des particules.

Si l'on embrasse maintenant d'un coup d'œil les mots contenus dans cette liste, mots dont les uns sont des primitifs et dont les autres représentent les notions les plus usuelles et les plus importantes, on reconnaîtra que la perte n'est pas très-considérable dans les substantifs et les adjectifs, mais qu'elle est énorme dans les verbes ra-

dicaux, bien que tous ceux qui ont disparu ne soient pas, à beaucoup près, énumérés ici; or ces verbes constituent proprement la richesse de la langue. Mais la disparition de tant de mots essentiels n'entraîne pas nécessairement celle de leurs racines. La plupart se sont perpétuées dans les langues nouvelles par des dérivations ou des compositions dont les unes existaient déjà en latin, et dont les autres ont été créées de première main par les idiomes romans. En effet, ces idiomes ont développé avec la plus grande énergie la faculté de formation et d'assimilation, et les mots que l'emploi de cette faculté leur a donnés dépassent de beaucoup en nombre ceux que leur avait légués la langue-mère. La perte d'éléments anciens, l'introduction d'éléments nouveaux, la bifurcation fréquente d'un mot en deux (1), la création des formes les plus variées, offrent le champ le plus riche aux réflexions de celui qui voudrait rechercher les causes de ces divers phénomènes. Mais nous nous bornerons ici à signaler, parmi les causes qui ont fait s'effacer tant d'éléments latins, celles qui sont le plus faciles à constater et qui ont aussi la plus grande influence. 1° Les mots trop courts ou même trop peu sonores devaient naturellement être évités par une langue qui, rejetant systématiquement certaines consonnes finales, par exemple *m* ou *s*, rétrécissait encore leur forme. Que pouvait faire le roman de mots comme *rem, spem, vim* (nous prenons ici l'accusatif pour type), comme *fas, vas, æs, os, jus, rus?* ou bien de mots disyllabiques sans consonne au milieu, comme *reum, diem, gruem, luem, struem, suem*. Quelques-uns d'entre eux se sont cependant maintenus, *rem*

(1) Lat. *pensare*, rom. *pensare* et *pesare* dans deux sens différents. Fuchs a rassemblé plusieurs exemples analogues, p. 125.

en v. esp. et en fr., *spem* en it., *vas* partout en revêtant la forme *vasum, reus* en it., *diem* dans presque toutes les langues, *gruem* dans toutes. *Deus* ne paraît pas être remplacé, bien que sa permutation n'ait pas eu lieu partout régulièrement. Il y avait encore beaucoup de disyllabes, de trisyllabes même, avec une consonne au milieu, qui ne donnaient pas des formes sonores remplissant bien l'oreille, et cela n'a pas été sans influence, au moins pour les mots de l'usage quotidien. Mais ici il faut distinguer d'après la nature des divers dialectes : ceux du nord-ouest avec leur tendance plus analytique devaient plus que les autres éviter ces formes ; ceux du sud supprimaient souvent la consonne du milieu, sans changer autrement le mot (le fr. a tiré de *radicem* le dérivé *radicina, racine,* tandis que l'esp. dit *raiz*). On peut donner comme exemples : *ile* ou *ilia, hiemem, genu, agnum, ignem, aurem, narem, erem, herum, rorem, aurem, murem,* et aussi *apem, ovem.* — Ces mots, qui n'avaient pas assez de corps, furent souvent supplantés par d'autres : *res* par *causa, vis* par *fortia, fas* et *jus* par *directum, os* par *bucca, rus* par *campania, sus* par *troja, ignis* par *focus, herus* par *patronus* ou *magister, crus* par *gamba, mus* par *sorex* ou *talpa.* Ou bien on mit à leur place des dérivés de la même racine : *sperantia* pour *spes, æramen* pour *æs, diurnus* pour *dies, iliare* pour *ile, hibernum* pour *hiems, genuculum* pour *genu, agnellus* pour *agnus, auricula* pour *auris, narix* (it. *narice*) pour *naris, ericius* pour *eres, roscidum* et autres pour *ros, avicella* pour *avis, ovicula* pour *ovis.* Au reste, l'extension des formes, surtout par des diminutifs, comme dans toutes les langues populaires, est un des principes du roman, et s'exerce même sur des mots où le primitif ne péchait pas par trop de brièveté ; les dérivés fournis par le latin ou créés par

le roman remplacent le primitif et le font la plupart du temps disparaître : c'est ainsi que de *vulpes, sciurus, luscinia, rana, apis, lappa, corbis, colus,* on a conservé les diminutifs *vulpecula, sciurulus, cornicula, lusciniola, ranicula, apicula, lappula, cornicula, coluculus;* de *melis, milvus, culex, quercus, natis, limes,* on a formé les dérivés *mologna* (napol.) *milvanus*, *culicinus* (fr. *cousin*), *quercea*, *natica*, *limitare* (1).

2° La nouvelle langue ne paraît plus admettre aussi aisément que l'ancienne des mots homonymes ou ayant une grande ressemblance, car elle avait perdu deux puissants moyens de les distinguer : d'abord la prononciation nette et distincte des consonnes, altérées par l'assimilation et d'autres causes (*actus* et *aptus* deviennent en it. *atto*); puis la quantité, très-imparfaitement remplacée par la diphthongaison des brèves accentuées. Beaucoup des mots de cette classe, surtout s'ils étaient du même genre, doivent donc être sacrifiés à la clarté. Le subst. *vir*, par exemple, au grand détriment de la langue, a cédé à *verus*, parce que tous deux auraient donné en it. *vero;* l'esp. le remplaça par *varon,* le val. par *bęrbat* (*barbatus*). La même concurrence avec *verus* aurait aussi fait disparaître le nom du printemps, *ver*, s'il ne s'était conservé par le moyen de la dérivation ou de la composition (esp. *verano*, it. *primavera*). Un synonyme de *vir*, *mas*, *maris* fut sans doute abandonné à cause de *mare*. *Bellum* céda évidemment à l'adj. *bellus* et on accueillit à sa place l'all. *werra*. On peut encore admettre que *æquus* s'est effacé devant

(1) L'auteur ajoute : « Il est curieux que dans le fr. *âge* il ne soit resté que les suffixes ; l'ancienne langue, dans la forme *e-age*, conservait encore le radical, car ce mot représente le latin *æ-taticum*, où *æ* correspond à *ævum.* » Le fr. *âge* n'est pas simplement le suffixe de *eage* ou *aage;* l'*â* contient deux voyelles contractées en une, et l'accent circonflexe conserve le primitif. — (TRAD.)

equus (ou plutôt *equa*), *ager* devant *acer* (it. *agro*), *fidis* devant *fides, habena* devant *avena, līber* devant *lĭber, māla* devant l'adj. *măla, matula* devant *macula, melis* devant *mel, palla* devant *pala, plăga* devant *plāga, puer* devant *purus*. *Ora* ne put persister en it. devant *hora*, il lui fallut se réfugier dans la formule diminutive *orlo*, tandis que le prov. distingua les deux mots par le genre : *or, ora;* de même *sol* ne pouvait coexister en fr. avec *solum*, de là la forme *soleil*. Il y eut aussi beaucoup d'homonymes qu'on put sauver au moyen d'une altération dans leur forme: ainsi *mālus* persista à côté de *mălus*, dans l'it. *melo, pōpulus* à côté de *pŏpulus* dans *pioppo*.

3° Ce qui était arrivé pour les homonymes eut lieu aussi pour les synonyme; beaucoup d'entre eux disparurent de la langue, parce qu'on ne comprenait plus les nuances délicates des sens ou qu'on n'attachait aucun prix à leur distinction. Les exemples abondent : *abdomen* parut faire double emploi avec *pantex*, *ædes* avec *casa*, *ævum* avec *ætas*, *amnis* avec *fluvius* et *flumen*, *anguis* avec *serpens*, *ānus* avec *culus*, *arx* avec *castellum*, *clivus* avec *collis* ou le dérivé roman *collina*, *cœnum* avec *lutum*, *culina* avec *coquina*, *daps* avec *cibus*, *ensis* avec *gladius*, *equus* avec *caballus*, *fel* avec *bilis*, *formido* avec *pavor*, *gena* avec *palpebra*, *gramen* avec *herba*, *guttur* et *jugulum* avec *gula*, *hirudo* avec *sanguisuga*, *imber* avec *pluvia*, *jaculum* avec *lancea*, *janua* avec *porta* et *ostium*, *lapis* avec *petra*, *lira* avec *sulcus*, *lorum* avec *corrigia*, *mala* avec *maxilla*, *mœnia* avec *murus*, *offa* avec *frustum*, *orbis* avec *circulus*, *osculum* ou *suavium* avec *basium*, *rupes* avec *saxum*, *sidus* avec *astrum*, *specus* ou *antrum* avec *spelunca*, *tellus* avec *terra*, *trames* avec *semita*, *tumulus* avec *cumulus*, *ulna* avec *cubitus*, *urbs* ou *oppidum* avec *civitas*, *vulnus* ou *ictus* avec *plaga*.

Pour plusieurs de ces mots on peut, il est vrai, se demander si ce n'est pas aussi bien la faiblesse de leur forme qui les a fait tomber que leur synonymie : c'est le cas, par exemple, pour *ædes, ævum, amnis, anguis, ensis, gena, urbs* (qui en outre aurait donné le même mot qu'*orbis*). Pour les adjectifs, la synonymie peut avoir causé des pertes considérables : c'est ainsi que disparurent des mots comme *magnus, mitis, pulcher, sævus,* devant *grandis, suavis, bellus, ferox.* Mais comment se fait-il que *parvus* ait été supplanté par le barbare *piccolo, pequeño, petit?*

Cette crainte des synonymes n'a pas d'ailleurs empêché les langues nouvelles de former ou d'emprunter à d'autres idiomes un assez grand nombre d'expressions dont le sens était déjà suffisamment représenté. — On conçoit facilement que des circonstances, des mœurs et des idées nouvelles aient rendu inutile plus d'un ancien mot ou l'aient fait échanger pour un autre. Ne parlons ici que de ceux qui ont été échangés. Le cas le plus important est celui du mot par excellence, *verbum,* que son emploi spécial dans l'Église a soustrait à l'usage commun, où il a été remplacé par *parabola. Domus* ne signifie en français et en italien que la maison du Seigneur : *casa* ou *mansio* ont pris sa place. *Vesper* prit aussi un sens liturgique, et son sens primitif fut représenté par les adjectifs *serus* ou *tardus.* Un grand nombre d'objets naturels furent désignés par des noms sortis d'une nouvelle manière d'envisager leurs propriétés et leurs caractères, et perdirent leur ancienne appellation : ainsi on nomma le sanglier *singularis*, celui qui vit seul ; le mouton *mutilus,* le cygne *cecinus*, c'est-à-dire l'oiseau qui a au bec une tumeur (*cicer*) ; la bergeronnette *caudi-tremula*, comme en gr. σεισο-πυγίς. Pour les plantes, on trouve une masse

de ces noms tirés de leur nature. Les expressions de ce genre appartiennent aux plus frappants caractères des langues romanes; elles peignent bien leur origine et leurs rapports avec le latin; l'élément populaire s'y montre sans réserve; on remarquera entre autres ces désignations rustiques des parties du corps humain : *testa* (pot) ou *concha* (coquille) pour *caput; gurges* (gouffre) pour *guttur; spatula* (bèche) pour *scapula; perna* (jambon) pour *crus* (1); *pulpa* (viande, morceau de chair) pour *sura; ficatum* (foie d'oie) pour *hepar; botellus* (boudin) pour *intestinum; pellis* (fourrure, peau d'animal) pour *cutis; casa* (cabane, baraque) pour *domus* est aussi un mot de cette classe.

5° Enfin la perte de beaucoup de mots latins eut pour cause l'introduction de termes empruntés à des langues étrangères, fait sur lequel nous reviendrons plus bas. Les Romans ne voulaient ni ne pouvaient s'interdire ces emprunts, que leur suggérait le contact journalier avec différents peuples: souvent, en effet, le mot étranger exprimait des objets ou des idées pour lesquels la langue latine n'avait pas d'expression satisfaisante ou au moins caractéristique; souvent encore il se recommandait par une forme plus pleine et plus sonore. Çà et là on saisit aussi la trace de causes spéciales : par exemple les langues du nord-ouest ont abandonné trois expressions latines désignant le mâle de la chèvre, *caper, hircus* et *hœdus*, pour l'all. *boc*, parce qu'on voulait, pour cet animal comme pour d'autres animaux domestiques, désigner la différence des sexes par la diversité des radicaux. Mais la victoire du mot étranger sur le mot latin ne fut souvent qu'une affaire de hasard (2).

(1) Cependant *perna* a déjà le sens roman dans Ennius.

(2) Je m'abstiens ici de parler des déplacements du sens, parce que ce travail

Nous avons encore un coup d'œil à jeter sur les verbes. Leur perte a eu les mêmes causes que celle des substantifs, par exemple la brièveté de la forme pour *flare*, *nare*, *flere*, *nere*, *reri* (tandis que *dare* et *ire* se sont conservés, bien qu'incomplétement, et seulement dans quelques pays); l'homonymie a fait disparaître peu de verbes, par exemple *mœrere* à cause de *merere*, *cædere* à cause de *cedere*, *parĕre* à cause de *parēre*, *queri* à cause de *quærere;* la synonymie a eu plus d'influence, mais il y a eu des causes spéciales. La langue nouvelle a laissé tomber presque tous les verbes de la 2e conjugaison exprimant un état, parce qu'elle pouvait facilement les rendre par une circonlocution, et qu'elle affectionne en général les circonlocutions : au lieu de *albere*, *frigere*, *nigrere*, on dit *album esse*, *frigidum esse*, *nigrum esse*. Les pertes considérables que subit la 3e conjugaison ont sans doute pour cause la grande variété de ses flexions. Les verbes se conservèrent mieux en composition, parce que là les formes étaient plus étendues et les significations plus individuelles: ainsi *inflare*, *inhortari* (v. fr.), *demorari*, *consolari*, *adhærere*, *abhorrere*, *respondere*, *persuadere*, *occidere*, *comedere* (esp. *comer*), *influere*, *relinquere*, *consuere*, *consumere*, *advincere* (it. *avvincere*), *referre* et autres. On trouve aussi beaucoup de primitifs éteints qui revivent dans des formes fréquentatives ou itératives (1), ou bien dans des verbes tirés de leur radical par l'inter-

a été fait par d'autres d'une manière satisfaisante, par exemple récemment par Fuchs (*Rom. Sprachen*, p. 191 et suiv.) et du Méril (*Formation de la langue française*, p. 318-340). D'ailleurs on en a vu plusieurs exemples dans ce que j'ai dit ci-dessus.

(1) Voy., dans la *Grammaire*, le chapitre de la *Formation des mots*.

médiaire de substantifs, comme *invidiare*, *odiare*, *studiare*.

II

ÉLÉMENT GREC.

En dehors du latin, il n'y a que deux langues où tous les idiomes romans aient puisé, dans des proportions diverses : c'est le grec et l'allemand.

Si on déduit les éléments grecs que contenait le latin quand il donna naissance aux nouvelles langues, on en trouvera assez peu dans le roman; l'on ne compte pas, bien entendu, les expressions introduites par la science à une époque récente. Les Byzantins restèrent, il est vrai, les maîtres dans l'Italie méridionale, en Sicile et dans une partie du sud de l'Espagne, longtemps après l'invasion germanique; mais il n'y eut pas là de mélange de races sur une grande échelle; ce que les Massiliotes avaient pu apporter à la langue gauloise disparut avec cette langue elle-même. Enfin une partie des mots gréco-romans doivent leur existence, non pas à l'influence d'une langue sur l'autre, mais au commerce habituel des peuples entre eux, qui amène toujours quelques emprunts mutuels. Les fables patriotiques qu'ont soutenues Joachim Périon, Henri Estienne et d'autres savants français, sur l'affinité de leur langue avec le grec, n'ont aucun fondement; ils auraient eux-mêmes renoncé à les défendre s'ils avaient mieux connu les lois phoniques du roman, et s'ils avaient pu embrasser plus sûrement l'ensemble de ses sources. La même observation s'applique

aux érudits italiens et espagnols qui ont fait du grec une mine féconde pour tous les éléments non latins de leurs idiomes. Il faut reconnaître, du reste, que la ressemblance fortuite de beaucoup de mots grecs et romans ne rendait que trop séduisant ce système, opposé à tous les faits historiques : pour ne citer que des exemples français, comment le vieux mot *airure*, champ semé, ne ferait-il pas songer à ἄρουρα, *coite* à κοίτη, *dîner* à δειπνεῖν, *blesser* à πλήσσειν, *moëlle* à μυελός, *paresse* à πάρεσις, *tetin* à τίτθη, *trouer* à τρύειν? Aucun de ces mots ne peut cependant revendiquer cette origine qui s'offre si naturellement.

Voici une liste de mots grecs admis sans intermédiaires dans les langues romanes (il y en a plusieurs de douteux) : elle mettra en lumière les proportions et la nature de l'élément hellénique qu'elles contiennent.

Ἄγκος, courbure : pg. *anco*, m. s.

Ἀγωνιᾶν, se tourmenter, désirer : it. *agognare*, demander vivement.

Αἴσιος, heureux, convenable, serait, d'après une étymologie douteuse, l'origine du pr. *ais*, fr. *aise*, it. *agio*.

Αἶσχος, laideur, honte : esp., pg. *asco*, dégoût. Mais le goth. *aiviski*, honte, est préférable.

Ἀκηδία, insouciance : it. *accidia*, etc., b. lat. *acedia*, *accidia*.

Ἄτομος, atome : it. *attimo*, moment, clin d'œil.

Βαλλίζειν, sauter : it. *balzare*, m. s.

Βαστάζειν, supporter, porter : de ce radical, sinon du mot directement, viennent l'it. *bastone*, appui, canne ; *bastire*, construire ; fr. *bâton*, *bâtir*, etc.

Βαυκάλιον, vase : b. lat. *baucalis*, it. *boccale*, esp., fr. *bocal*.

Βέλεμνον, trait : it. *baleno*, éclair.

Βόθρος, creux, caverne : it. *botro* et *bocro*, fossé creusé par les torrents.

Βόρϐορος, boue : fr. *bourbe*, m. s. (douteux).

Βούτις, βύτις, flacon : it. *botte*, val. *botę*, esp., pr. *bota*, fr. *bote*, *boute*, avec des sens voisins ; mais ce mot se retrouve dans d'autres langues où le roman a puisé.

Βριᾶν, être fort, rappelle l'it., esp. *brio*, force, violence ; pr. *briu ;* mais ces mots appartiennent peut-être à une ancienne langue indigène. Voy. le *Dictionnaire étymologique*.

Βροντή, tonnerre : it. *brontolare*, gronder, murmurer.

Βύρσα, cuir : b. lat. *byrsa*, it. *borsa*, esp., pg. *bolsa*, fr. *bourse*.

Γάστρα, vase : it. *grasta*, pot de fleurs.

Γενεά, génération : it. *genía*, engence, race.

Γόμφος, cheville, pivot : b. lat. *gomphus*, pr. *gofon*, gond de porte.

Γυμνήτης, soldat armé à la légère : esp. *ginete*, chevau-léger.

Δρόμων, coureur, dans le latin des derniers temps *dromo*, sorte de bateau rapide : v. fr. *dromon*, m. s.

Δύσκολος, maussade : it., esp. *discolo*, m. s.

Ἐνθήκη, chargement, fret : it. *éndica*, accaparement de marchandises.

Ἔρημος, solitaire : it. *ermo*, val. *erm*, esp. *yermo*, pr., v. fr. *erme*.

Ζωμός, sauce : de là esp. *zumo*, jus.

Ἡμικρανία, mal de tête : it. *magrana*, esp. *migraña*, fr. *migraine*.

Θεῖος, oncle ; θεία, cousine : b. lat. *thius*, *thia ;* it. *zio*, *zia ;* esp. *tio*, *tia ;* pr. *sia*.

Θύλακος, sac, bourse : esp. *valega*, pr. *valeca* (?).

Κάρα, tête : b. lat. *cara* (dans Corippus, VI[e] siècle), esp., pg. *cara*, fr. *chère*, it. *ciera*, visage.

Κάραβος, écrevisse de mer, sorte de vaisseau : b. lat. *carabus*, bateau, it. *caravella*, esp. *carabela*.

Καταβολή, action de renverser : v. fr. *caable*, machine de guerre ; pr. *calabre*.

Καῦμα, incendie, chaleur : esp., pg. *calma*, partie chaude du jour. Voy. le *Dict. étymol.*

Κόβαλος, espiègle : de là le fr. *gobelin*, lutin ?

Κόλλα : it. *colla*, esp. *cola*, fr. *colle*, m. s.

Κόλπος, baie, havre : it. *golfo*, etc.

Κόνδυ, vase à boire : it. *gonda*, *gondola*, petite embarcation.

Κορμός, souche, pièce de bois : esp. *corma*, entrave en bois ?

Λαπαθον, fosse : pg. *lapa*, m. s. (douteux).

Λάπη, λάμπη, peau mince sur le lait et autres liquides : esp. *lapa*, m. s.

Λόπος, cosse : it. *loppa*, paille. Voy. *le Dict. étymol.*

Μάγγανον, fronde : it. *mángano*, *manganello* ; pr. *manganel*, v. fr. *mangonneau*, baliste, arbalète.

Μακάριος, heureux : it. *macari*, plût à Dieu ! *utinam !*

Μύσταξ, barbe de la lèvre : it. *mustaccio*, fr. *moustache*.

Μωκᾷν, railler. Cf. fr. *moquer*.

Νῆμα, fil : esp. *nema*, cachet, parce qu'on l'apposait autrefois sur un fil qui entourait la lettre.

Ὀισος : fr. *osier*, m. s.

Ὀξάλιος, aigrelet : fr. *oseille*.

Οσμή, odeur : esp. *husmo*, m. s., sans doute aussi it. *orma*, val *urmę*, trace, piste, proprement émanation.

Παιδίον, garçon, serviteur : it. *paggio*, etc.

Παλαίειν, combattre, faire des armes : esp. *pelear*. Voy. le *Dict. étymol.*

Παραβολή, comparaison : b. lat. *parabola,* dans le sens de discours, mot; it. *parola,* fr. *parole,* esp. *palabra.* Voy. ci-dessus, page 65.

Πατάσσειν, claquer : de là it. *batassare,* secouer?

Πέταλον, sommet : fr. *poêle,* dais.

Πλατύς : it. *piatto,* fr. *plat,* esp. *chato,* m. s.

Πρασιά, plate-bande : it. *prace,* espace entre deux sillons.

Πτωχός, mendiant : it. *pitocco,* m. s.

Σάβανον, linge, dans le lat. des derniers temps *sabanum, savanum :* esp. *sábana,* pr. *savena.*

Σάγμα, bât, et aussi le fardeau qu'on met dessus, lat. *sagma* dans Végèce, *De re veter.*; dans Isidore, XX, 16 (*sagma, quæ corrupte vulgo salma dicitur*) : it., esp. *salma,* pr. *sauma,* fr. *somme,* it., v. esp. aussi *soma.*

Σειρᾶν, tirer avec une corde : de là esp. *sirgar,* remorquer?

Σειρήν, proprement *sirène,* puis nom d'un petit oiseau: fr. *serin.*

Σκαιός, à gauche : pr. *escai,* m. s.

Σκάπτειν, creuser : it. *zappare,* esp. *sapar,* fr. *saper.*

Σμύρις, σμίρις : it. *smeriglio,* esp. *esmeril,* fr. *émeri,* m. s.

Σπιθαμή, empan : it. *spitamo,* esp. *espita.*

Στόλος, expédition, flotte : it. *stuolo,* v. esp. *estol,* bande, troupe; pr. *estol,* val. *stol,* flotte.

Στρατιώτης, soldat : it. *stradiotto,* esp. *estradiote,* v. fr. *estradiot.*

Σχίδιον, éclat de bois, bûche, lat. *schidia* seulement dans Vitruve : it. *scheggia.*

Τάλαντον, poids, lat. *talentum :* esp. *talante,* avec l'*a* grec au milieu; pr. *talan,* mais aussi *talento, talen.*

Ταπεινός, petit, bas : it. *tapino,* vil, de peu de prix.

Τέρετρον. Voy. *Teretrum* dans la 2e liste ci-dessus.

Τραγήματα, dessert : it. *treggéa*, esp. *dragea*, fr. *dragée*.

Τραυλος, bègue : it. *troglio*, m. s.

Τρώκτης. Voy. *Tructa* dans la 2e liste ci-dessus.

Τύφος, fumée : it., esp. *tufo;* cf. fr. *étouffer*.

Φανός, lanterne : it. *fanale*, fr. *fanal*.

Φαρός, phare : piém. *farò*, peut-être it. *falò*, s'il ne vient pas du précédent (1).

Φορτίον, chargement : it. *forziere*, coffre.

Φράττειν, entourer d'une haie : it. *fratta*, haie.

Φωΐξ, oiseau aquatique : de là esp. *foxa*, sorte de canard ?

Χαῖος, houlette : esp. *cayado*, m. s.

Χαλᾷν, lâcher, larguer, lat. *chalare* dans Vitruve : it. *calare*, esp. *calar*, fr. *caler*, baisser les voiles.

Χοίρος, goret : it. *ciro*, porc.

Cette liste comprend, on le voit, des mots des significations les plus diverses, dont beaucoup de termes de marine, introduits à différentes époques, pour une partie certainement avant les croisades. Les dialectes italiens ont encore un assez grand nombre de mots grecs ; mais la langue la plus riche sous ce rapport est le valaque, que sa position géographique prédestinait plus que les autres à l'admission d'éléments grecs. Nous en reparlerons plus loin.

(1) Le fr. *falot* se rattache sans doute aussi à l'un de ces deux mots.—(TRAD.)

III

ÉLÉMENT GERMANIQUE.

L'introduction immédiate de mots grecs dans le roman se réduit à quelques mots isolés; il n'en est pas de même des emprunts faits à l'allemand : c'est la seule langue où aient puisé, et dans des proportions considérables, tous les dialectes romans ; aussi l'étude de ces dialectes n'est-elle pas sans utilité pour l'histoire de l'allemand.

Les faits historiques n'ont besoin que d'un coup d'œil. L'invasion et la conquête des provinces romaines par les peuples germains eurent lieu, comme on sait, dans le courant du Ve siècle, et encore dans le VIe ; la Dacie seule, patrie du dialecte valaque, avait longtemps auparavant été occupée par les Goths. Les invasions guerrières eurent lieu très-diversement. Il y eut des pays où les peuples vinrent s'établir les uns après les autres; il y en eut où ils se fixèrent les uns à côté des autres. L'Italie vit d'abord, au milieu du Ve siècle, la domination passagère des Hérules, puis celle des Ostrogoths, qui dura soixante-six ans, et enfin celle des Lombards, qui se prolongea pendant deux siècles. Le sud-ouest de la Gaule était occupé par les Goths dès le commencement du Ve siècle; les Burgondes s'emparèrent ensuite d'une grande partie du sud-est, tandis que les Francs se soumirent le nord. L'Espagne fut de même traversée par diverses races. Au commencement de ce même siècle, la Galice, les Asturies, le royaume de Léon, une partie du Portugal, étaient occupés par les Suèves; une autre partie du Portugal et la province de Carthagène appar-

tenaient aux Alains; une partie du sud, aux Vandales, qui ne tardèrent pas à passer en Afrique; le nord-est était possédé par les Visigoths, et ceux-ci s'étendirent de plus en plus dans le siècle suivant, jusqu'à ce que, dans ses dernières années, ils eussent réduit sous leur puissance toute la péninsule pyrénéenne. Plus d'une race, au milieu de ces bouleversements, fut exterminée en partie ou complétement: en Italie, par exemple, il ne demeura sans doute qu'un bien petit nombre d'Ostrogoths. Mais le plus ordinairement les peuples établis en premier conservèrent, même après leur soumission par d'autres Germains, leur résidence et leur constitution.

Chacun de ces peuples divers devait aussi exercer sur la langue *romana rustica* une influence diverse; cependant il ne faut pas exagérer la portée de cette diversité, et il serait complétement faux d'en faire la cause des différentes langues romanes. A l'époque de l'invasion, les dialectes germaniques étaient encore assez voisins les uns des autres pour que ces différentes peuplades n'eussent certainement pas entre elles besoin d'interprètes. Le gothique nous dévoile les caractères phoniques de l'allemand dans leur état le plus primitif, bien qu'il ne soit pas sans une certaine nuance dialectale; toutes les autres langues de la famille germanique doivent être ramenées à ce type commun. Le lombard, à en juger par les mots qui nous en ont été conservés, se rapproche, pour les consonnes, du système du vieux haut allemand: il met la ténue pour la moyenne, et *z* pour *t*, mais sans régularité absolue. Le bourguignon se rapprochait plus du gothique que du haut allemand (voy. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, p. 707). Le francique n'était qu'à moitié semblable au gothique dans le système de ses voyelles; il l'était plus dans ses

consonnes, où il tenait beaucoup du vieux saxon; mais depuis l'époque carolingienne il se rapproche du haut allemand. Comme nous ne possédons de documents ni du lombard, ni du bourguignon, ni du suève, et à peine du vieux francique, nous nous appuyons surtout, pour la recherche des éléments germaniques entrés dans les langues romanes à l'époque des invasions, sur le système phonique du dialecte gothique, que nous permet de juger suffisamment un document très-ancien et très-précieux (1).

L'établissement violent des Germains sur le territoire de l'empire, dont les habitants ne furent ni exterminés ni chassés, ne pouvait avoir lieu sans le plus grand bouleversement politique. Sur le même sol vivaient maintenant deux peuples, l'un dominateur, et l'autre, sinon partout et complétement opprimé, cependant subalterne et moins estimé : le premier était la classe belliqueuse, le second la classe laborieuse de la nation. On trouve dans les langues romanes elles-mêmes quelques traces de cet état de choses. Au nom de peuple *francus*, qui avait pris comme adjectif le sens d'*ingenuus*, se rattachait encore en italien et en français le sens de *noble, courageux*, et le v. fr. *norois* signifie *norvégien* et aussi *fier*. Cependant les habitants de l'empire nommaient, d'après le vieil usage, leurs conquérants *barbari*, et étaient eux-mêmes désignés par le nom, tout aussi général, de *Romani;* de même les langues des deux races s'appelaient : l'une *lingua barbara* (*theotisca, germanica*), l'autre *lingua romana*. Fortunat fait bien nettement sentir cette distinction :

Hinc cui Barbaries, illinc Romania plaudit;
Diversis linguis laus sonat una viri.

(1) La célèbre Bible d'Ulfilas, mort en 388. — (TRAD.)

Mais les rapports des deux nations ne s'étendaient pas aux deux langues. La langue allemande n'était pas la dominante ; toutes deux reconnaissaient la suprématie du latin, qui conservait ses anciens priviléges de langue officielle et de langue ecclésiastique; les lois allemandes même étaient rédigées en latin. La nation conquérante s'habitua donc elle-même à la manière de voir reçue parmi les habitants cultivés des provinces, qui considéraient comme des patois, et plaçaient sur une seule et même ligne, bien loin au-dessous du latin, l'allemand aussi bien que le roman, dont la valeur était cependant fort inégale. Toutefois il ne faut pas attribuer à cette médiocre estime que les vainqueurs faisaient de leur propre langue (Charlemagne ne l'appréciait pas si modestement) sa disparition sur le sol conquis; elle eut pour cause le mélange final des deux peuples, mélange dans lequel l'emporta naturellement la grande supériorité numérique des vaincus. Seuls, les Anglo-Saxons, qui ne se trouvaient pas en contact avec une population indigène aussi nombreuse, réussirent à sauver leur langue : leurs savants (non pas les Bretons, qui avaient en horreur tout ce qui était allemand, mais les Saxons) la cultivèrent avec amour. Sur le continent même, il fallut d'ailleurs plusieurs siècles pour que les nouveaux venus abandonnassent leur *lingua barbara;* leurs armées, qui les retenaient ensemble, en favorisaient singulièrement la persistance, et en outre il devait en coûter à leur sentiment naturel d'adopter l'idiome des classes inférieures; mais le commerce perpétuel, la pénétration des deux peuples l'un par l'autre, en effaçant chaque jour les nationalités, si fortement tranchées à l'origine, finirent par ne plus pouvoir admettre une différence de langage. Nous manquons de renseignements précis sur la mort

des langues germaniques dans les provinces romaines. Pour la France, ce n'est pas être trop hardi que d'admettre que leur usage a persisté environ jusqu'au partage de l'empire carolingien, et même, si l'on peut citer en témoignage le chant francique composé sur la victoire de Louis III à Saucourt (881), jusqu'à la fin du IX[e] siècle : leur durée en Gaule aurait donc été de quatre ou cinq siècles. En Italie, le lombard florissait encore au temps de Paul Diacre (mort en 800), qui en parle souvent comme d'une langue vivante; il s'éteignit sans doute aussi bientôt après le partage de Verdun. Tant que les Visigoths restèrent Ariens, leur langue eut un avantage assez grand sur le francique et le lombard; elle régnait dans la vie publique et même dans l'Église. Mais après qu'en 587 le roi Ricarède se fut converti au catholicisme, et eut octroyé à tous ses sujets, sans distinction d'origine, un droit uniforme, la fusion des Germains et des Romans, favorisée par lui et ses successeurs, marcha, au détriment de la langue gothique, plus rapidement en Espagne que partout ailleurs.

L'admission de mots allemands commença, sans aucun doute, peu de temps après les invasions des Germains, et ne prit fin que quand leur langue périt (1). On reconnaît, en effet, deux classes chronologiquement distinctes de ces mots empruntés : les uns trahissent, même après leur assimilation, une forme archaïque et se rapprochant du gothique; les autres, une forme postérieure. Les marques caractéristiques des premiers sont les voyelles

(1) D'après l'*Histoire littéraire de la France*, t. XVII, p. 412, Sidoine Apollinaire (fin du V[e] s.) se plaint qu'à Lyon on ne parle qu'allemand, mais la citation manque. Le même écrivain (*Epist.*, V, 2) admire la facilité avec laquelle Syagrius avait appris l'allemand (voy. le *Grégoire de Tours* de *Löbell*, p. 104). Loup de Ferrières (v. 850) allait encore en Allemagne pour apprendre la langue, dont la connaissance est, dit-il, indispensable (*Epist.*, 70).

a et *i* pour la voyelle postérieure *e* ouvert ou fermé, la diphthongue *ai* pour *ei*, et les consonnes *p*, *t* et *d*, pour *f*, *z* et *t*; celles des seconds sont premièrement les lettres ci-dessus désignées (1). Or le changement des consonnes, le déplacement propre au haut allemand, et qui forme un trait spécifique de ce dialecte, est un fait philologique qui a dû se produire vers le VI[e] siècle: il en résulte donc que les mots germaniques de la 2[e] classe n'ont été introduits que postérieurement à cette époque; pour la France même, où le bas allemand se maintint longtemps encore contre le haut allemand, ils ne doivent remonter qu'aux siècles postérieurs. Il en résulte en outre que les mots de la 1[re] classe, surtout quand aux consonnes primitives ils joignent un système de voyelles un peu archaïque, doivent s'être introduits au V[e] siècle, ou au VI[e], principalement en Italie. C'est vers cette époque justement que ces mots empruntés apparaissent dans le bas latin, ou, ce qui prouve encore mieux leur extension, sont désignés par les écrivains comme des expressions de la vie commune. Isidore, par exemple, cite les mots *armilausa* (pièce d'armure) = vieux norois *ermalausi* (XIX, 22), *francisca* (hache franque) = peut-être v. nor. *frakka* (XVIII, 9), comme populaires; il y a d'autres mots, *medus* (hydromel) = ang.-sax. *medo* (XX, 3), *scala* (coupe) = v. h. all. *scâla*, et autres, qu'il donne simplement pour latins, ce qui prouve qu'il les tenait de la bouche des provinciaux, et non de celle des Goths. — Pour la France, il faut noter une 3[e] classe de mots. Au X[e] siècle, une nouvelle population germanique, les Normands, vint s'établir au nord-ouest de ce pays. Ils oublièrent, il est vrai, leur langue, appelée par

(1) Voy. dans la *Grammaire*, livre I, chap. I, des exemples de mots des deux classes.

les écrivains de cette époque *dacisca* (danoise), avec tant de facilité, que déjà sous le second duc, Guillaume Ier, on ne la parlait plus que sur les côtes (voyez Raynouard, dans le *Journal des Savants*, 1820, p. 395 et suiv.); cependant elle a laissé en français des traces qui ne sont pas tout à fait insignifiantes, et parmi lesquelles on doit compter beaucoup de termes de marine.

La masse des éléments germaniques, en prenant toutes les langues romanes, est considérable. Le Dictionnaire étymologique donne environ 930 mots de cette classe, dont les uns sont vieillis et les autres vivent encore. Tous, il est vrai, ne sont pas exempts d'incertitude, et, en outre, si on les ramène aux radicaux, ils donnent un nombre un peu plus faible; mais, en revanche, les nombreux dérivés et composés n'y sont pas comptés, non plus que les noms propres. La langue la plus riche sous ce rapport est incontestablement la langue française. La Gaule, qui fut le plus longtemps la barrière des envahissements, fut aussi le pays qu'ils pénétrèrent le plus. La partie méridionale du pays fut un peu moins fortement germanisée: aussi manque-t-il là beaucoup des mots du nord, principalement de ceux qui viennent des Normands; mais il ne faut pas oublier, au moins pour les anciens temps, que nous ne possédons pas pour le sud un vocabulaire aussi complet que pour le nord. Sur le nombre donné plus haut, il y a environ 450 mots qui appartiennent à la Gaule exclusivement ou au moins originairement. Après le français, c'est l'italien qui est le plus riche; il peut revendiquer environ 140 mots à lui propres. Les langues du sud-ouest sont déjà bien plus pauvres; elles n'ont guère qu'une cinquantaine de mots de ce genre. Le plus pauvre est le valaque: aucune des provinces romanes ne fut cependant plus tôt que celle où se parle

cette langue occupés par les Germains; dès le III[e] siècle (272) l'empereur Aurélien fut obligé de céder aux Goths une part de la Dacie; mais leur domination fut trop courte pour exercer sur la langue une grande influence. Cent ans plus tard, on admit aussi des Goths dans la Mésie et la Thrace; mais le grand mouvement des peuples teutoniques entraîna avec lui les peuplades allemandes de ces pays, et les Germains qui y restèrent ne purent maintenir longtemps leur nationalité au milieu des invasions et des retraites perpétuelles des peuples les plus divers. — Il y a environ 300 mots allemands communs aux divers dialectes. Ce noyau considérable s'explique en partie par les mœurs et les institutions germaniques, qui obligèrent les Romans d'admettre beaucoup de termes qui s'y rapportaient, en partie par le commerce des deux races; mais il ne laisse pas de surprendre.

Les catégories d'idées les plus diverses ont part à l'élément germanique des langues romanes. Cependant la guerre tient le premier rang. Les Germains conservèrent l'important privilége de former la classe guerrière : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les provinciaux aient pris l'habitude de nommer les objets et les rapports qui touchaient aux armées, et qui souvent d'ailleurs étaient nouveaux pour eux, comme ils les entendaient nommer tous les jours, et à ce qu'enfin la plupart des expressions latines qui rentraient dans ce cercle d'idées aient disparu pour faire place à d'autres. En voici des exemples dont quelques-uns sont d'une époque relativement moderne (1):

(1) Le mot roman mis entre parenthèses renvoie au *Dictionnaire étymologique*, où on en trouve l'explication détaillée. Les mots désignés par *fr.* ou *esp.* appartiennent exclusivement au français ou à l'espagnol; les mots italiens ou communs aux divers dialectes romans ne sont pas spécialement marqués, non plus que les verbes, dont la terminaison suffit pour indiquer à quelle langue ils appartiennent. Les mots germaniques dont le dialecte n'est pas signalé sont du haut-allemand.

V. h. all. *werra* (*guerra*), *strît* (*estrit, estrif* fr.), *sturm* (*stormo*), *reisa* (*raise* fr.), *halt* (*halte* fr.), *woldan* (*gualdana*), *schaarwacht* (*eschargaite, échauguette* fr.), *matsken*, verbe néerl. (*massacre* fr.), *raub* (*roba*), *bûten* (*bottino*), *gilde* (*gelda, geldra*), *scara* (*schiera*), *heriban* (*arban* fr.), *heriberga* (*albergo*), *bîwacht* (*bivac* fr.), *bergfrid* (*battifredo*), *bolwerk* (*boulevard* fr.), *hornwerk* (*hornabeque* esp.), *breme* néerl. (*berme* fr.), *letze* (*liccia*), *brehha* (*brèche* fr.). — *Skirm* (*schermo*, d'où *scaramuccia*), *brunja* (*broigne* fr.), *halsberc* (*usbergo*), *helm* (*elmo*), *zarga* (*targa*), *blacse*, ang.-sax. (*blasone*), *brand* (*brando*), *flamberg* (*flamberge* fr.), *bredda*, nor. (*brette* fr.), *stock* (*stocco*), *helza* (*elsa*), *handhaba* (*hampe* fr.), *handseax*, ang-sax. (*hansacs* fr.), *dolckîn*, néer. (*dolequin* fr), *asc* (*azcona* esp.), *helmbarte* (*alabarta*), *vigr*, v. nor. (*wigre* fr.), *vîfer*, ang.-sax. (*guivre* fr.), *azgêr* (*algier* fr.), *spiz* (*spito*), *spioz* (*espiet* fr.), *sper* (*spiedo?*), *daradh*, ang.-sax. (*dardo*), *strâla* (*strale*), *flitz* (*freccia*), *kohhar* (*couire* v. fr.), *haakbus*, néerl. (*arcobugio*), *gundfano* (*gonfalone*). — *Habersack* (*havresac* fr.), *knappsack* (*canapsa* fr.). — *Scarjo* (*sgherro?*), *landsknecht* (*lanzichenecco*), *sturilinc* (*sturlenc* fr.). — *Bardi*, v. nor. (*barda*), *sporo* (*sperone*), *staph* (*staffa*), *brittil* (*brida, briglia*), *gahlaufan*, verbe (*galoppare*).

Parmi les mots qui se rapportent aux institutions politiques et judiciaires, nous citerons ceux-ci :

Mahal (*mall-public* fr.), *ordâl* ang-sax. (*ordalie*), *ban* (*bando*), *fehde* (*faide* fr.). — *Sago* (*sayon* esp.), *skepeno*, v. sax (*scabino*), *barigildus*, b. lat. (*bargello*), *gastaldius*, b. lat. (*castaldo*), *muntwalt* (*mundualdo*), *muntboro* (*mainbour* fr.), *gruo*, adj. (*gruyer* fr.), *herold* (*araldo*), *petil* (*bidello*), *manogalt* (*manigoldo*), *querca* (*carcan* fr.), *skalh* (*scalco*), *siniskalh* (*siniscalco*), *marahscalh* (*maris-*

calco), *adaling* (*adelenc* fr.), *faeddr*, v. nor. (*fé* fr.?) *sclave* (*schiavo*). — *Alôd* (*allodio*), *fihu* (*fio*, *feudum*), *wetti* (*gaggio*), *nâm*, v. nor. (*nans* fr.), *waif*, angl. (*gaif* fr.), *werand*, v. fris. (*guarento*). — *Gafol*, angl.-sax. (*gabella*), *skilling* (*scellino*), *vierling* (*ferlino*), et autres noms de monnaies.

Les termes de marine et de navigation, puisés presque tous dans le norois et le néerlandais, tiennent aussi une grande place, par exemple :

Skif (*schifo*), *bât*, angl.-sax. (*batto*), *flyboat*, angl. (*flibote* fr.), *sloop*, néerl. (*chaloupe* fr.), *sneckia*, v. nor. (*esnèque* fr.), *bootje*, néerl. (*botequin* fr.), *bak*, néerl. (*bac* fr.), *vleet*, néerl. (*flete* fr.), *kaper*, néerl. (*capre* fr.), *kiol* (*chiglia*), *vränger*, suéd. (*varangues* fr.), *mast* (*masto*), *hûn*, v. nor. (*hune* fr.), *stœde*, néerl. (*étai* fr.), *schoot*, néerl. (*escota* esp.), *hőfudbendur*, v. nor. (*haubans* fr.), *kajuit*, néerl. (*cahute* fr.), *hangmak*, néerl. (*amaca*), *steórbord*, anglo-sax. (*stribord* fr.), *thilia*, v. nor. (*tillac* fr.), *lurz*, adj. (*orza*), *loof*, angl. (*lof* fr.), *vracht*, néerl. (*fret* fr.). — *Bootsmann* (*bosseman* fr.), *steuermann* (*esturman* fr.). — *Hafen* (*havre* fr.), *wrack*, angl. (*varech* fr.). — A cette série se rapportent aussi les noms des points cardinaux : fr. *nord*, *est*, *sud*, *ouest*. — Les verbes qui s'y rapportent sont : *arrisan* (*arriser*), *bogen*, néerl. (*bojar*), *afhalen*, néerl. *affaler*), *fiskôn* (*fisgar*), *hala*, v. nor. (*halar*), *hissen* (*issare*), *kaaken*, néerl. (*caquer*), *tow*, angl. (*touer*), *trekken*, néerl. (*atracar*), etc.

Le règne animal ne nous offrira pas moins d'exemples :

Hros (*rosse* fr.), *reineo* (*guaragno*), *hack*, angl. (*haca*, esp.), *gelding*, angl. (*guilledin* fr.), *hobby*, angl. (*hobin* fr.), *kracke* (*criquet* fr.), *zebar* (*toivre* fr.), *ram* (*ran* fr.), *bel-hamel*, néerl. (*bélier* fr.?), *geiz* (*gate* fr.),

zicki (*ticchio*), *steinbock* (*stambecco*), *gamz* (*camozza?*), *elenthier* (*élan* fr.), *big*, néerl. (*biga*), *frisking* (*fresange* fr.), *merisuiîn* (*marsouin* fr.), *dahs* (*tasso*), *braccho* (*bracco*), *bicce*, angl–sax. (*biche* fr.), *reinhart* (*renard* fr.), *haso* (*hase* fr.), *fehe* (*faina*), *mul*, néerl. (*mulot* fr.), *zisimûs* (*cisemus* fr.). — *Sperwœre* (*sparaviere*), *huwo* (*gufo*), *chouh* (*chuoette* fr.), *agalstra* (*gazza, agace*), *tâha* (*taccola*), *fincho* (*finco*), *meseke*, néerl. (*mésange* fr.). *throscela* (*trâle* fr.), *speh* (*épeiche* fr.), *sprehe* (*esprohon* fr.), *snepfa* (*sgneppa*), *möwe* (*mouette* fr.), *heigro* (*aghirone*), *hagastalt* (*hétaudeau* fr.), *gante*, néerl. (*ganta*), *kahn* (*cane* fr.), *halbente* (*halbran* fr.). — *Sturjo* (*storione*), *kabeljauw*, néerl. (*cabeliau* fr.), *brachsme* (*brême* fr.), *spierling* (*éperlan* fr.), *haring* (*aringa*). — *Creep*, verbe angl. (*crapaud* fr.), *bizan*, verbe (*biscia*). — *Krebîz* (*écrevisse* fr.), *humnar* (*homard* fr.), *krabbe* (*crabe, crevette* fr.), *veolc*, angl.-sax. (*welke* fr.), *mîza* (*mite* fr.).

Corps humains. — *Wanka* (*guancia*), *lippe* (*lippe* fr.), *nif*, néerl. (*niffa*), *drozza* (*strozza*), *halsadara* (*haterel* fr.), *nocke*, néerl. (*nuca*), *zitze* (*tetta*), *baldrich* (*barriga* esp.?), *skina* (*schiena*), *ancha* (*anca*), *tappe*, néerl. (*zampa*), *poot*, néerl. (*poe* fr.), *skinko* (*stinco*), *knoche* (*nocca*). — *Schopf* (*ciuffo*), *gran* (*greña* esp.), *zata* (*zazza*). — *Mago* (*magone*), *milz* (*milza*), *rate*, néerl. (*rate* fr.).

Règne végétal. — *Salaha* (*saule* fr., ainsi que les suivants), *îwa* (*if*), *hulis* (*houx*), *krausbeere* (*groseille*), *braambezie*, néerl. (*framboise*), *bezie*, néerl. (*besi*), *klette* (*gleton*), *henbane*, angl. (*hanebane*), *weit* (*guado* it.), *weld* (*gualda*), *spelz* (*spelta*), *raus* (*raus* prov.), *lisca* (*lisca*), *mos* (*mousse* fr.).

Terre, éléments. — *Melm* (*melma*), *molta* (*malta?*), *land* (*landa*), *laer*, néerl. (*larris* fr.), *waso* (*gazon* fr.),

scolla (*zolla*), *mott* (*motta*), *busch* (*bosco*), *walt* (*gault* fr. ainsi que les suivants), *rain* (*rain*), *haugr*, v. nor. (*hoge*), *bluyster*, néerl. (*blostre*), *thurm* (*tormo* esp.), *scorro* (*écore* fr.), *lahha* (*lacca*). — *Wâc* (*vague* fr.), *bed*, angl.-sax. (*bied* fr.), *wat* (*guado*), *hrîm*, v. nor. (*frimas* fr.), *wasal* (*walaie, guilée* fr.). — *Glister*, angl. (*esclistre* fr.).

Pour l'habillement et les ustensiles de divers genres on trouve aussi une masse de mots allemands, par exemple : *gant*, it. *guanto* (pg. *lua*), et même des mots comme it. *aspo, spuola, rocca* (*haspel, spuhle, rocken*), pour désigner le dévidoir, la navette et la quenouille, des ustensiles de la vie domestique la plus paisible ; il est vrai que ces mots manquent en latin, à l'exception de *colus*.

Les mots abstraits sont en plus petit nombre ; on trouve, par exemple : *eiver*, adj. (*afre* fr.), *geilî* (*gala*), *grimmida* (*grinta*), *hast* (*hâte* fr.), *haz* (*hé, haine* fr.), *heit*, v. nor. (*hait, souhait* fr.), *hizza* (*izza*), *hônida* (*onta*), *lob* (*lobe* fr.), *sin* (*senno*), *skern* (*scherno*), *slahta* (*schiatta*), *smâhi* (*smacco*), *ûfjô*, goth. (*uffo*), *urguôli* (*orgoglio*), *vîle*, angl.-sax. (*guile* fr.), *wîsa* (*guisa*), etc. On remarque encore quelques mots qui se rapportent à des superstitions : *hellekîn*, néerl. (*hellequin* fr. comme les suivants), *werwolf* (*garou, loup-garou*), *mar* (*cauchemar*), *grîma*, v. nor. (*grimoire* fr.?), *trölla*, verbe, v. nor. (*truiller*).

Mais rien ne démontre mieux l'énergie avec laquelle la langue germanique pénétra le roman que le grand nombre d'adjectifs et le nombre encore plus grand de verbes qu'il a admis. Il est vrai que parfois le latin, comme il devait arriver naturellement, ne fournissait pas d'expression propre pour rendre le sens du mot étranger. Souvent aussi la forme latine pouvait déplaire ; mais la plupart du temps il ne faut chercher à la naturalisation du mot germain d'autre raison que le caprice de la langue

et un certain amour pour les sons qui lui étaient étrangers. Voici des adjectifs : *bald* (*baldo*), *blanh* (*bianco*), *blao* (*biavo*), *blôz* (*biotto*), *brûn* (*bruno*), *bruttisc* (*brusco*), *dwerch* (*guercio*), *falo* (*falbo*), *flau* (*flou* fr.), *frank* (*franco*), *frisc* (*fresco*), *gagol*, angl.-sax. (*gagliardo*), *gâhi* (*gajo*), *gelo* (*giallo*), *gram* (*gramo*), *grim* (*grim* fr.), *grîs* (*grigio*), *heswe* (*hâve* fr.), *jol*, subst. v. nor. (*giulivo*), *karg* (*gargo*), *lam* (*lam* pr.), *leid* (*laido*), *lîstig* (*lesto*), *lôs* (*lozano* esp.), *lunzet* (*lonzo*), *minnisto* (*mince* fr.), *morn?* (*morne* fr.), *mutz* (*mozzo*), *resche* (*rêche* fr.), *salo* (*salavo*), *sleth* (*schietto*), *slimb* (*sghembo*), *snel* (*snello*), *stolz* (*estout* fr.), *strac* (*estrac* fr.), *strûhhal* (*sdrucciolo*), *swank* (*sguancio*), *tarni* (*terne* fr.?), *trût* (*drudo*), *welk* (*gauche* fr.), *zâhi* (*taccagno*). — Voici des exemples de verbes : *blendan* (*blinder*), *bletzon* (*blesser*), *brestan* (*briser*), *brittian* (*britar*), *dansôn* (*danzare*), *dîhan* (*tecchire*), *drescan* (*trescare*), *frumjan* (*fornire*, *fromir*), *furban* (*forbire*), *glitsen* (*glisser*), *grînan* (*grinar*), *hartjan* (*ardire*), *hazjan* (*agazzare*), *hazôn* (*haïr*), *hônjan* (*onire*), *hreinsa*, v. nor. (*rincer*), *jehan* (*gecchire*), *kausjan* (*choisir*), *klappen*, néerl. (*glapir*), *krassa*, v. nor. (*écraser*), *krazôn* (*grattare*), *krimman* (*gremire*), *lappen* (*lappare*), *lecchôn* (*leccare*), *leistan* (*lastar*), *magan* (*smagare*), *marrjan* (*marrire*), *raffen* et *rappen* (*raffare*, *rappare*), *rakjom* (*recare*), *rîdan* (*riddare*), *rôstjan* (*rostire*), *ga-salhan* (*agasalhar*), *skenkan* (*escanciar*), *skersan* (*eschirer*, *déchirer*), *scherzen* (*scherzare*), *skinhan* (*schifare*), *scutilôn* (*scotolare*), *stampfôn* (*stampare*), *tômjan*, v. sax. (*tomar*), *trechen* (*treccare*), *wahtên* (*guatare*), *wandjan* (*gandir*), *wankjan* (*ganchir*), *walzjan* (*gualcire*), *wamôn* (*guamire*), *warjan* (*guarire*), *warôn* (*garer*), *wartên* (*guardare*), *weidôn* (*guéder*), *werfan* (*guerpir*), *windan* (*guindare*), *witan*, goth. (*guidare*), *wogen* (*vogare*), *zaskôn* (*tascar*),

zergen (*tarier*), *zeran* (*tirare*), *zilên* (*attillare*), *zuccôn* (*toccare*).

On s'aperçoit au premier abord que les langues romanes contiennent beaucoup de mots qui se sont perdus dans les idiomes germaniques actuellement existants. On en trouve même qui sont rares dans les anciens dialectes, ou même qui n'y apparaissent qu'une fois : tels sont les mots gothiques *aibr* (pr. *aib*), *manvjan* (*amanoïr*), *galaubs* (*galaubia*), *threihan* (*trigar* port.), le lomb. *gaida* (piém. *gajda*), l'angl.-sax. *lœva* (esp. *a-leve*), le v. h. all. *sago* (esp. *sagon*), *stullan* (it. *trastullare*), *eiver* (fr. *afre*). Pour d'autres, comme le prov. *aloc* (b. lat. *allodium*) et l'it. *bargello* (b. lat. *barigildus*), le mot allemand fait défaut. Beaucoup de ces mots ont conservé en roman leur forme antique plus pure que dans l'allemand moderne : tels sont les mots it. *bara, palco, lisca, scranna, snello*, et le pr. *raus*, qui est tout à fait le mot gothique *raus* (all. mod. *rohr*). D'un autre côté, une grande partie de ces mots germaniques disparurent peu à peu de la langue, parce qu'elle pouvait s'en passer; il leur arriva ce qui était arrivé à tant de mots latins, qui furent détruits par la synonymie ou par toute autre cause (voy. plus haut).

Nous devons encore mentionner ici un détail remarquable en ce qu'il nous fait voir clairement l'usage germanique excitant les Romans à l'imitation. Ce sont ces locutions, pour la plupart interjectives, formées de deux ou trois parties où se suivent les voyelles *i, a, u*, ou ordinairement les deux premières seules (*bif baf buf, kling klang, sing sang, wirr warr*), locutions qui ont trouvé de l'écho en roman, principalement dans les patois (le roman connaît du reste d'autres formules du même genre, mais moins usitées). Exemples : it. *tric-trac, ninna-nanna;* esp. *ziz-zas, rifi-rafe;* cat. *flist-flast, farrígo-farrágo;*

pr. mod. *drin-dran*, *blisco-blasco*; fr. *pif-paf*, *mic-mac*, *zig-zag*, *bredi-breda*. L'échelle complète, *i*, *a*, *u*, se trouve dans le milanais *flicch-flacch-flucch*, qui veut dire baragouin, langage inintelligible.

La famille romane, en s'appropriant des éléments germaniques, ne souffrit aucun dérangement essentiel dans son organisme, car elle surmonta à peu près complétement l'influence de la grammaire allemande. On ne peut nier qu'il n'y ait dans la formation de ses mots quelques dérivations et compositions germaniques, on trouve aussi dans la syntaxe des traces de l'allemand; mais ees détails se perdent dans l'ensemble de la langue (1).

Si le roman, tout en conservant pour unique base la langue populaire des Romains, a subi, outre un mélange à peine appréciable de grec, un mélange considérable d'allemand, il a en outre fait dans ses provinces des emprunts à différents autres idiomes. Ces idiomes sont ou les langues primitives des pays conquis par les Romains, ou des langues introduites postérieurement; nous reparlerons ci-dessous de ces deux classes. C'est d'après ces influences qu'il faut apprécier le degré de pureté de chacune des langues romanes, car la proportion de grec et d'allemand est presque partout la même. Ce n'est pas tant la masse des mots étrangers que la masse des langues étrangères et leur organisation, qui en rend plusieurs beaucoup plus rebelles que l'allemand ou le grec à l'assimilation romane, qu'on doit peser pour établir cette appréciation.

(1) M. du Méril a tenté récemment de démontrer l'influence de la syntaxe de l'allemand sur celle du français (*Formation de la langue française*, p. 235 et suiv.).

DEUXIEME PARTIE.

DOMAINES DES LANGUES ROMANES.

Nous passons maintenant au deuxième objet de cette introduction, les provinces ou domaines respectifs de chacune des langues qui composent la famille romane.

Dans chaque domaine, nous aurons d'abord à énumérer les peuples qui l'habitaient originairement ou qui sont venus s'y établir, puis à examiner brièvement les éléments spéciaux, autant qu'il est possible de les distinguer; les limites (1), le nom, le premier emploi constaté, les premiers échantillons et monuments de la langue, et les commencements de sa réglementation grammaticale. Il nous faudra aussi donner quelque attention aux dialectes les plus importants; mais nous nous restreindrons absolument à leurs caractères phoniques.

Comme nous donnerons ci-dessous les divers noms qu'a portés chaque dialecte, nous ne devons pas négliger le nom de la langue générale. Les Romains nommaient leur langue *latina; romana* ne se trouve qu'une fois dans des vers cités par Pline (*Hist. natur.*, XXXI, 2), et est rare aussi au moyen âge (voy. A. W. Schlegel, *Observ.*, not. 24). L'expression de « *langues romanes* » n'a été consacrée comme désignation générale de tous les idio-

(1) Pour les détails et la délimitation précise, voy. le livre de Fuchs.

mes sortis du latin que dans ces derniers temps et en Allemagne. Anciennement, chacune de ces langues s'attribuait cette dénomination; le vieux troubadour Jaufre Rudel dit, par exemple, du provençal : « Tramet lo vers en chantan en plana lengua romana (*Choix*, III, 100) », et Berco, de l'espagnol (p. 1) : « Quiero fer una prosa en roman paladino. » Mais pour signifier *lingua romana*, le subst. pr., v. fr. *romans*, esp. *romance*, it. *romanzo*, formé de l'adv. *romanicé* (bien qu'on ne dît pas *lingua romanica*), latinisé *romancium*, verbe pr. *romanzar*, parler ou écrire en roman, était bien plus usité (1).

Raynouard, qui n'entendait par *langue romane* que le provençal, se servait pour désigner l'ensemble des langues, de la circonlocution *langue de l'Europe latine;* plus tard, du composé *néolatines* (2), qui a trouvé plus de faveur (it. *lingue neolatine*, rarement *lingue romanze*). Ces langues eurent aussi toujours des prétentions à s'appeler *latines*, surtout l'italien (voy. ci-dessous), et l'une d'elles porte même encore ce nom (*ladin*). C'est pour cela que dans le *Poema del Cid*, v. 2676, un Maure versé dans la langue espagnole est appelé *un Moro latinado*. Ces langues étaient aussi désignées en masse comme populaires, *vulgares*. En ancien allemand, on traduisait roman par *wälsch*, sans doute de *Gallus* (voy. Jacob Grimm, dans Schmidt, *Zeitschrift für Geschichte*, III, 257).

(1) L'it. *romanzo* s'emploie aussi adjectivement, et il en est de même en v. fr.; mais cet emploi est rare (*lainge romance* dans un psautier du XIVe siècle, cité dans l'introduction au *Livre des Rois*, p. XLII). On fit facilement un adjectif de l'adverbe. Ou bien faut-il admettre un dérivé en *icius* (*romanicius*), qui paraît inusité pour les noms de peuples et suppose en outre un déplacement de l'accent? L'étymologie donnée ci-dessus est certainement la plus simple et la plus naturelle.

(2) Depuis quelque temps, sous prétexte que *néolatin* est un mot hybride, on dit souvent *novolatines*, mot encore plus barbare, car ce composé est contraire au génie de la langue latine. — (TRAD.)

1. DOMAINE ITALIEN.

Les anciens idiomes de l'Italie étaient, en partant du nord, le gaulois sur les deux rives du Pô ; au sud-ouest l'étrusque ; puis les trois dialectes parents, au sud-est l'ombrien, au centre le sabellien avec le volsque, au sud l'osque ; la langue grecque, introduite depuis un temps immémorial, s'étendait dans la Lucanie, l'Apulie et la Calabre, où la langue messapienne s'éteignit graduellement. « Le dialecte sabellien allait jusqu'à Rome ; son influence sur un dialecte qui n'appartenait pas à la même famille, mais qui avait avec elle de nombreuses affinités, a probablement donné naissance au dialecte romain tel que nous le connaissons (Mommsen, *Dialectes du sud de l'Italie*, p. 364). »

Parmi les populations qui parlaient ces diverses langues, les Sabins, investis du droit de cité dès l'an 486 de Rome, furent les premiers qui adoptèrent le latin. La langue osque, parvenue à un degré de culture plus avancé, se maintint plus longtemps ; elle vivait encore au temps de Varron, mais elle avait disparu au temps de Strabon. Dans la guerre sociale et à l'époque de Sylla « périt aussi la vieille nation étrusque avec sa science et sa littérature ; les nobles qui avaient dirigé le mouvement tombèrent sous le glaive ; les grandes villes reçurent des colonies militaires ; la langue latine devint seule dominante, et la majorité de la nation, dépouillée de toute propriété foncière, languit dans la misère sous des maîtres étrangers, dont l'oppression éteignit tous les souvenirs nationaux dans le cœur du peuple avili et n'y laissa d'autre désir que celui de devenir Romains tout à fait (Niebuhr). »

Ainsi la langue latine, après qu'elle se fut soumis la Gaule cisalpine et la Grande Grèce, devint la seule de la Péninsule. — Les peuples étrangers qui s'établirent en nombre considérable, après la chute de l'Empire romain, en Italie et dans les îles, furent des Germains, dans le sud et en Sicile des Byzantins et des Arabes (ces derniers depuis 827). Paul Diacre (II, 26) parle aussi de Bulgares, de Sarmates et d'autres populations qu'Alboin amena dans la presqu'île italienne.

Passons aux éléments de la langue italienne (1). Il faut d'abord constater qu'elle ne contient pas trace des restes de vieilles langues indigènes que nous ont conservés les tables de pierre ou d'airain, les vases et les monnaies; la même observation paraît devoir s'appliquer aux patois. Quelques-uns seulement des mots cités par les anciens, et usités par conséquent dans le peuple parlant latin, se rencontrent encore; ainsi nous retrouvons le mot *maccus*, connu par les Atellanes, mais qui n'était pas même osque (gr. μακκοᾷν), dans le sard. *maccu;* le sabin *cumba* pour *lectica* peut s'être conservé dans *catacomba*, le sabin *veia* pour *plaustrum* dans *veggia* (bien que *vehes* convienne un peu mieux pour le sens), l'ombrien *plautus* dans *piota.* Les influences hypothétiques des lois phoniques des vieux idiomes italiens sur celles de la langue actuelle ont été pesées dans l'introduction du *Dictionnaire étymologique* (p. VIII). — L'italien est la langue romane qui possède le plus de mots grecs après le valaque et le plus de mots allemands après le français. — Les mots arabes qu'elle s'est appropriés, comme *alcova, ammiraglio, arsenale, assassino, basacane, catrame,*

(1) On trouve une critique des éléments orientaux dans Monti, *Correzioni al Vocabolario della Crusca*, II, 1, p. 306.

cremisi, feluca, fondaco, gelsomino, magazzino, meschino, mugavero, ricamo, taballo, et beaucoup d'autres, lui sont venus en grande partie de l'espagnol ; ceux qui lui sont propres, comme *zecca* (d'où l'esp. *zeca, seca*) et *zirbo*, sont très-rares. — Elle en a moins tiré du slave que le voisinage ne le ferait supposer : il faut ranger dans cette classe *brema, indarno* et quelques autres. — Il est remarquable que quelques mots, comme *lazzo* et *loja*, indiquent une origine basque (*latza* et *loga*). — On ne peut guère citer rien de gaulois ou de breton qui ne se retrouve dans les autres langues. — Ce qu'apportèrent à l'italien le français, par les Normands romanisés, en Sicile et à Naples, le catalan en Sardaigne, dans le Nord le provençal (1), doit à peine être regardé comme élément étranger. — Si on soumet le vocabulaire italien à une analyse minutieuse, après l'abstraction des éléments ci-dessus énumérés, il reste encore un certain dépôt d'éléments étrangers et de provenance inconnue. Comme il faut bien que ces éléments aient une source, la logique nous amène à les considérer partie comme des mots appartenant à des langues lointaines et transplantés là par le hasard, partie comme des vestiges des anciens idiomes, que la pauvreté de nos ressources philologiques ne nous permet pas de ramener à leur origine. Le toscan, par exemple, dura jusqu'à l'époque impériale ; il semble même qu'Aulu-Gelle en parle comme d'une langue vivante. — Malgré tous les mélanges qu'il a subis, l'italien est le plus pur des dialectes romans ; de toutes les filles de la langue latine, c'est celle qui ressemble le plus à sa mère. D'après une appréciation d'ensemble, il n'y a peut-être pas un dixième de ses mots qui ne soient pas latins.

(1) Cf. Nannucci, *Voci italiane derivate dalla lingua provenzale.* Firenze, 1846.

La langue italienne s'étend aussi hors de l'Italie, dans le canton suisse du Tessin et dans une partie du Tyrol et de l'Illyrie. Elle fut d'abord appelée simplement *lingua vulgaris*, par Dante *vulgare latinum, latium vulgare*, ou simplement *vulgare*, par Boccace *latino volgare* (voy. Blanc, *Grammaire*, p. 15). Plus tard, quand Florence fut maîtresse dans l'art de la parole, on nomma la langue *toscane;* mais le nom d'*italienne* fut usité de tout temps, et Isidore la nomme déjà *lingua italica* (XII, 7, 57). Les étrangers l'appelaient aussi *lombarde*, par exemple: pr. *lengatge lombard* (Leys d'Amors, II, 388). Son usage dans la classe cultivée est constaté à partir du Xe siècle. On a fréquemment cité le témoignage d'un savant italien qui vivait vers 960, Gonzo : « Falso putavit S. Galli « monachus me remotum a scientia grammaticæ artis, « licet aliquando retarder usu nostræ vulgaris linguæ, « quæ latinitati vicina est » (Raynouard, *Choix*, I, p. XIV). D'après le témoignage de Witichind, Othon Ier savait la parler, car il ne peut s'agir que d'elle en parlant d'un roi d'Italie : « Romana lingua sclavonicaque loqui sciebat, « sed rarum est, quod earum uti dignaretur » (Meibomius, I, p. 650). Citons encore le passage bien connu de l'épitaphe du pape Grégoire V, d'origine franque, mort à la fin du Xe siècle :

Usus francisca, vulgari et voce latina,
Instituit populos eloquio triplici.

Au reste, il n'y a pas besoin de témoignage pour prouver que les prêtres et les princes parlaient au peuple dans sa langue. Pour quelques formes lexicographiques de la langue, on peut remonter jusqu'au Ve siècle (1). On trouve

(1) Voy. Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, I, 423 et suiv.; Muratori, *De origine linguæ italicæ* dans les *Antiq. ital.*, t. II; Ciampi, *De usu linguæ italicæ saltem a sæculo V.*

des chartes du XIIe siècle mêlées de latin et d'italien, par exemple une de 1122, qui est fort curieuse (Muratori, *Antiquit. ital.*, II, col. 1047). Quant aux textes proprement dits, on place d'ordinaire les premiers dans le même siècle. Ils se composent d'une inscription de l'an 1135, qui existait jadis dans la cathédrale de Ferrare, mais dont Tiraboschi (*Letterat. italiana*, Firenze, 1805, III, 365) suspecte l'authenticité : *Il mile cento trenta cenque nato Fo questo templo a S. Gogio donato Da Glelmo ciptadin per so amore Et ne a fo l'opra Nicolao scolptore;* puis d'une inscription sur une table de pierre, également disparue, qui appartenait à la famille Ubaldini, à Florence, de l'an 1184 ; elle contenait six vers latins suivis de trente vers italiens ; mais Tiraboschi et d'autres critiques en combattent l'authenticité par de bonnes raisons (1). Au reste, qu'en réalité on puisse citer quelques essais poétiques dès la fin de ce siècle, c'est ce qui a peu d'importance, on le conçoit, pour l'histoire de la langue ; ce n'est que le siècle suivant qui vit se développer rapidement toute une littérature, soit dans la langue écrite, soit dans les patois. Il faut chercher le berceau de la langue écrite au centre de l'Italie, en Toscane plutôt qu'à Rome ; elle est tellement supérieure aux patois que le nom de langue de convention lui revient à plus juste titre encore qu'au haut allemand littéraire. Il y a donc du vrai dans l'assertion de Foscolo : « L'italiana è lingua letteraria, fu scritta sempre e non mai parlata » ; car les gens cultivés eux-mêmes, partout où l'usage n'exige pas l'emploi de la *lingua letteraria*, se servent de leurs patois. — On ne peut parler d'un *vieil italien* dans le sens

(1) De nos jours, Fauriel s'est déclaré pour l'authenticité de ces deux documents. Voy. son ouvrage, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italienne.* Paris, 1854, II, 396.

du *vieux français;* la langue du XIII[e] siècle ne se distingue de la langue moderne que par quelques formes ou expressions surtout populaires, aucunement par sa construction grammaticale. — Les éditions des plus anciens écrivains ne manquent pas. Une collection moderne des poëtes lyriques du XIII[e] siècle est : *Poeti del primo secolo della lingua italiana*, Firenze, 1816, 2 vol.; une autre, *Raccolta di rime antiche toscane*, Palermo, 1817, 4 vol., comprend le XIV[e] siècle.

Les Italiens se sont mis de bonne heure à réfléchir et à écrire sur leur langue. Dante commença dans son traité, écrit en latin et malheureusement inachevé, *De vulgari eloquentia*, dans le premier livre duquel il parle de la langue italienne (*vulgare illustre*), qu'il faut étudier, dit-il, non dans telle ou telle ville ou province, mais dans les livres des grands écrivains. Mais celui qui le premier, sous la forme, chère à son époque, de dialogues, traita la grammaire italienne, fut le célèbre Pietro Bembo, dont l'ouvrage, terminé longtemps auparavant, parut en 1525 sous le titre de *Prose;* Castelvetro l'a accompagné d'un commentaire critique. Avant les *Prose* de Bembo avait paru un livre composé postérieurement au sien, les *Regole grammaticali della volgar lingua*, de Fortunio (un Esclavonien), qui de l'an 1516 à l'an 1552 n'eurent pas moins de quinze éditions. Malgré les nombreuses productions grammaticales de ce siècle et des deux suivants, la première grammaire vraiment systématique, celle de Corticelli, ne parut qu'en 1745 (voy. Blanc, *Grammaire*, p. 23-34). — La littérature lexicographique commence par des glossaires sur des écrivains célèbres. Le premier est celui de Lucillo Viterbi sur Boccace (1535). L'année d'après parut un travail analogue de Fabricio Luna sur Arioste, Pétrarque, Boccace et Dante ; puis un Diction-

naire général, d'Accarisio, en 1543, et la même année un Glossaire de Boccace, par Alunno, qui eut plusieurs éditions. Après diverses autres tentatives en ce genre parut enfin en 1612 le célèbre Dictionnaire de la Crusca, qui forma la lexicographie. Le premier dictionnaire étymologique fut dû à un étranger, Ménage : *Le origini della lingua italiana, Parigi*, 1669; bientôt il fut suivi de celui de Ferrari : *Origines linguæ italicæ, Patavii*, 1676; puis parut une seconde édition du livre de Ménage (*Ginevra*, 1685).

DIALECTES. — L'Italie était destinée par sa forme, par sa longue extension au sud-ouest depuis les Alpes, qui donne lieu à des influences climatologiques très-diverses, et par ses grandes îles, à voir se développer des dialectes fortement caractérisés. Dante, dans l'ouvrage mentionné plus haut, a déjà essayé de les déterminer, et les renseignements qu'il donne sont encore dignes d'attention, ainsi que le jugement qu'il porte. Il divise l'Italie (l. I, c. 10) sous ce rapport en deux moitiés, une orientale et une occidentale, à droite et à gauche de l'Apennin, et admet quatorze dialectes : ceux de Sicile, d'Apulie, de Rome, de Spolète, de Toscane, de Gênes, de Sardaigne, de Calabre, d'Ancône, de Romagne, de Lombardie, de Trévise, de Venise et d'Aquilée; Salviati (*Opp. Milan.*, II, 359) s'en tient à cette division. De nos jours on a tracé les limites, avec plus de raison, dans le sens de la largeur de la Péninsule, et on l'a divisée en trois grandes régions, chacune avec ses districts : une du nord, une du centre et une du sud (1). A celle du sud appartiennent les dialectes napolitain, calabrais et sicilien, ainsi que ceux de l'île de Sardaigne. Dans la région du centre on

(1) Il faut renvoyer aux remarquables travaux qu'ont publiés sur cette matière Fernow, Fuchs, Blanc et Lemcke.

comprend les dialectes toscans, par exemple ceux de Florence, Sienne, Pistoie, Pise, Lucques, Arezzo et celui de Rome; on y rattache aussi la Corse et une partie de l'île de Sardaigne. La région du nord comprend, d'après l'étude attentive d'un grammairien italien, les districts suivants : celui de Gênes, celui de la Gaule Cisalpine, celui de Venise et celui du Frioul. Le dialecte gallo-italien embrasse trois groupes : le groupe lombard (Milan, Côme, Tessin, Bergame, Créma, Brescia, Crémone, etc.), le groupe émilien (Bologne, la Romagne, Modène, Reggio, Ferrare, Mantoue, Parme, Plaisance, Pavie, etc.), et le groupe piémontais (Turin, Ivrée, Alexandrie) (1). Il ne faut pas attendre de ces dialectes une parfaite régularité dans les lois phoniques, parce qu'ils n'ont pas toujours pu se soustraire à la pénétration des dialectes voisins et à l'influence de la langue littéraire. De là vient qu'on rencontre jusqu'à trois ou quatre représentations du même son italien ou latin; mais parfois aussi cette diversité est due à un développement intérieur. Nous ne tiendrons pas compte, dans les remarques qui vont suivre, des traits que les dialectes ont en commun avec la langue écrite, comme la permutation de *l* et *r*, de *b* et *v*, ou le redoublement des consonnes, à moins que ces traits ne soient accusés d'une manière exceptionnelle; nous ne signalerons que ceux où le caractère des dialectes se marque le plus clairement, surtout l'emploi des diphthongues *ie* et *uo*, des finales non accentuées *e* et *o*, de la composition *gli*, des syllabes *chi, pi, fi*, quand elles ont la valeur de *chj, pj, fj*, des palatales *c* (à côté de *sc*) ct *g*, et de la lettre *z*. Les dialectes du

(1) *Saggio sui dialetti gallo-italici di B. Biondelli, Milano*, 1853. L'auteur se propose de traiter de la même manière les autres dialectes italiens : ce sera un utile et excellent travail.

centre sont ceux qui se rapprochent le plus de la langue écrite ; nous pouvons les mettre de côté après y avoir jeté un rapide coup d'œil : il suffit de remarquer que le *romain*, comme les dialectes du nord-ouest, fait disparaître l'*r* final (*amà, temè, dormì*), et, comme ceux du sud, affaiblit *nd* en *nn*. La différence des dialectes du sud et de ceux du nord est facile à saisir : ceux-là effacent les consonnes, ceux-ci les voyelles privées d'accent ; ceux-là ont le caractère de la mollesse, ceux-ci celui de la dureté ; mais ce trait n'est pas absolu : ceux-là conservent, par exemple, la *tenuis*, tandis que ceux-ci ont une tendance à l'adoucir. Mais il n'y a pas de marques distinctives précises et infaillibles comme entre le haut et le bas allemand, à moins qu'on ne place à ce rang le son *sci*, qui dans le sud garde sa valeur et dans le nord devient presque régulièrement *ss*.

Les dialectes du sud doivent passer les premiers, parce qu'ils déploient mieux le caractère italien, la plénitude des formes ; nous commencerons donc par eux. Le *napolitain* conserve les voyelles latine *ĕ* et *ŏ* (*dece, bono*), mais admet les diphthongues *ie* et *uo* devant deux consonnes (*diente, puorco*). Dans la même position, il maintient généralement *i* et *u* contre l'it. *e* et *o* (*stritto, curto*). Les voyelles finales non accentuées sont traitées comme dans la langue écrite. Quant aux consonnes, *gli* reste à sa place. Mais *pi* est assimilé à l'it. *chi*, et même *bi* à *ghi* (*più* devient *chiù ; biondo, ghiunno*), tandis que *fi* donne *ci* (*fiamma* = *sciamma*). Les palatales comme en italien, si ce n'est que *g* s'adoucit ordinairement en *j* (*piace, scena, gente, jentile, lege* = *legge*). *Z* se comporte aussi comme en italien. D'autres particularités sont : l'aphérèse de l'*i* devant *n* (*'ngiuria*), la solution de l'*l* en *o* devant les dentales (*balzano* = *baozano*,

caldo = *cavodo*); le changement de *s* en *z*, surtout après *r* (*verso* = *vierzo*, *possa* = *pozza*); celui de *d* en *r* (*dito* = *rito*, *dire* = *ricere*, *dodici* = *rurece*); le passage assez fréquent de la *media* à la *tenuis*; l'échange très-ordinaire du *b* et du *v*; l'assimilation des consonnances *mb* et *nd* en *mm* et *nn* (*piombo* = *chiummo*, *mondo* = *munno*); la forte accentuation des consonnes initiales et le fréquent redoublement des consonnes médiales; l'intercalation d'un *j* entre deux voyelles (*uffizio* = *uffizejo*) (1).

Le dialecte *sicilien* met aussi *e* et *o* pour *ie* et *uo* (*miei* = *mei*, *cuore* = *cori*). Il change en *i* et *u* les voyelles *e* et *o*, non-seulement quand elles sont finales et privées d'accent, mais souvent encore quand elles sont accentuées dans le corps du mot (*verde* = *virdi*, *giuso* = *jusu*, *arena* = *rina*, *vapore* = *vapuri*). Il endurcit *gli* en *gghi* (*folio* = *fogghiu*). *Pi* devient *chi*, *fi* devient *sci* (*pianto* = *chiantu*, *fiore* = *sciuri*). Les sifflantes et le *z* se comportent comme dans la langue écrite. Parmi les autres traits nous remarquons, comme dans le napolitain, la solution de l'*l* en une voyelle (*altro* = *autru*), l'assimilation de *mb* et *nd* (*gamba* = *gamma*, *fundo* = *funno*) et l'intercalation du *j* (*spion* = *spijuni*). Comme traits particuliers, nous noterons l'échange de *ll* et de *dd*, qui a la valeur du *th* anglais (*cavallo* = *cavaddu*), et la chute fréquente du *v* au commencement des mots (*volgere* = *urgiri*, *volpe* = *urpi*).

Entre les deux dialectes ci-dessus, le *calabrais* occupe à peu près le juste milieu. Comme le sicilien, il dit *i* et *u* (*onde* = *undi*, *questo* = *chistu*), et *ggh* pour *gl* (*figlio* = *figghiu*); comme le napolitain, il supprime *i* devant *n* (*'nfernu*). Un trait à lui propre est que *fi* y devient *j*,

(1) Nous devons une très-bonne étude de ce dialecte à F. Wentrup : *Beiträge zur Kenntniss der neapolitanischen Mundart*. Wittemberg, 1855.

ou d'après une autre orthographe *hh* (*fiume* = *jume*, *hhume*), et que *ll* est traité de même (*nullo* = *nujo*).

La *Sardaigne* se divise, sous le rapport linguistique, en trois provinces. Dans celle du nord domine le dialecte de Gallura, que l'on désigne comme étranger, introduit dans les temps modernes et n'étant que de l'italien corrompu; au centre celui de Logodoro, qui porte évidemment le cachet le plus original et le plus archaïque, et qu'on appelle proprement dialecte sarde; au midi le dialecte de Campidamo (auquel se rattache aussi Cagliari), qui penche vers les dialectes du nord de l'Italie (1). Nous nous nous restreignons à celui de Logodoro. *E* et *o* remplacent *ie* et *uo* (*vieni* = *beni*, *giuoco* = *jogu*); la finale *e* persiste, mais *o* est souvent remplacé par *u* (*septe*, *fogliu*). *Gl* et *gn* tantôt persistent et tantôt deviennent *z* et *nz* (*scoglio* = *iscogliu*, *aglio* = *azu*, *segno* = *signu*, *vigna* = *binza*, *tegno* = *tenzo*). *Chi* initial se change en *j* ou *g* palatal (*chiavo* = *jan*); *pi*, *fi*, se comportent en général comme en italien (dans le dialecte de Campidano *planta*, *planu* ou *pianu*, *flamma*). Comme en sicilien *ll* devient le plus souvent *dd* (*molle* = *modde*, *pelle* = *podde*, mais *bella*). *S* initial suivi d'une consonne appelle un *i* (*istella*, *ispedire*); c'est un des traits distinctifs de cet idiome. Au *c* palatal répond tantôt *z* fort, tantôt une gutturale (*certo* = *zertu*, *braccio* = *brazzu*, *cera* = *chera*, *luce* = *lughe*); au *g* palatal tantôt *g*, tantôt *z* doux, tantôt la gutturale douce, tantôt enfin *j*, quand *g* représente cette lettre (*genere*, *girare*, *zente*, *anghelu*, *maju* = *maggio*). *Z* dans certaines terminaisons devient *ss* (*vizio* = *vissiu*, *spazio* = *ispassiu*). Dans *qu* l'*u* s'éteint parfois, dans *gu* régulièrement (*quale* = *cale*, *guerra* = *gherra*). Dans

(1) Giovanni Spano a joint à son *Ortografia sarda nazionale*, Cagliari, 1840, une carte linguistique de l'île.

les consonnances latines *ct* et *pt*, le *c* et le *p* ne sont point assimilés, mais prononcés d'une manière à peine distincte (*factu, inscriptu*). *V* initial devient très-souvent *b*, et cette dernière lettre se place même quelquefois devant une voyelle initiale (*escire* = *bessire*, *uccidere* = *bocchire*). Au commencement des mots la prononciation douce ou dure de la plupart des consonnes dépend de la lettre qui les précède, soit voyelle, soit consonne. La *tenuis* s'amollit à peu près comme dans le nord de l'Italie. Mais il y a un point où la Sardaigne se sépare de toute l'Italie : elle conserve à la fin des mots l'*s* et le *t* latin (*longas, virtudes, duos, corpus, finit, finiant*).

Le dialecte *génois* sert d'intermédiaire au nord de l'Italie avec les dialectes du sud, notamment avec ceux de la Sardaigne. Nous trouvons encore ici les finales pleines *e* et *o* (*verde, bravo, sotto*, mais *giardin* et autres). *Fi* devient quelquefois *sci* (*fiore* = *sciù*, sicil. *sciuri*). *C* palatal devient *ç* ou *x*, qui a la valeur du *j* français (*certo* = *çerto*, *viceno* = *vexin*, mais *ceppo* = *seppo* et autres). *G* palatal est représenté de diverses manières (*giorno, lunxi, Zena* pour *Genova*). Mais *chi* et *ghi* deviennent déjà à la manière lombarde *ci* et *gi* (*chiappare* = *ciappà*, *ghianda*=*gianda*). Pour *z* on trouve généralement *ç* ou *s* (*paçiença, bellessa, mezo*). *R* est souvent supprimé (*bruciare* = *bruxà*, *scrivere* = *scrive*, *cucire* = *cuxi*, *onore* = *onò*, *opere* = *oper*) ; *eu* et *u* se prononcent déjà à la française, *ae* équivaut au fr. *ai;* on trouve aussi l'*n* nasal. *Gli* se prononce *gi* (*figlio* = *figgio*), ce qui a lieu aussi sur la côte de l'Adriatique, à Venise (1).

(1) Par cette apocope, des consonnes palatales se trouvent même à la fin des mots, et les éditeurs les écrivent comme si les voyelles finales existaient encore, *nocc, lusc, legg*, qui se prononcent comme dans *nocc-e, lusc-io, legg-e*, seulement sans faire sentir la voyelle finale. Pour marquer les sons gutturaux, on ajoute un

Des autres dialectes de la Haute-Italie nous ne mentionnerons ici que trois des plus importants, le piémontais, le milanais et le vénitien. Le *piémontais* met souvent *ei* pour *e*, *eu* ou *ou* (équivalant au français *eu*, *ou*) pour *o* (*stella* = *steila*, *piovere* = *pieuve*, *sudore* = *sudour*); *ie* devient le plus souvent *e*, *uo* devient *eu* (*pié*=*pé*, *uomo*= *om*, *vuole* = *veul*, *cuore* = *cœur*); *u* a le même son qu'en français; les finales non accentuées *e* et *o* disparaissent, excepté l'*e* qui indique le féminin pluriel. *Gli* devient *j* ou disparaît (*paglia* = *paja*, *pigliare* = *pié*). *Chi* et *ghi* deviennent des palatales (*chiesa*=*cesa*, *unghia*=*ongia*), tandis que *pi* et *fi* restent. *Ci*, *ce*, hésitent entre *c* palatal et *s* (*certo* = *cert*, *facile* = *facil*, *città* = *sità*, *piacere* = *piasi*); *cci*, *sci* deviennent *s* (*lucio* = *lus*, *faccia* = *fassa*). *Gi*, *ge*, hésitent aussi entre *g* palatal et *s*, mais *ggi* reste palatal (*gente* = *gent*, *ragione* = *rason*, *pertugio* = *pertus*, *oggi* = *ogi*, *raggio* = *rag*). *Z* devient également *s*, consonne qui joue, comme on le voit, un grand rôle dans ce dialecte, que sa prononciation soit forte ou douce (*garzone* = *garsoun*, *piazza* = *plassa*). La *tenuis* au milieu des mots devient volontiers une *media* ou disparaît; *r* en fait autant dans la même position (*comprare* = *cumpré*, *spendere* = *spendé*, *danaro* = *dané*) (1).

Le dialecte *milanais* traite les voyelles à peu près comme le piémontais. A la diphthongue italienne *ie* répond le simple *e*, à l'*uo* le simple *o* ou *oeu*, et ce dernier son (prononcez *eu*) remplace souvent aussi l'*o* (*fiera* = *fera*, *buono* = *bonn*, *cuore* = *cœur*, *piovere* = *pioeur*, *gobbo* = *goeubb*); *u* se prononce comme en français; les

h, comme dans *cuch*, *loeugh*. Biondelli a adopté pour les palatales les signes slaves *č*, *ǧ*, *ś* (fr. *ch*), *ž* (fr. *j*). Cette orthographe était excellente dans un traité spécial sur ces dialectes; mais les cas d'application sont trop rares dans un ouvrage comme celui-ci pour que nous ayons pu l'adopter.

(1) Sur un *n* nasal propre à ce dialecte, voy. la *Grammaire*, liv. I, chap. 2.

voyelles finales *e* et *o* tombent (en bolonais il en est même ainsi de l'*a* : *malati* pour *malattia*). *Gli* est traité comme en piémontais (*canaglia* = *canaja*, *briglia* = *bria*), ainsi que *chi*, *ghi*, *pi*, *fi* (*chiave* = *ciav*, *ghiazzo* = *giazz*). *Ci* tantôt reste palatal, tantôt devient *z* ou *s* et même *sci* (*cento* = *cent*, *cena* = *zenna*, *cigno* = *zign*, *dolce* = *dolz*, *ceschio* = *sesch*, *vicino* = *vesin*, *ceppo* = *scepp*); *cci* devient *zz* et *sci* (*braccio* = *brazz*, *feccia* = *fescia*, *luccio* = *lusc*); *sci* devient *ss* (*cuscino* = *cossin*, *crescere* = *cress*). *Gi* comme en piémontais, tandis que *ggi* est souvent remplacé par une sifflante (*ruggine* = *rusgen*, *legge* = *lesg*). *Z* reste ou devient *sci* (*grazzia*, *mezz*, *zampa* = *sciampa*, *cantazzare* = *cantascià*). La *tenuis* dans le corps du mot peut s'affaiblir en *media*, et la *media* disparaître (*catenna* = *cadenna*, *prato* = *praa*, *giucare* = *giugà*, *capra* = *cavra*, *codaccia* = *coascia*). *R* à la dernière syllabe disparaît souvent (*cantà*, *intend*, *fini*, *lavò* pour *lavoro*). *N* à la fin des mots se nasalise. Comme traits particuliers, nous remarquons que *l* disparaît souvent comme *r* (*figliuolo* = *fioeu*, *fagiuolo* = *fasoeu*); que *tt* (remplaçant le latin *ct*) prend le son palatal dur (*latte* = *lacc*, et même *freddo* = *frecc*; cf. le bergamasque *gacc* pour *gatti*, *nucc* pour *nudo*). *V* se place souvent devant une voyelle initiale, comme *b* dans le dialecte sarde (*essere* = *ress*, *ora* = *vora*, *otto* = *vott*, *uno* = *vun*).

Le dialecte *vénitien* se distingue du milanais par des points importants, et en général par plus de douceur. Les diphthongues *ie* et *uo* sont généralement ramenées à l'*e* et à l'*o* simples (*sero*, *bono*, *core*); les finales ne tombent pas; *u* a le son de *ou*, et non celui de l'*u* français. *Gli* prend le son du *g* palatal, dont le *j* est aussi susceptible (*aglio* = *agio*, *boja* = *bogia*, mais *figliuolo* = *fiol*). *Chi*, *ghi*, se prononcent souvent comme en milanais

(*chiodo* = *ciodo*, *ghianda* = *gianda*). *Ci* initial persiste, *ci* médial devient *s* ou *z*, et de même *cci* devient *zz*, et *sci* *ss* (*cima*, *cimice* = *cimese*, *bacio* = *baso*, *bruciare* = *brusare*, *braccio* = *brazzo*, *biscia* = *bissa*). *G* palatal se prononce comme *z*, ce qui est le vrai signe distinctif de ce dialecte (*gente* = *zente*, *giorno* = *zorno*, *maggiore* = *mazore*). *Z* initial devient souvent *c* palatal (*zecca* = *ceca*, mais *finezza* = *ragazzo*). L'adoucissement ou la chute des consonnes sont des faits très fréquents (*rete* = *rede*, *nipote* = *nevodo*, *ferito* = *ferio*, *sudare* = *suar*, *fuoco* = *fogo*, *lupo* = *lovo*, *sapore* = *saore*, *signore* = *sior*). Mais *r* se maintient comme dans la langue écrite. Notons encore que *v* est assez sujet à l'aphérèse, comme en sicilien (*voce* = *ose*, *volatica* = *oladega*).

Les éléments des dialectes de l'italien, comme de ceux des autres langues, ne sont pas exactement les mêmes que ceux de la langue écrite : celle-ci favorisa les radicaux latins et leur abandonna une foule de mots étrangers d'origine inconnue. Il n'y en a qu'un petit nombre qui se retrouvent dans d'autres langues. En napolitain, par exemple, on peut admettre plus d'éléments grecs que dans l'italien littéraire. Galiani tire de cette source, entre autres : *apolo*, mou (ἁπαλός) ; *cria*, atome (κρῖ) ; *crisuommolo*, abricot (χρυσός et βόλος, mieux χρυσόμηλον) ; *jenimma*, race (γέννημα) ; *sarchiopio*, morceau de chair (σαρκίον) ; *zimmaro*, bouc (χίμαρος). Il en cite aussi quelques-uns d'arabes, et beaucoup d'espagnols, comme *alcanzare*, *tonto*, *tosino*, *zafio*, *zote* (*azote*). — Le vocabulaire sicilien semble déjà contenir plus de mots étrangers ; il ne manque pas non plus d'éléments grecs, par exemple, d'après Pasqualino : *caloma*, câble (κάλως) ; *gangamu*, filet (γάγγαμον) ; *nichiari*, agacer, irriter (νεικεῖν) ; *spanu*, rare (σπανός) ; *spinnari*, désirer (πεινᾶν).

La domination des Normands a aussi laissé à ce dialecte plus d'un mot français, par exemple : *acchetta* (haquet), *fumeri* (fumier), *giai* (geai), *pirciari* (percer), *preggiu* (pleige), *spanga* (empan). Avec quel zèle ces conquérants s'efforçaient d'implanter leur langue en Italie, c'est ce que témoigne Guillaume de Pouille (voy. *Histoire de li Normant*, p. p. Champollion, p. XCIII). — Le vocabulaire sarde est remarquable et mériterait une étude attentive ; c'est un des plus difficiles à expliquer, et il en faut sans doute chercher les éléments dans des langues très-diverses. On sait que les anciens habitants de l'île étaient en partie d'origine ibérique ; qu'antérieurement à la domination romaine qui s'y fonda au III[e] siècle avant J.-C., des Phéniciens et des Carthaginois s'y étaient établis ; qu'après les Romains, les Vandales, les Grecs et les Arabes y séjournèrent, et qu'elle passa enfin sous la puissance de l'Aragon. Il est probable que là comme sur le continent les langues antérieures aux Romains ont été assez radicalement détruites ; du moins Guillaume de Humboldt (*Spaniens Urbewohner*, p. 168) n'a-t-il pu rien découvrir d'ibérique, c'est-à-dire de basque, dans le dialecte sarde actuel. On peut retrouver quelques vestiges d'arabe ; on rencontre fréquemment de l'espagnol et du catalan. Cet idiome, isolé par sa position géographique, n'a pas suivi rigoureusement les autres langues romanes ; il suffit de citer les deux verbes *sciri* (lat. *scire*), et *nai*, prés. *naru* (lat. *narrare*), qui remplacent en sarde les verbes *sapere* et *dicere*. — Le mélange paraît plus fort encore dans les dialectes de la Haute-Italie que dans celui de la Sardaigne, et surtout entre le Pô et les Alpes. Il est aisé de reconnaître les éléments germaniques qui s'y trouvent. Tels sont ces mots : *baita*, cabane, demeure (v. h. all. *baitôn*, angl.

abode); *boga*, lien (*boga*, bracelet); *bron*, puits (*brunno*); *biova* ou *sbiojà*, cuire (*brüejen*); *bul*, querelleur, fanfaron (*buhle*); *caragnà*, se plaindre (*karôn*, cf. *sparagnare* de *sparôn*); *fesa*, pelure (*fesa*, écosse); *fiap*, flétri (*flapp*); *fos*, avide, désireux (*funs*, prêt à, disposé à); *frid* (*friede*); *gabeurr*, homme grossier (*gabûro*, paysan); *gamina*, complot (*gameinî*, association); *gast*, objet d'amour, bien-aimé (*gast*); *gheine*, faim (*geinôn*, ouvrir la bouche); *gherb*, acide (*herb*); *grà*, vieillard (*grâ*, chenu); *grezà*, exciter (*ga-reizen?*); *grinta*, mine sombre (*grimmida*); *grit*, mécontent (*grit*, avidité); *gudazz*, parrain (*gotti*); *litta*, limon (*letto*, argile); *magone*, gésier (*mago*); *meisasc*, érysipèle (*meisa*, petite-vérole); *molta*, boue (*molta*, terre, poussière?); *piò*, charrue (*pflug*, *plug*); *piolett*, petite hache (*pial*); *piorl*, seau (*piral*, urne); *rampf*, spasme (*rampf*); *sciovera* (*zuber*); *scocà* (*schaukeln*); *scoss* (*schooss*); *slippà*, glisser (*slipfen*); *smessor*, couteau (*messer*); *stip*, chemin escarpé (cf. angl.-sax. *steap*, angl. *steep*, escarpé); *storà*, troubler (*stôran*); *stosà*, frapper du pied (*stôzan*); *tortor* (*trihtari*); *trucca*, coffre (*trucha*, trute); *tuón*, pigeon (*tûba*); *zartig* (*zart*); *zata* (*tatze*); *zigra*, sorte de fromage (*ziger*); *zin*, cochon (*swîn*); *zingà* (*swingan*), et une foule d'autres.

Les patois n'ont dans aucun pays d'Europe une littérature aussi riche qu'en Italie, ce qui s'explique, il est vrai, par ce que nous avons remarqué ci-dessus sur leur usage. Cette littérature consiste non-seulement en une masse d'œuvres d'imagination en prose ou en vers, mais encore en travaux philologiques, surtout en dictionnaires, et les lacunes qui existent encore seront sûrement comblées d'ici à peu. Les textes remontent généralement au XVIe siècle; mais quelques dialectes peuvent offrir des monuments plus anciens et plus précieux pour la langue.

Ainsi dans le patois napolitain, qui a la littérature la plus considérable (voy. Galiani, *Del dialetto napolitano*, p. 49–193), on possède, outre un poëme de Ciullo d'Alcamo mentionné déjà par Dante et attribué par Tiraboschi à la fin du XII[e] siècle (peut-être la date doit-elle être un peu avancée), des fragments du journal de Matteo Spinello, vers 1250 (voy. Muratori, *Scriptores*, VII, p. 1064 et suiv.). Une chronique rimée d'Antonio de Boezio, d'Aquila, se place dans la seconde moitié du XIV[e] siècle (Muratori, *Antiquit.*, VI, 711). On a imprimé des chartes sardes qui remontent aux années 1153, 1170 et 1182 (Muratori, *Antiquit.*, II, p. 1054, 1051, 1059; cf. aussi Spano, *Ortografia sarda*, II, 85 et suiv.). On a des poëmes historiques en génois qui datent de la fin du XIII[e] ou du commencement du XIV[e] siècle (*Archivio storico italiano*, appendice, n° 18) (1); un poëme bergamasque, *il Decalogo*, remonte au milieu du XIII[e] siècle (Biondelli, p. 673). Un beau monument milanais contemporain de Dante, et empreint d'une couleur toute particulière, ce sont les *Vulgaria* de Bonvesin dalla Riva (éd. Bekker, Berlin, 1850–58). Du XIII[e] siècle aussi date une pièce de vers en vénitien (Regrets d'une dame dont l'époux est à la croisade), qui présente déjà complétement les caractères de ce dialecte (voy. *Raccolta di poesie veneziane*, 1845, p. 1). Un monument de ce dialecte bien plus important est une rédaction inédite des *Voyages* de Marco Polo. Les dictionnaires se montrent de bonne heure; ainsi nous en avons un vénitien-allemand de l'an 1424; un milanais de l'an 1489 (Biondelli, p. 91); un sicilien, inédit, de l'an 1519 (d'après Pasqualino); un

(1) Il y a une *canzone*, moitié en provençal, moitié en génois, de Rambaut de Vaqueiras (*Parnasse occitanien*, p. 75), qui est bien plus ancienne encore; elle remonte peut-être à la fin du XII[e] siècle.

bergamasque de l'an 1565 (Biondelli, p. XXXVI), et un bolonais de l'an 1479. Grâce à ces sources anciennes, on peut déterminer avec précision la marche et le degré de développement de chaque dialecte. C'est à ce point de vue que Galiani dit du Journal de Spinello : « Sono « in napoletano purissimo, ed è mirabile che in tanti « secoli abbia il dialetto nostro sofferta così poca muta- « zione che è quasi impercettibile. »

2. DOMAINE VALAQUE.

Au sud-est de l'Europe, sur les deux rives du bas Danube, il y a plus de trois millions d'hommes qui parlent une langue dont la construction grammaticale aussi bien que la composition lexicologique indique une origine latine (1). Quelque mêlée et altérée que semble cette langue, le valaque, nous ne pouvons lui refuser une place parmi les langues romanes, en considération de son rang extérieur, puisqu'elle est la langue officielle, liturgique et littéraire de la contrée où elle se parle, et aussi des traits archaïques qu'elle a conservés. Nous la plaçons immédiatement après l'italien, parce que c'est

(1) Telle n'est pas l'opinion de Rapp (*Grammaire*, II, 157), qui cherche à la détacher de la famille romane. Mais quel est son motif? « Nous ne comprenons sous le nom de langues romanes, dit-il, que celles qui offrent un mélange d'éléments romains et germaniques. » Qu'on retire de l'espagnol, par exemple, l'élément germanique, ce n'en sera pas moins une langue romane.— Le meilleur travail que j'aie vu sur le valaque est un article de Kopitar dans les *Wiener Jahrbücher*, n° 46, auquel j'ai emprunté presque tous mes renseignements historiques. Après ce travail, on doit surtout consulter l'Introduction fort intéressante qu'a mise Albert Schott en tête des *Contes valaques* (*Walachische Märchen*) qu'il a publiés avec Arthur Schott (Stuttgardt et Tübingen, 1845).

à cette langue que diverses analogies la rattachent de plus près.

Le nom de Valaque est étranger (serbe *Wla*, hongrois *Oláh*), et très-probablement d'origine germanique, signifiant la même chose que *velche* (*wälsche*) : les Valaques eux-mêmes se nomment Romains, *Romuni*, et leur langue romaine, *romunie*. Le domaine actuel de cette langue comprend la Valachie et la Moldavie, une grande partie de la Transylvanie, et quelques parcelles de la Hongrie et de la Bessarabie ; mais on l'entend aussi dans une vaste étendue sur la rive droite du Danube, dans les anciennes provinces de Thrace et de Macédoine, jusqu'en Thessalie. Le tout se divise en deux grands dialectes, celui du nord et celui du sud, autrement appelés daco-roman et macédo-roman. Le premier passe pour être moins mélangé, et est littérairement plus développé; le second a reçu plus d'éléments étrangers, particulièrement albanais, et surtout beaucoup plus de grecs, mais moins de slaves, et est resté à l'état de patois (1). Nous ne comprendrons que le premier sous le nom de *valaque*. Là, comme en italien, l'étymologie rencontre de grandes difficultés ; des langues appartenant aux familles les plus diverses, connues ou inconnues, se sont trouvées réunies ou se sont succédé dans les provinces moldo-valaques; et cependant, à en juger par le dictionnaire que nous possédons, l'idiome daco-roman est resté pauvre.

La plus ancienne population de la Dacie était d'origine thrace, et parlait, d'après l'opinion généralement admise, une langue voisine de l'ancien illyrien. Après la conquête de l'Illyrie (219 av. J.-C.) et de la Mésie (30 av. J.-C.) par les Romains, l'empereur Trajan réduisit aussi, en

(1) Sur les causes de ce fait, voy. Albert Schott, p. 48.

l'an 107 de notre ère, la Dacie en province romaine. « Trajanus, victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas eo « copias hominum transtulerat ad agros et urbes colen- « das » (Eutrope, VIII, 3). Mais déjà auparavant la population thrace presque entière avait été obligée de reculer devant l'invasion des Jazyges, population sarmate qui venait du côté de l'Orient (voy. Niebuhr, *Opuscules*, I, 376, 393). Les colonies qu'on transporta dans le pays depuis la conquête contribuèrent puissamment à en romaniser les anciens habitants (1); mais elles ne purent cependant les pénétrer aussi profondément que les contrées de l'Europe occidentale : car, déjà cent cinquante ans environ après la réunion de la Dacie, l'empereur Aurélien fut contraint de céder cette province aux Goths (272). A cette époque on transporta en Mésie une partie des habitants. Vers la fin du Ve siècle (489), les Bulgares, peuple tartare, assimilé plus tard aux Slaves, commencent leurs incursions en Thrace et en Mésie, et lorsqu'ils finissent, en l'an 678, par s'établir à demeure en Mésie, ils y trouvent déjà des colonies slaves; quatre-vingts ans plus tard il y a eu en Macédoine une province slave, la Slavinie, et le domaine valaque finit par être entouré ou occupé par des peuples de cette race.

Cet immense mélange de peuples se reflète à merveille dans la plus orientale des branches sorties de la *lingua rustica*. C'est à peine si la moitié de ses éléments est restée latine. On pourrait croire trouver dans cette langue, qui n'a eu presque aucun contact avec ses sœurs et s'est développée sous leur influence, un certain nombre de mots latins qui leur sont inconnus; mais on se trompe-

(1) Le séjour des armées romaines a laissé dans le valaque quelques traces curieuses; ainsi l'idée de *vieux* a été rendue par celle de *veteranus* (*bẹtrụn*); *compagnon* se dit *fartat*, qui vient, à ce que je crois, de *fæderatus*.

rait; le nombre de ces mots est relativement minime: *adauge* (*adaugere*), *cadę* (*cadus*, gr. κάδος, et aussi slav., hongr. *kad*), *gianę* (*gena*), *hanu* (*fanum*), *linge* (*lingere*), *ninge* (*ningere*), *nuntę* (*nuptus*), *rude* subst. (*rudis*, illyr. *rud*), *sau* (*seu*), *ud* (*udus*), *vitrèg* (*vitricus*), *vorbę* (*verbum*), et quelques autres. Au contraire, on y cherche en vain beaucoup des mots les plus usités, des substantifs comme *pater*, *mater*, *cor*, *pes*, *vita*, *vox*; des adjectifs comme *brevis*, *durus*, *dignus*, *firmus*, *levis*, *paucus*, *solus*, *verus*; des verbes comme *amare*, *debere*, *mittere* (seulement dans des composés), *solere*, *sperare*, etc. Les radicaux de la moitié non latine doivent se rattacher au slave, à l'albanais, au grec, à l'allemand, au hongrois, au turc, et à d'autres langues encore. La lettre B du Dictionnaire d'Ofen ne compte pas plus de quarante-deux mots latins contre cent cinq étrangers; mais la disproportion n'est pas si forte dans les autres lettres. Un examen attentif des éléments étrangers prouve que, malgré les prétentions des grammairiens valaques à la pureté de l'origine latine de leur langue, l'élément slave est celui qui domine. A cet élément se rapportent, par exemple, ces mots pris dans la lettre B: *babę*, mère (serbe *bába*); *balę*, salive (*bale*); *bálegę*, fumier (*bálega*); *basne*, fable (slavon *basn'*); *belí*, écorcher (bulg. *belé*, peler); *bęrnę*, poutre (serbe *brvno*); *bęsca*, spécialement (*báška*); *bęsnę*, obscurité (russe *bezdna*, abîme); *bętucę*, estomac des oiseaux (serbe *bâtâk*, hanches des oiseaux); *bitang*, vagabond (*bîtânženje*); *blasnę*, gâchis, ouvrage mal fait (*blésan*, imbécile); *blid*, écuelle (v. slavon *bljodo*); *bob*, fève (serbe *bób*); *bojariu*, gentilhomme (*boljâr*, de *bolji*, meilleur); *bogát*, riche (*bógat*); *boalę*, maladie (*bôl*, douleur); *bold*, aiguillon (*bódlja*); *bostan*, courge (*bóstan*, couche à melon); *brasdę*, sillon (*brazda*); *brod*,

gué (*brôd*); *buigui*, divaguer (*buitzânje*); *bujac*, impétueux (*bûjan*, orageux); *bundę*, peau de bête (*bûnda*). Il serait aisé d'en relever encore plusieurs autres. En albanais on retrouve : *baltę*, bourbier (*baljtę*); *beleà*, calamité (*beljà*, accident; cf. serbe *bélâj* m. s.); *będan*, épicier (alb., turc, serbe *bakal*); *bizuì*, confier (*bessóig*, croire); *brad*, sapin (*breth*); *bricin*, rasoir (*brisk*, serbe *brîjâ'é*); *broascę*, crapaud (*breškę*, tortue); *bucurà*, se réjouir (*bukuróig*, embellir); *buze*, lèvre (alb. même mot). Les mots suivants se retrouvent en hongrois : *bálmoš*, gâteau de farine (*bálmos*); *baraboju*, corbeille (*barabolj*); *beancę*, cailloux (*beka kö*); *benui*, regretter (*banui*); *bicáo*, fer à cheval (*ló béko*); *betég*, malade (m. m.); *biréu*, juge (*biró*); *birui*, vaincre, posséder (*birni*); *boboanz*, sorcellerie (*babo nasag*); *boncęi*, rugir (*bögni*); *bórzoš*, hérissé (*borzas*); *bucni*, pousser (*bökni*); *burujáne*, gueule-de-lion (*burián*, mauvaise herbe); *bušdugán*, massue, casse-tête (*buzogany*). Mais avec une langue aussi singulièrement mélangée on ne peut affirmer qu'ils en viennent; plus d'un peut aussi se rattacher au slave. L'élément grec est plus fortement représenté que dans les autres langues, même l'italien; nous prenons des exemples dans toutes les lettres : *afurisi*, excommunier (ἀφορίζειν, séparer); *argát*, valet (ἐργάτης, serbe *argatin*); *ázim*, sans levain (ἄζυμος); *bętęleu*, homme efféminé (βάταλος); *biós*, riche (m. m., gr. mod.); *bosconi*, ensorceler (βασκαίνειν); *camętę*, impôt (κάματος, travail); *ceafę*, occiput (κεφαλή); *cęlúgęr*, moine (καλός γέρων, beau, c'est-à-dire cher vieillard, alb. *calojér*); *cęręmidę*, tuile (κεραμίς); *chivot*, armoire (κιβωτός); *colibę*, cabane (καλύβη); *dáscal*, maître (διδάσκαλος); *dęcę*, colère (δίκη); *drom*, chemin (δρόμος); *dusman*, ennemi (δυσμενής); *eftin*, à bon marché (εὐτελής); *fármecę*, enchantement (φάρμακον); *fléurę*, ba-

vard (φλύαρος) ; *háinę*, vêtement (χλαίνη) ; *halęu*, filet (ἁλιεύειν, pêcher); *hęręzi*, donner, faire cadeau (χαρίζεσθαι); *icoanę*, image (εἰκών) ; *lipsę*, manque (λεῖψις) ; *mac*, pavot (μηκών) ; *męrturisi*, témoigner (μαρτυρεῖν) ; *miel*, brebis (μῆλον) ; *plasmę*, créature (πλάσμα) ; *procopsí*, faire des progrès (προκόπτειν) ; *prónie*, prévoyance (πρόνοια) ; *scafę*, vase à boire, plateau de balance (σκάφη) ; *šeatrę*, tente (ἐξέδρα); *trufie*, orgueil (τρυφή); *zugráv*, peintre (ζωγράφος). Il est vrai qu'une partie de ces mots existent aussi dans des dialectes slaves. — L'élément germanique est insignifiant, malgré le contact des Goths ; une partie même des mots qui le composent n'a été introduite que dans les temps modernes, par la Transylvanie et l'Autriche. Voici des mots valaques qui ont pour correspondants des mots allemands, mais aussi des mots appartenant à d'autres langues : *bandę*, troupe (*bande*, hongr. *banda*) ; *bardę*, hache (v. h. all. *barta*) ; *bordeaiu*, cabane (*bord*) ; *botz*, peloton (*butzen*) ; *dost*, origan (*dosto*) ; *flusturá*, souffler (*flüstern*, murmurer ?) ; *gard*, haie (goth. *gards*, alb. *gardę*) ; *groapę*, fosse (goth. *grôba*, alb. *gropę*, serbe *grob*) ; *gųnscę*, *gųscę*, oie (*gans*) ; *ladę*, coffre (*lade*, illyr., slav., hongr. *láda*) ; *latz* (*latte*) ; *lecui*, guérir (goth. *lêkinôn*, mieux slavon *ljekovati*) ; *nástur*, nœud (v. h. all. *nestila*) ; *pat*, lit (mieux goth. *badi* que *grabatus* ; cf. hongr. *pad*, banc) ; *pildę*, modèle (v. h. all. *pildi*, hongr., illyr. *pelda*) ; *slab*, sommeil (*slaf*, serbe *slab*) ; *smeag*, goût (*gi-smah*) ; *stan*, rocher (goth. *stains*) ; *steangę*, perche (*stanga*) ; *sticlę*, verre (slavon *styklo*, m. s., goth. *stikls*, coupe) ; *stųrc*, cigogne (*storch*) ; *toanę*, tonne (*tunna*) ; *vardę*, garde (*warta*). Plusieurs autres, comme *bręgle*, bride ; *dardę*, flèche ; *isbęndí*, venger ; *salę*, salle, viennent sans doute immédiatement de l'italien *briglia*, *dardo*, *sbandire*, *sala*. D'autres encore, comme *bruncrútz*,

ciubęr, dantz, drot, grof, háhelę, harfę, muldę, obšit, plef, šinę, šoncę, šurę, šurtzę, troacę, semblent avoir pour source l'allemand moderne *brunnenkresse,* cresson; *zuber,* cuveau; *tanz,* danse; *draht,* fil; *graf,* comte; *hechel,* séran; *harfe,* harpe; *mulde,* jatte; *abschied,* congé; *blech,* plaque; *schiene,* bande; *schinken,* jambon; *scheuer,* grange; *schürze,* tablier; *trog,* huche. — Dans des circonstances favorables une langue peut quelquefois subir le mélange le plus fort sans y perdre son caractère; mais le valaque n'était pas bien arrivé encore à la pleine possession et à la conscience de lui-même, quand il commença d'être pénétré par les éléments étrangers. Les principes de l'assimilation lui faisaient encore défaut: l'admission trop littérale des mots étrangers en est la preuve; des sons purement slaves, des associations même de lettres comme *ml* et *mr,* furent accueillis sans changement.

La littérature daco-romane ne commence qu'à l'année 1580; jusque là elle n'était que liturgique. Le prince de Transylvanie Rakoczy ordonna le premier (1643) aux Valaques de prêcher la parole de Dieu dans leur langue. Dans ces derniers temps, il a paru des ouvrages scientifiques et poétiques en valaque. Plusieurs écrivains se sont occupés de leur langue; cependant il manque encore un bon dictionnaire dont le valaque serait l'objet principal et le point de départ. Le *Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum* (*Budæ,* 1825) est, jusqu'à présent, le plus complet, sinon le plus exact. Si on possédait des chartes (slaves, bien entendu) écrites en Valachie au moyen âge, elles permettraient, ne fût-ce qu'au moyen des noms propres, de pousser plus haut l'histoire de la langue et d'éclairer bien des faits inexpliqués. La science ressent vivement cette lacune.

3. DOMAINE ESPAGNOL.

Les premiers habitants de l'Espagne furent les Ibères, qui étaient peut-être une race celtique, mais s'étaient séparés de bonne heure de la souche commune ; ils n'étaient purs de mélange que vers les Pyrénées et sur la côte sud de la péninsule. En outre, les Ibères occupaient au nord une partie de l'Aquitaine et des côtes de la Méditerranée; au sud, ils étaient établis de temps immémorial dans les trois grandes îles de cette mer (V. Guillaume de Humboldt, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*, 1831). Les Phéniciens fondèrent des colonies sur les côtes, et les Carthaginois étendirent fort avant dans la contrée leur domination, à laquelle les Romains mirent fin : ceux-ci possédèrent l'Espagne, d'abord avec une résistance violente de la part des habitants, puis en paix, pendant six cents ans, et y fondèrent une nouvelle patrie pour leur langue et leur littérature. La latinisation de ce pays s'opéra sans doute, au moins en partie, très-promptement. Strabon rapporte des Turditans, l'une des populations du sud, qu'ils avaient abandonné leurs mœurs pour celles des Romains et oublié leur ancienne langue : « Οἱ μέν τοι Τουρδιτανοὶ τελέως εἰς τὸν Ῥωμαίων μεταβέβληνται τρόπον, οὐδὲ τῆς διαλέκτου τῆς σφετέρας ἔτι μεμνημένοι. »

Les provincialismes cités par Columelle, qui ne sont que des dérivés populaires de radicaux latins, comme *focaneus* de *faux* et beaucoup d'autres, montrent combien le latin avait, au temps où il écrivait, pénétré profondément dans la population. Cependant Cicéron parle de la langue espagnole comme d'une langue encore vi-

vante : « Similes enim sunt dii, si ea nobis objiciunt, « quorum neque scientiam neque explanationem habea- « mus, tanquam si Pœni aut Hispani in senatu nostro « sine interprete loquerentur. » (*De divinatione*, II, 64.)

Tacite parle aussi d'un homme de la tribu des *Termestini* qui, mis à la torture, parlait dans la langue de ses ancêtres : « Voce magna, sermone patrio, frustra se « interrogari clamitavit.» (*Annal.*, IV, 45.) On peut voir là-dessus le savant livre d'Aldrete, *Del origen de la lengua castellana*, fol. 22 *b*, 30 *b*, 39 *b*, 23 *b*. Cette langue primitive de l'Espagne vit encore dans le basque, comme l'a constaté Humboldt. Avec le V[e] siècle commencent les invasions des peuples germaniques; au VI[e] et au VII[e], les Byzantins dominèrent dans le sud ; au commencement du VIII[e], les Arabes conquirent presque toute la péninsule, et ne furent complétement vaincus qu'au XV[e].

La domination ou l'établissement de tant de peuples dans un seul et même pays ne pouvait guère avoir lieu sans qu'il en résultât une langue fortement mélangée. L'espagnol n'a pas échappé à cette conséquence : c'est la cause de sa richesse en même temps que des difficultés étymologiques qu'il présente (1). Mais le système phonique et le vocabulaire s'en sont seuls ressentis ; la formation des mots et la grammaire sont restées purement romanes dans ce dialecte sonore, et plus voisines même du latin que dans l'italien. L'apport de chaque langue est, ici comme ailleurs, très-inégal. On peut admettre de prime abord qu'il reste peu de traces des

(1) D'après le compte de Sarmiento (*Obras postumas*, p. 107), six dixièmes des mots espagnols sont latins, un dixième liturgique et grec, un dixième norois (germanique), un dixième oriental, un dixième américain, allemand moderne, français ou italien. Ce calcul peut bien être à peu près juste, si l'on entend par mots les radicaux. Mais il ne faut pas oublier que les diverses parties constitutives d'une langue ont une valeur très-inégale.

idiomes antérieurs à la conquête romaine. Quelques expressions ibériques, adoptées ou citées par les Romains, se retrouvent dans les dictionnaires espagnols, mais toutes ne sont certainement pas dans la bouche du peuple. De celles-là seules qui sont populaires on peut affirmer qu'elles sont arrivées de l'ibérique à la langue actuelle par l'intermédiaire de la *romana rustica* espagnole, où le latin les avait aussi puisées; les autres ont été postérieurement empruntées aux écrivains romains. Il faut noter par exemple *ballux* ou *balluca*, sable mêlé d'or, maintenant *baluz*, petite pépite d'or (V. *Voss. Etymologicum*); *canthus*, cercle d'une roue, gr. κανθός, d'après Quintilien espagnol ou africain (Schneider, I, 211), cf. esp. *canto*, bout ou bord de quelque chose; *celia*, bière de froment, esp. même mot; *cetra*, bouclier de cuir, esp. même mot; *cusculium*, graine de kermès, esp. *coscojo; dureto*, étuve, baignoire, esp. même mot; *gurdus*, bête, sot, d'après Quintilien et Laberius (V. *Voss. Etym.*), esp. *gordo* dans le sens de gros (cf. it. *grosso*, gros, bête; gr. παχύς, gras, bête); *lancea*, mot espagnol d'après Aulu-Gelle, allemand ou gaulois suivant d'autres, esp. *lanza; palacra, palacrana*, lingot d'or, esp. même mot. En outre, on peut expliquer avec assez de certitude par le basque un certain nombre de mots espagnols; V. par exemple, dans le *Dict. étymol.*, les articles *ademan, álabe, amapola, ángaro, ardite, balsa, burga, chamarasca, estacha, ganzua, garabito, garbanzo, gazuza, guijo, gurrumina, hervero, izaga, jorgina, lelo, mandria, modorra, morcon, moron, nava, oqueruela, sarracina, socarrar, vericueto, zaga, zahurda, zalea, zamarro, zanahoria, zaque, zaragüelles, zarria, zato, zirigaña*. Pour d'autres, cette origine est plus douteuse; au reste la langue espagnole semble avoir à peine conservé quelques

traits du système phonique des Ibères (V. le *Dict. étymol.*, p. xi). — Nous avons apprécié plus haut les éléments grecs et germaniques; nous ajouterons seulement qu'on se servit en Espagne de l'alphabet gothique jusqu'en l'an 1091, où il fut aboli par le concile de Léon. — On a souvent fait remarquer l'influence qu'ont exercée les Arabes sur les mœurs et la langue des Espagnols. Sousa (il s'occupait proprement du portugais, mais cela fait à peine une différence), dans son livre *Vestigios da lingua arabica em Portugal* (Lisboa, 1789), puis Marina, dans les *Memorias de la Academia real de la historia, tomo IV*, tous deux souvent assez mal, et enfin Hammer dans les mémoires de l'Académie de Vienne (classe philosophique, t. XIV), ont extrait l'élément arabe contenu dans l'espagnol; la liste du dernier savant comprend à peu près 500 appellatifs. Presque tous désignent des objets sensibles ou des idées scientifiques se rapportant spécialement aux règnes de la nature, à la médecine, aux mathématiques, à l'astronomie, à la musique; plusieurs touchent les institutions politiques, spécialement les emplois et les dignités; d'autres, les poids et les mesures; quelques-uns aussi ont trait à la guerre. Il n'y en a pas un seul qui soit emprunté à la sphère des sentiments, comme si le commerce entre chrétiens et mahométans s'était restreint aux relations extérieures, et n'eût permis aucun de ces rapprochements amicaux qui existaient entre les Goths et les Romains. Parmi les mots arabes, on remarque aussi un pronom, *fulano* pour *quidam*, et deux particules, *fata* pour *tenùs*, *oxalà* pour *utinam*. — On a admis dans les dictionnaires l'argot des voleurs, appelé *germania*, parce que plusieurs écrivains n'ont pas dédaigné de s'en servir; mais il n'appartient pas à la langue. C'est, comme l'a démontré Mayans (*Orig. de la*

leng. esp., I, 116), une langue de pure convention, qui comprend, il est vrai, des mots espagnols vieillis ou des termes arabes qu'on n'emploie plus, mais aussi des mots étrangers apportés par les vagabonds, et plusieurs mots de bon espagnol, dont les lettres sont interverties (*pecho* = *chepo*, *bota* = *toba*) ou le sens modifié.

L'espagnol ne s'étend pas, comme langue populaire, dans tout le royaume : le nord-ouest appartient au rameau portugais, l'est au rameau provençal, et on parle basque en Biscaye, Guipuscoa, Alava, et dans une partie de la Navarre (1). En revanche, il a fait de grandes conquêtes dans le Nouveau-Monde. Comme le nom d'Espagne comprend toute la péninsule, on a nommé la langue, d'après la province où elle se parle le plus purement, castillane, *lengua castellana* (2); et l'Académie a maintenu cette dénomination dans sa grammaire et son dictionnaire. Mais depuis longtemps on emploie aussi habituellement le terme de *lengua española* (3).

Les plus anciennes traces de l'espagnol se trouvent dans Isidore de Séville. D'après la liste donnée plus haut (p. 39 et suiv.) d'anciens mots romans, beaucoup de mots soit exclusivement espagnols, soit communs aux autres langues, se retrouvent dans son livre; tels sont : *ala*, *amma*, *astrosus*, *baselus*, *cama*, *campana*, *capa*, *capan*-

(1) Sarmiento, p. 94, nomme comme la patrie de l'espagnol les provinces de Castille, Léon, Estremadoure, Andalousie, Aragon, Navarre, Rioja, et exclut l'Asturie. La Murcie doit encore être ajoutée à ces provinces (voy. *Mayans*, II, 30).

(2) D'après Mayans, I, 8, c'est la vieille Castille qui a l'avantage en ce point, et dans cette province Burgos passe pour la ville où on a la meilleure prononciation.

(3) Comment les Espagnols ont-ils formé le mot *Españ-ol* avec un suffixe originairement diminutif qu'ils n'appliquent jamais aux noms de peuples? Si l'on voulait désigner les descendants des anciens Espagnols, *Hispaniscus* (prov. *Espanesc*, *Choix*, II, 144; v. fr. *Espanois*) convenait mieux qu'*Hispaniolus*. Le basque dit avec un autre suffixe *Españarra*, et l'angl. *Spaniard*.

na, capulum, caravela, casula, caltare, ciconia, colomellus, cortina, esca, flasca, focacius, furo, gubia, incensum, insubulum, lorandrum, mantum, milimindrus, rasilis, salma, sarna, sarralia, taratrum, tructa, trabiscus, trudela. D'autres mots, désignés par Isidore comme vulgaires ou expressément comme espagnols, se sont perdus avec le temps; tels sont: *æranis*, sorte de cheval (XII, 1); *agna*, mesure de terrain (*actum provinciæ bæticæ rustici agnam vocant*, XV, 15); *agrestes* pour *argestes* (XIII, 11); *brancia* pour *fauces* (IV, 7); *capitilarium*, dimanche des rameaux (VI, 18); *celio* pour *cœlum*, ciseau (XX, 4); *francisca*, hache franque (*quas* [*secures*] *et Hispani ab usu Francorum per derivationem franciscas vocant*, XVIII, 9); *gauranis* pour *equus cervinus* (XII, 1); *mustio*, it. *moscione* (V. plus haut à la liste); *pusia*, sorte d'olives (XVII, 7); *sinespacio* pour *semispatium*, demi-épée (XVIII, 6); *tusilla*, altération de *tonsilla* (XI, 1). Beaucoup d'autres qu'il donne pour des mots latins, mais qui étaient certainement de la langue populaire, ont également disparu. — Les textes proprement dits remontent jusqu'au milieu du XII[e] siècle. Le plus ancien qu'on ait retrouvé jusqu'à présent est la charte de commune d'Aviles en Asturie, de l'an 1155, comprenant 12 pages in-octavo (imprimée dans la *Revista de Madrid, segunda época*, VII, 267; voy. Ticknor, *History of spanish literature*, III, 352). Le poëme épique du Cid paraît aussi appartenir au même siècle (il est du milieu ou de la fin d'après Sanchez). Au XIII[e] siècle on trouve des monuments plus nombreux : les poésies spirituelles de Berceo, le roman d'Alexandre le Grand de Juan Lorenzo Segura, celui d'Apollonius de Tyr, et plusieurs petites pièces de vers (V. Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas*, Madrid, 1779-1790, IV vol.; nouvelle édition par

Achoa, *Paris*, 1843, avec de nombreuses additions de Pidal); le code visigoth traduit en espagnol, ou *Fuero juzgo* (la meilleure édition est de Madrid, 1815); les *Siete partidas* du roi Alphonse X (*Madrid*, 1829 et 1847). Il faut rappeler ici les efforts de ce roi qui, par ses propres travaux ou les traductions qu'il fit faire du latin en espagnol, chercha à faire avancer la littérature nationale. Les chartes commencent aussi alors à être plus fréquentes. Du XIVe siècle sont encore le *Conde Lucanor* de l'infant don Manuel (publié par Argote de Molina, *Madrid*, 1575; par Ad. Keller, *Stuttgardt*, 1839), les poésies satiriques de l'archiprêtre Juan Ruiz (dans la collection de Sanchez); le poëme sur Fernan Gonzalez (*Bouterweck traducido*, p. 155-161), et les poésies de Rabbi Santo (Ticknor, III, 422-464). Ces ouvrages, et quelques autres des trois premiers siècles de la littérature espagnole, forment la grande source où l'on doit puiser la connaissance de cette langue, aussi importante par son vocabulaire que par ses caractères grammaticaux, car elle a subi plus de changements que la langue italienne, et on ne la connaîtrait pas suffisamment en se bornant à l'étudier dans sa forme actuelle.

On commença au XVe siècle à travailler sur la langue nationale; mais ce n'est qu'à la fin de ce siècle que parut le premier dictionnaire, celui d'Alonso de Palencia; encore n'était-il que latin-espagnol: *El universal vocabulario en latin y romance*, 1490; il fut suivi de près par le dictionnaire, souvent cité, du célèbre humaniste Antonio de Lebrija: *Antonii Nebrissensis Lexicon latino-hispanicum et hispanico-latinum*, Salamancæ, 1492; et le même donna, la même année, son *Tratado de grammatica sobre la lengua castellana*. Dans la première moitié du XVIIIe siècle parut la première édition du Dictionnaire

académique : *Diccionario de la lengua castellana por la real Academia española*, Madrid, 1726-1739, VI vol.; la grammaire ne fut publiée que beaucoup plus tard : *Gramatica de la Academia española*, Madrid, 1771. Un petit dictionnaire étymologique du philologue Sanchez de las Brozas est resté manuscrit (Moyans, *Vita Francisci Sanctii*, par. 227); Covarruvias s'en est servi pour son *Tesoro de la lengua castellana*, Madrid, 1674.

Dialectes. — Les historiens de la langue espagnole ont donné peu d'attention à ses dialectes. Mayans (I, 58; II, 31) constate seulement leur existence, et restreint leur différence à la prononciation et à un certain nombre de mots provinciaux. Nous signalerons dans la grammaire quelques faits intéressants qu'ils présentent. Le dialecte de Léon est celui qu'on peut le mieux étudier, grâce au *Poema de Alexandro*, ci-dessus mentionné, qui lui appartient; au moins n'y a-t-il aucune raison pour prêter un autre dialecte à l'auteur, qui était natif d'Astorga (V. Sanchez, III, p. 20). Si on retranche de ce dialecte ce qui vient du galicien, dont il est voisin, il lui reste en propre bien peu de chose qu'on ne puisse retrouver dans d'autres ouvrages en vieux castillan, comme le *Poema del Cid*. On sent des traces de mélange dialectal dans d'autres auteurs, par exemple dans Berceo; et comme cet écrivain était de Rioja, sa langue trahit déjà l'influence provençale.

---

4. DOMAINE PORTUGAIS.

La langue portugaise, qui est très-voisine de l'espagnol, mais qui n'en est pas un dialecte, qui maintient au contraire son originalité par d'importants caractères grammaticaux, a les mêmes sources, et par conséquent à peu près les mêmes éléments (1). Il faut remarquer cependant que le portugais contient beaucoup moins de mots basques que l'espagnol, soit que les Ibères fussent moins nombreux en Italie, soit que, venus du pays basque, ces mots aient atteint la Castille sans pénétrer jusqu'en Portugal (2). On doit relever aussi la proportion plus forte des mots français, qu'on attribue, non sans vraisemblance, aux nombreux compagnons qui suivirent le comte Henri de Bourgogne. Le commerce avec l'Angleterre introduisit en outre en portugais plusieurs mots inconnus en Castille : par exemple, *britar*, rompre (angl.-sax. *brittian*) ; *doudo*, insensé (angl. *dold*) ; *pino*, épingle (angl. *pin*).

La langue a pour domaine le Portugal et en outre la Galicie. Le portugais et le galicien (*galiziano, gallego*) sont une seule et même langue, comme des savants indigènes eux-mêmes l'ont reconnu et démontré avec des chartes rédigées dans les deux pays (cf. Dieze, sur Velazquez, p. 96). En effet, si on examine les rares monuments d'une date reculée qu'on peut nommer avec certitude galiciens, c'est-à-dire les *cantigas* du castillan

(1) Delius (*Romanische Sprachfamilie*, p 31) fait la remarque digne d'attention que le portugais dans son ensemble s'est conservé avec une forme plus archaïque que l'espagnol.

(2) Voy. le *Dict. étymologique*, p. XIV.

Alphonse X, qui avait passé en Galicie une partie de sa jeunesse, et les chansons moins anciennes de Macias, on trouvera bien peu de formes ayant quelque importance qu'on ne rencontre aussi dans les anciens textes portugais; mais l'idiome de cette province, politiquement unie à l'Espagne, s'est peu à peu éloigné de son ancienne forme.

Pour désigner cette langue, le nom de portugaise, *lingua portugueza*, est seul demeuré en usage, et n'a jamais été sérieusement compromis par ceux de *hespanhola* ou *lusitana* (1).

Les textes remontent un peu moins haut que pour l'espagnol. Il faut écarter quelques rajeunissements d'anciennes chansons, et quelques pastiches donnés pour authentiques, et attribués au XII[e] siècle et même aux temps antérieurs (V. Bellerman, *die Liederbücher der Portugiesen*, Berlin, 1840; Ferd. Wolf. dans la *Literarische Zeitung*, de Halle, 1843, n° 87); c'est alors encore ici la littérature diplomatique qui ouvre la marche. La plus ancienne charte en portugais pur est datée *era* 1230 (c'est-à-dire 1192) (voy. Ribeiro, *Observações para servirem de memorias ao systema da diplomatica portugueza*, Lisboa, 1790, I, p. 91, où l'on trouve une liste des anciennes chartes) (2).

Le premier monument de la litttérature proprement dite est un recueil de 260 chansons, probablement de la

(1) *Portuguez* est syncopé de *portugalez*, comme *exquentar* d'*escalentare*. Les langues voisines conservèrent quelque temps la forme pleine : v. esp. *portogales* (*Poema del Cid*, v. 2989), de même en provençal; fr. *portugalois* dans Montaigne, b. lat. *portugalensis*.

(2) Parmi les chartes latines, celle d'Alboacem de l'an 734, à laquelle on a attaché une grande importance linguistique (voy. Hervas, *Catalogo delle lingue*, p. 195; Raynouard, *Choix*, I, p. XI; A. W. Schlegel, *Observations*), est supposée. Voy. Lembke, *Geschichte von Spanien*, I, 314.

seconde moitié du XIIIe siècle : *Fragmentos de hum cancioneiro inedito na livraria do collegio dos nobres de Lisboa*, Paris, 1823. A la même époque appartient le *Cancioneiro* gallicien du roi Alphonse X d'Espagne (1252–1281), contenant plus de 400 *cantigas* à l'honneur de la sainte Vierge, inédits pour la plupart. A la fin de ce siècle ou au commencement du suivant appartiennent aussi les travaux poétiques du roi Denis (1279-1325), qui fit pour la littérature de son pays ce qu'avait fait pour celle du sien Alphonse de Castille : *Cancioneiro d'el Rei D. Diniz, por Caetano Lopes de Moura*, Paris, 1847. Le XIVe siècle nous fournit le *Nobiliario*, en prose, du fils naturel de Denis, Pedro (*Roma*, 1640), et les quelques chansons conservées de Pedro I (1357–1367), imprimées dans le *Cancioneiro geral* (*Stuttgardt*, 1846–1852), qui comprend principalement des poésies du XVe siècle. Les ouvrages en prose deviennent de plus en plus abordables, grâce aux travaux de l'académie de Lisbonne ; déjà la *Colecçaõ de livros ineditos de historia portugueza* contient d'importantes chroniques et un recueil de coutumes locales (*foros*), dont la rédaction portugaise remonte au XIIIe ou XIVe siècle (1).

Les principaux travaux auxquels le portugais a donné lieu sont des dictionnaires. Les plus intéressants sont : *Vocabolario portuguez e latino por D. Rafael Bluteau*, *Lisb.*, 1712-1721, VIII vol. in-fol. (*reformado por Moraes Silva*, Lisb., 1789, 2 vol. in-4) ; *Diccionario da lingoa portugueza, publ. pela Academia*, etc., Lisb., 1793, in-fol. ; mais il n'a paru de ce dernier ouvrage que la lettre A. C'est un vrai trésor national que le dictionnaire

(1) Dans les *Foros de Gravão* (*Colecç*, t. V, p. 367-397) on trouve cette remarque *En ykoõ ffernandiz, tabellion d'Alcaçar, trasladei este foro .... en era* 1305 (c'est-à-dire 1267).

de l'ancienne langue publié par Santa-Rosa : *Elucidario das palavras, termos e frases, que em Portugal antiguamente se usarão*, Lisb., 1798-99, 2 vol. in-fol. Il y a joint une histoire de la langue portugaise.

5. DOMAINE PROVENÇAL.

Les deux dialectes romans de la Gaule, le provençal et le français, se sont constitués, à peu de chose près, avec les mêmes éléments ; ce que le premier a de particulier ou de commun avec l'italien ou l'espagnol n'est pas de nature à l'éloigner sensiblement du second, avec lequel il a une parenté intime. Il est vraisemblable, sous certaines restrictions, qu'une seule et même langue romane régna originairement dans la Gaule entière. Cette langue s'est conservée plus pure dans le provençal que dans le français, qui, à partir du neuvième siècle environ, s'en détacha en développant une tendance marquée à l'aplatissement des formes. On a cru posséder un échantillon de cette langue commune de la France dans les serments de l'an 842 ; mais dans ce monument la prédominance du français est décisive, comme suffirait à le montrer la forme *cosa* pour *causa*, qui n'a jamais été provençale (1).

La patrie spéciale du provençal est le sud de la France. La ligne de démarcation des deux idiomes passe, d'après Sauvage (*Dict. languedocien*, 1re édit., p. 217), par le Dauphiné, le Lyonnais, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord et la Saintonge ; d'autres la fixent un peu autrement. Le Poitou, qui est la patrie des plus anciens trou-

(1) Voy. Diez, *La Poésie des troubadours*, p. 322.

badours, n'appartient cependant pas à ce domaine (1).
En dehors de la France, le provençal s'étend sur l'est de l'Espagne, particulièrement en Catalogne, dans la province de Valence et des îles Baléares (Bastero, *Trusca prov.*, p. 20). La conscience de cette communauté de langage était si énergique, qu'un troubadour (*Choix*, IV, 38) divise les peuples de la France en Catalans et Français, et compte parmi les premiers les habitants de la Gascogne, de la Provence, du Limousin, de l'Auvergne et du Viennois. Dante, qui ne connaissait pas encore le castillan, place même en Espagne le siége principal de la langue d'oc : « *Alii* OC, *alii* OIL, *alii* SI *affirmando loquuntur, ut puta Hispani, Franci et Itali.* » (*De vulg. eloq.*, I, 8.) L'Aragon même appartint quelque temps à cette langue, et ne s'en détacha que plus tard. Mayans dit des chartes de ce pays : « *Los instrumentos quanto mas antiguos, mas lemosinos son* (I, 54). »

Enfin, il faut encore rattacher à ce domaine la Savoie et une petite partie de la Suisse (Genève, Lausanne et le sud du Valais). — Il était difficile de trouver un nom caractéristique pour cette langue placée entre les domaines français, italien et espagnol, car il n'y avait pas de désignation géographique qui embrassât son territoire : il fallait l'emprunter à une des provinces qui le composaient.

On l'appela donc, quand on s'écarta du nom dominant *romana*, *la lenga proensal* (*Choix*, V, 147), *lo proenzal* (*Lex. rom.*, I, 573), ou bien *lo proensalès* (*L. rom.*, l. c.), *lo vulgar provenzal* (*Gramm. romanes* p. p. Guessard, p. 46). Toutes ces citations sont d'une époque peu ancienne. D'après la langue qu'ils parlaient, les peuples

(1) C'est pour cela que Pierre Cardinal dit (*Choix*, V, 304) :

Mas ieu non ai lengua friza ni breta,
Ni non parli norman ni peitavi.

de la Gaule s'appelaient aussi *Provinciales* ou *Franci-genæ* (Diez, *Poésie des troubadours*, p. 7); on nommait encore les Français *Franchimans* (forme allemande) au temps de Sauvage. Dante et le roi portugais Denis, qui sont contemporains, parlent tous deux de la langue et de la poésie *provençale*. On emprunta à une autre province, mais assez tard aussi, le nom de langue limousine, *lemosi;* on le trouve par exemple dans le grammairien Ramon Vidal, ainsi que dans les *Leys d'amors*, qui attribuent à la langue du Limousin une pureté particulière : « *Enayssi parlo cil que han bona et adreyta parladura e bon lengatge coma en Lemozi et en la major partida d'Alvernhe* (II, 212); » on déclinait et on conjuguait surtout là mieux que partout ailleurs, d'après cet ouvrage (II, 402). Ce nom, qu'emploie déjà aussi J. Febrer (*en bon llemosi est*, 151), désigna plus tard en Espagne non-seulement la langue provençale, mais encore celle de la Catalogne et de Valence. Une grande partie de la France méridionale s'appelait en vieux français, à cause de l'affirmation de sa langue, *oc, la Languedoc*, dans Ramon Muntaner *la Llenguadoch*, en b. lat. *Occitania*, d'où l'adj. fr. *occitanien*, que plusieurs modernes ont employé pour désigner l'ensemble de la langue provençale; il vaut mieux le restreindre au dialecte du Languedoc.

Les spécimens de la langue remontent environ jusqu'à l'année 960; ce sont des phrases isolées disséminées dans des chartes latines (voy. *Choix*, II, p. 40 et suiv.). Le premier monument de quelque étendue est le poëme sur Boèce, fragment de 257 vers, publié par Raynouard (*Choix*, II, p. 4-39) (1), conservé dans un manuscrit

(1) Publié de nouveau avec beaucoup de soin et accompagné d'un excellent commentaire par M. Diez : *Altromanische Sprachdenkmale*, Bonn, 1846. — (TRAD.)

du XIe siècle, et attribué à la seconde moitié du Xe. Au même siècle appartient un ouvrage à demi provençal, *la Passion de Jésus-Christ,* dont nous reparlerons, ainsi que de la *Vie de saint Léger*, à propos de la langue française. Le XIe siècle offre quelques morceaux assez courts publiés par Raynouard (*Choix*, II). Mais les plus riches matériaux pour l'étude de la langne sont fournis par la littérature principalement poétique des XIIe et XIIIe siècles, qui a été en grande partie mise au jour.

Aucune langue romane n'a eu de grammairiens d'aussi bonne heure que le provençal. Leurs travaux étaient surtout destinés à prévenir la négligence des poëtes et à arrêter la décadence de la langue, qui commençait à se manifester. L'un de ces ouvrages, la *Dreita maniera de trobar*, la vraie manière de composer poétiquement, par Ramon Vidal, est moins une grammaire qu'une dissertation grammaticale. Son auteur est sans aucun doute Raimon Vidal de Bezaudun, connu par ses nouvelles rimées, car c'est le nom que donnent les *Leys d'amors* à l'auteur de la grammaire, dont elles citent un passage : « *Segon que ditz En Ramon Vidal de Bezaudù, le lengatges de Lemosi es mays aptes e covenables a trobar* (II, 402). » Il paraît avoir vécu vers le milieu du XIIIe siècle. Cette date s'appuie, il est vrai, sur sa manière et son style plutôt que sur des données positives. Bastero s'en est déjà servi dans sa *Crusca provenzale.* — La seconde de ces grammaires, nommée *Donatus provincialis*, par Uc Faidit, existe en deux rédactions : l'une provençale et l'autre latine ; c'est la première qu'il faut tenir pour l'original. Toutes deux, ainsi que la *Dreita maniera de trobar*, ont été publiées par Guessard, *Grammaires romanes inédites* (Paris, 1840), d'après deux manuscrits de la Bibl. Laurentienne, l'un du XIIIe et l'autre du commencement du

XIV[e] siècle. — On trouve une grammaire et une poétique complètes dans les *Leys d'amors*, les lois d'amours, c'est-à-dire les lois de la poésie amoureuse, données à Toulouse par l'académie *del Gay Saber;* une partie de ce volumineux ouvrage, terminée dès 1356, *Las flors del gay saber*, a été imprimée : *las Leys d'amors, p. p. Gatien Arnoult* (Paris et Toulouse, 1841, 3 vol.). Nous ne parlerons pas des grammaires et dictionnaires modernes.

Dialectes. — On ne s'attend pas plus à trouver une langue écrite, dans le sens rigoureux du mot, chez les Provençaux que chez les autres peuples du moyen-âge, dont les poëtes n'avaient pas de centre fixe pour leur activité, mais passaient et repassaient sans cesse d'une cour à l'autre dans les différentes provinces ou à l'étranger. Dès avant les premiers troubadours on s'est certainement servi d'une langue plus pure, mieux réglée et cherchant plus à se rapprocher du latin que les patois populaires : à eux échut le rôle de pousser plus loin son développement, de séparer le noble du bas, l'étranger du national, mais en même temps d'emprunter aux patois ce qui donnait à l'expression de la légèreté et de la variété, aux formes grammaticales de la richesse. Ainsi se développa ce qu'on apppela *lo dreg proensal, la dreita parladura*, langue de choix, qui n'était liée à aucune province, mais n'excluait pas les nuances provinciales. C'était principalement l'idiome des poëtes lyriques, des troubadours proprement dits, tandis que les poëtes épiques ou didactiques laissaient déjà pénétrer dans leurs vers plus d'expressions dialectales, dont on devine dans la plupart des cas la patrie plutôt qu'on ne peut la déterminer sûrement. Pour donner des exemples de ces nuances provinciales, de ces formes multi-

ples, nous citerons *fer* et *fier*, *deu* et *dieu*, *estiu* et *estieu*, *loc*, *luoc* et *luec*, *lor* et *lur*, *tal* et *tau*, *ren* et *re*, *conselh* et *cosselh*, *chant* et *chan*, *cascun* et *chascun*, *engan* et *enjan*, *fait* et *fach*, et quelques autres : les meilleurs manuscrits donnent ces formes concurremment (1). Mais des formes comme *laychar* pour *laissar*, *cagah* pour *cargat*, *amis* pour *amics*, *marcé* pour *mercé*, ou même *graiça* pour *gracia*, *pleina* pour *plena*, dépassent les limites de la langue cultivée, et ne se rencontrent, avant la fin du XIII[e] siècle, que dans des écrivains isolés.

Les patois actuels du sud de la France ont développé, il est vrai, plusieurs traits particuliers qu'on cherche en vain dans l'ancienne langue du pays ; mais ils sont loin d'offrir entre eux des contrastes aussi frappants que ceux de l'Italie. Nous ne pouvons nous étendre ici sur ces particularités, qui demandent à être traitées en détail (voy. la *Grammaire*, l. I, ch. 2). Comme traits généraux, à peine susceptibles d'exceptions, nous signalerons ceux-ci : l'*o* ou l'*ou* final, non accentué, remplace le prov. *a* (*caro*, *bonou*) ; *ou* (équivalant d'ordinaire au fr. *ou*) ou *eu* remplacent l'*o* (*honnour*) ; l'*u* se prononce comme l'*u* français ; les lettres *s*, *t*, *p*, souvent *r*, et d'autres consonnes encore, ne se prononcent pas, et souvent ne s'écrivent pas (*toujour*, *verita*, *par* (*t*), *tro* (*p*),

(1) « *Paraulas i a*, *don hom pot far doas rimas*, *aisi con* LEAL, TALEN, VILAN, CHANSON, FIN ; *et pot hom ben dir*, *qui si vol*, LIAU, TALAN, VILÁ, CHANSÓ, FI (R. Vidal, p. 82). » La partie dialectale d'une poésie lyrique n'était pas fixe ; chaque écrivain ou lecteur pouvait lui donner la forme d'un autre dialecte. Aussi les poëtes distinguent-ils, pour la rime, cette partie variable et la partie fixe de la langue ; ils ne se permettent guère d'employer pour les rimes différentes les formes dialectales de mots qui donneraient les mêmes rimes dans la langue écrite ; dans quatre vers, par exemple, où le premier et le quatrième, le deuxième et le troisième, devraient rimer ensemble, ils ne diront pas : *tal*, *vau*, *chivau*, *ostal*, parce qu'on pourrait lire *val*, *chival*. Il en est un peu autrement quand une forme variable s'appuyait sur une forme fixe, *vau*, par exemple, sur *suau*.

aimà, *veni*, *vesé*, pour le v. pr. *vezer*). En général on se sert, autant que possible, de l'orthographe française.

Le *provençal moderne* diffère peu, dans son système phonique, du provençal ancien, excepté sur les points mentionnés ci-dessus : plusieurs mots masculins changent l'*e* final non accentué en *i* (*agi*, *couragi*; *capitani* était déjà v. prov.); les diphthongues se conservent généralement; pourtant, à Avignon, *ai* devient volontiers *ei* (*eimable*, *eisso*). *Au* se prononce souvent *oou* (*vauc* = *voou*, *paroule*, *choousi*). *Ue* est resté usité à Marseille (*bouen*, *jouec*, *louec*); à Avignon, on le trouve remplacé par *io* et *oua* (ce dernier aussi à Toulon : *fio* = *fuec*, *couar* = *cuer*, *nouastre*). *L* se dissout en *u* (*gaou* = *gal*, *maou*, *roussignoou*, *aoutre*); *lh* à Avignon devient *y* (*mouye* = *molher*, *payou* = *palha*, *ouriou* = *aurelha*). *N* est toléré à la fin du mot (*ren*, *matin*, *moutoun*). *C* devant *a* est tantôt guttural, tantôt palatal (*camin*, *toucà*, *chacun*, *chassà*); *ch* représente le latin *ct* comme en vieux prov. (*fach*, *nuech*, mais *liè*, pour le v. pr. *lieit*, à Avignon). *G* palatal devient *j* (*miejou* = lat. *media*).

Les dialectes *languedociens* s'accordent assez bien avec ceux de la Provence. Si là *ei* remplace *ai*, en Languedoc on le met souvent pour *oi* (*neyt*, *peys* = *noit*, *pois*); à Montpellier on dit, comme à Avignon, *io* pour *ue* ou *uo* (*fioc* = *fuec*, *fuoc*); et de même on prépose dans plusieurs endroits un *i* aux voyelles ou diphthongues (*uelh* = *iuèl*, *luenh* = *liuen*, *coissa* = *kiueisso*, *bou* = *biou*). Le changement de *l* en *u* n'est pas régulier : on trouve *mal*, *chival*, *capel*, mais aussi *mau*, *lensou*, *aubre*, *caouquo* (fr. *quelque*). *N* final n'est pas traité moins diversement : à Montpellier cette lettre persiste (*bon*, *vin*, *courdoun*); à Toulouse elle tombe (*be*, *fi*, *fayssou*). Outre le cas de l'infinitif, *r* final tombe encore quelquefois

(*flor* = *flou*, *calor* = *calou*). *La* est rarement remplacé par *cha* (*cami*, *cercà*, *fachà* = fr. *fâcher*). Le lat. *ct* et *di* se rendent à Montpellier et à Toulouse par *ch* (*fach*, *gaouch* = *gaudium*; à Narbonne, *ct* devient *it* (*fait*, *leit*). A Alby, *g* palatal ou *j* s'exprime par *dz* ou *ds* (*gentilha* = *dzantio*, *jorn* = *dsoun*). Dans une grande partie de cette province, par exemple à Toulouse et à Montpellier, *v* se durcit en *b* (*vida* = *bido*, *vos* = *bous*), ainsi que dans le patois du Quercy, qui diffère peu du languedocien.

Le dialecte limousin ne mérite plus les éloges qu'on lui prodiguait autrefois. On distingue un haut-limousin et un bas-limousin. Ce dernier a pris la mauvaise habitude de changer *a* non accentué en *o*, ce que les autres dialectes ne font au moins qu'à la fin du mot (*amor* = *omour*, *parlar* = *porlà*). *Ai* devient *ei*, comme dans d'autres dialectes (*eimà*, *eital*). *Jeu* devient *ioou*. *L* persiste ou s'efface (*montel*, *mourcel*, à côté de *pastoureou*, *quaouque*); il en est de même de *n* (*bien*, *visin*, mais *gorssou* = *garson*). Le trait le plus important est que *ca* représente parfois le *ch* français; mais il se prononce non *ch*, mais *ts* (*charmer* = *tsarmà*, *sachez* = *sotsas*); de même à *g* palatal (ou *j*) répond *dz* (*gage* = *gadze*, *jour* = *dzour*). Le lat. *ct* subit l'assimilation (*dit*, *escrits*). Le haut-limousin a pour principal caractère de laisser à *ch* et à *g* palatal leur prononciation ordinaire.

Les dialectes de l'*Auvergne* offrent beaucoup de particularités. Celui de la Basse-Auvergne change *ai* en *oue* (*maire* = *mouere*, *apaisar* = *apoueser*); *oi* en *eu* (*noit* = *neu*, *pois* = *peu*, *coissa* = *queusse*); *eu*, *iu*, en *iau* (*leu* = *liaou*, *riu* = *riaou*). Les liquides *l* et *n* s'effacent à la fin du mot (*nouvé*, *gardí*, *razóu*). Les sifflantes *s*, *ç* et *z*, deviennent des palatales (*chi*, *chirot*, *moucheu* = fr. *si*, *sera*, *monsieur*; *ichi*, *cheux*, *souchi* = *ici*, *cieux*, *souci*;

cregeas, *rigeant* = pr. *crezatz*, *rizen*). Le *ch* est tout à fait comme en français (*chambro*, *champ*, etc.). Comme en limousin, le lat. *ct* est rendu par *t*, et non par le *ch* ordinaire (*fait*, *parfet*). Au contraire de la langue écrite, le *t* s'est introduit dans plus d'un mot à la place du *c* final (*foc* = *fiot*, *vauc* = *vaut*). — Le haut auvergnat, entre autres caractères, change volontiers *l* en *r* (*bel* = *ber*, *aquil* = *aquer*, *ostal* = *oustahr*, *talmen* = *tahrament*). *Ch* devient *tz* ou *tg* (*tzami*, *ritge* = fr. *chemin*, *riche*); *g* palatal *ou j* devient *dz*, *dg* (*dzudze*, *mariadge* = fr. *juge*, *mariage*).

Le dialecte *dauphinois* (il s'agit surtout de Grenoble) a un tout autre cachet. L'*a* non accentué persiste à la fin des mots, excepté après un *i* étymologique (*roba*, *pucella*; *glaci*, *esperanci*, *egleysi*). *E* à la même place devient *o* (*agio* = fr. *âge*, *damageo*, *miraclo*, *chano* = *chêne*, et même *vicio* = it. *vizio*). Les diphthongues sont très-altérées (cf. *jamey*, *voey*, *ney*, *bet*, *fio*, avec le prov. *jamay*, *vauc*, *neu*, *beu*, *fuec*; mais *aiga*, *rey*, *mieu*, ont conservé l'ancienne forme). *L* final se dissout (*biau*, *lincieu*), mais *n* se maintient en règle (*ben*, *fin*, *bacon*, mais *savòu*). *R* est diversement traité (*chalòu* = fr. *chaleur*, *parlà*, *habiller*, *sortir*). *Ca* et *ch* sont déjà tout-à-fait comme dans le français, dont l'influence sur ce dialecte est évidente : de là des particules comme *oüé* (*oui*), *avey* (*avec*), *chieux* (*chez*).

A la frontière orientale du Dauphiné, sur le territoire piémontais (1), est un petit peuple remarquable par sa confession religieuse, les *Vaudois*; ils possèdent d'anciens textes dans leur langue, qui appartient incontestablement au domaine provençal (Fragments dans Ray-

(1) Réuni à la France par le traité de Zurich (1860). — (TRAD.)

nouard, *Choix*, II; Hahn, *Histoire des Vaudois*, 1847; Herzog, les *Vaudois Romans*, 1853, et autres). Ils roulent généralement sur des sujets religieux; *La nobla leyczon*, le plus remarquable des écrits poétiques, était attribuée autrefois à la fin du XII[e] siècle; il est maintenant établi qu'elle est plus jeune de plusieurs siècles, et il en est ainsi sans doute du reste de cette littérature. Il est difficile de déterminer au juste le berceau primitif de l'ancienne langue vaudoise (1). Ses caractères phoniques offrent avec ceux du provençal quelques différences qui méritent attention. Ces différences sont moins sensibles pour les voyelles: le vaudois dit, par exemple, *ei* pour *ai* (eital), *eo* et *io* pour *eu* et *iu* (*breo*, *vio*). Les deux liquides *l* et *n* à la fin des mots n'ont rien de particulier (*hostal, hauta, austra; fin, certan*), mais l'*m* de flexion devient *n* (*sen*, *vegen* = *sem*, *vezem*); *r* final demeure intact. T s'apocope (*voluntà*, *formà*, *manjé*, *entendè* = pr. *entendetz*). *D* est sujet à la syncope (*veer*, *poer*). *La* est tantôt guttural, tantôt palatal (*cativa*, *peccar* et *pechar*, *chamin*, *chascun*, *archa*). Le lat. *ct* n'est jamais rendu par *ch*, mais par *t*, comme en dauphinois (*dit*, *oit*, *ensuyt* = *eissuch*). *S* initial suivi d'une autre consonne ne prend pas de voyelle prosthétique (*stela*, *scampà*, *sperit*). — Le vaudois moderne s'éloigne encore bien plus du provençal, comme on le voit au premier coup d'œil, pour se rapprocher de l'italien: aussi sa provenance de l'ancienne langue est-elle sujette à de grands doutes (2). *A* et *i* non accentués se maintiennent à la fin des mots (*filla*, *servissi*, *principi*); de même la

(1) Voy. les recherches de Herzog, p. 25-46; et, sur *La nobla leyczon*, spécialement Dieckhoff, *Les Vaudois au moyen âge*, p. 114 et suiv. Grüzmacher a donné une étude consciencieuse de la langue (Archives de Herrig, XVI).

(2) Biondelli, p. 481, le rattache sans hésiter au piémontais.

diphthongue *ai* (*fait*, *paire*). Quant aux consonnes, *l* ne se dissout pas en *u* (*mouital*), mais bien, après une consonne, en *i*, à la manière italienne (*ghiesia*, *kiar*, *piassa* = it. *chiesa*, *chiaro*, *piazza*), et se change quelquefois en *r* à la fin d'une syllabe (*ar* = *al*, *sarvà* = *salvar*). *M* final devient *n*, comme dans l'ancienue langue (*poen* = *podem*). *S* s'apocope souvent (*nou*, *vou*, *apreu* = fr. *après*). *La* est généralement guttural ; *ch* est rare (*caminà*, *cap*, *chauzi*). La tendance vers l'italien se marque surtout dans la déclinaison, qui n'admet pas l'*s* de flexion. La particule affirmative est *si*.

Si nous passons de l'orient du domaine provençal à l'extrême occident, nous remarquons un dialecte, le *gascon*, qui ne peut renier sa communauté primitive avec le provençal, mais qui porte tant de caractères étrangers, que les *Leys d'amors* ne le regardent déjà pas comme limousin : « Apelam lengatge estranh coma fran- « ces, engles, espanhol, gascò, lombard (II, 388). » A ses particularités appartiennent (1) l'*a* préposé à l'*r* (*ren* = *arrei*, *riu* = *arriou*), comme en basque ; *ll* initial pour *l* comme en catalan (*levar* = *llebà*, *leit* = *llit*) ; *r* médial pour *l* (*galina* = *garie*) ; *ch* pour *s* ou *ss* (*senes* = *chens*, *laissar* = *lachà*, *conois* = *counech*) ; *ca* guttural, jamais palatal (*causi* et non *chausì*) ; *qua* prononcé en faisant entendre l'*u* (*can* = *couan*, de même *gaitar* = *gouaità*) ; *y* mis pour *j*, comme en basque (*jutjar* = *yutyà*, *joya* = *yoye*, *satge* = *sage*) ; *b* mis toujours pour *v*, comme en basque (*volia* = *boulè*, *servici* = *serbici*) ; *h* pour *f*, comme en espagnol (*fagot* = *hagot*, *far* = *ha*, *femna* = *hemne*) (2).

(1) Nous nous restreignons à la partie sud de la province, c'est-à-dire à la Navarre et au Béarn.

(2) On connaît un *Descort* de Rambaut de Vaqueiras en cinq strophes, chacune

La langue *catalane* (car on peut désigner ainsi, d'après la province la plus proche, la langue qui s'étend sur l'est de l'Espagne, les îles et le Roussillon) n'est pas exactement avec le provençal dans le rapport d'un dialecte; c'est plutôt un idiome original allié de près à celui-là. Dans le pays où il se parle, malgré les nombreux poëtes qui ont employé le provençal, on ne l'a jamais admis comme langue écrite; mais de bonne heure, certainement depuis le XIII[e] siècle, on a employé dans de nombreux ouvrages, pour la plupart inédits, et étudié grammaticalement le dialecte indigène. Le plus ancien dictionnaire paraît être celui d'Antonio de Lebrija: *Lexicon catalano-latinum* (Barcelone, 1507); une poétique, *Libre de concordances,* de Jacme March (1371), est la plus ancienne qu'ait eue l'Espagne (*Bouterweck traducido,* p. 177). Pour exposer le système phonique on peut se restreindre à la forme catalane, le valencien étant presque identique, et ne se distinguant, d'après Mayans

dans une langue différente; la quatrième, comme l'avait déjà admis Crescimbeni, est en gascon. Raynouard (*Choix*, II, 227) la donne ainsi:

Dauna, yo me rent à bos,
Quar eras m'es bon' e bera.
Ancse es guallard' e pros
Ab que nom fossetz tan fera.
Mout abetz beras faissos
Ab coror fresqu' e novera.
Bos m'abetz e s'ieubs aguos,
Nom sofranhera fiera.

Et deux vers dans l'envoi:

Ma dona, fe que dey bos,
Ni peu cap sanhta Quitera.

Rochegude lit un peu autrement. *Dauna* est *dona*, encore usité à Bayonne; *yo* est *you*, mais plus bas *ieu; bos = vos; bera = bela*, on dit encore *bera* à Agen; *abetz = avetz; coror = color; novera = novela; s'ieubs = s'ieu vos; aguos = agues* (Rochegude lit *sibs ag vos*); *peu = pel*, aujourd'hui *pou; sanhta Quiteria* est une sainte honorée en Gascogne (22 mai). Ce poëte, on le voit, regarde aussi le gascon comme étranger au provençal.

(II, 58), que par un peu plus de mollesse. Les sources, pour l'ancienne langue, sont les ouvrages historiques bien connus : *Cronica del rey en Pere*, etc., *per Bernat d'Esclot* (vers la fin du XIIIe siècle), p. p. Buchon dans les *Chroniques étrangères* (Paris, 1840 ; cf. Amat, *Memorias*, p. 207) ; et la *Cronica* de *Ramon Muntemer* (1325, éd. Lanz, *Stuttgard*, 1844) (1).

Pour commencer par les voyelles, *e* et *o* ne se diphthonguent pas (*bé*, *cel*, *primer*, *foch*, *lloch*) ; *e* se change quelquefois en *i*, *o* en *u* (*durmint*, *mils* = pr. *melhs* ; *llur*, *ulh*, *vulh*, *engruxar* = *engrossar*). Les voyelles de flexion espagnoles *e* et *o* ne se trouvent pas (*vert*, *fill*), excepté dans quelques mots empruntés à l'espagnol (*Moro*, *Ebro*, *feudo*), mais dont le nombre a beaucoup augmenté avec le temps, surtout à Valence (*cervo* dans A. March, *brinco*, *motxo* = esp. *mocho*, etc.). Le catalan favorise moins les diphthongues que le provençal, ce qui lui donne à côté de celui-ci une certaine sécheresse ; cependant quelques diphthongues se développent d'une manière particulière. Le prov. *ai* persiste ou se condense en *e* (*aygua*, *aycell*, *faray* ; *fer*, *mes*, *nexer* = *naisser*, *fret*), probablement après avoir passé par *ei*, comme dans le v. cat. *feyt*, cat. mod. *fet*. On trouve aussi le prov. *ey*, mais il devient le plus souvent *e* (*rey*, *peyra* ; *dret*, *fret*). On trouve *oi* et *ui*, ce dernier fréquemment (*boira*, *coissò* ; *cuidar*, *fruyt*, *nuyt*, *tuit*). *Au* devient *o* dans les cas les plus importants (*or*, *pobre*,

(1) Le poëme héraldique de Jaume Febrer, *Trobes* (Valencia, 1796 ; Palma, 1848), dont l'authenticité a été combattue notamment par Sanchez (*Colleç*, I, 81 et suiv.), est, d'après Fuster (*Bibl. valenc.*, I, p. 3), authentique, mais un peu rajeuni pour en faciliter la lecture ; il remonte jusqu'en 1276. Une autre source ancienne, *Chronica del rey En Jacme* (Valencia, 1555), n'a pas été sous ma main. On trouve des remarques sur la prononciation dans l'édition d'A. March par Joan de Resa (1555) ; depuis ce temps on l'a plusieurs fois décrite.

poch, posar, tresor); dans d'autres mots, il s'est formé en remplaçant, à la manière provençale, par *u v* (*blau, brau*) ou *z* (voy. ci-dessous). *Eu, iu, ou*, se comportent comme en provençal (*meu, deus, greu; catin, ciutat, lliusar, scriure; plou, ploure*). Sur leur production par des consonnes, voy. ci-dessous. *Ie* et *ue* ne sont pas des sons catalans; quand on les rencontre dans la langue moderne (*fieresa, pues*), c'est qu'ils ont été introduits par les Castillans. Les triphthongues *iei, ieu*, etc., font également défaut.

Parmi les consonnes, *l* initial s'adoucit en *ll* (*llibre, lloch, llum*); *ll* médial est souvent représenté, surtout dans la langue moderne, par *tl* (*vetlar*, dans Muntaner = pr. *velhar; batlle* = . esp. *baile, amettla* = pr. *mella*); *l* ne se dissout pas habituellement en *u* (*altre, escoltar*). *N* final, fondé sur un *n* latin simple, tombe comme dans les dialectes provençaux (*baró, catalá*, mais *barons, catalans* au plur.); *n* adouci s'écrit *ny* (*anys, seny* = pr. *ans, senh*). Les sifflantes provençales sont sujettes à tomber; alors *h* empêche ordinairement l'hiatus (*plaher, prear, vihí, rahó, dehembre* = *plazer, presar, razó, vesí, decembre*); mais *z* final est remplacé par *u* (*pau, palau, creu, feu, preu, diu* = *patz, palatz, crotz, fetz, pretz, detz*). *G, j* et *x* sont des palatales; leur emploi, surtout à la fin des mots, est très-indécis : car on écrit *puix, puitx, putx, puig, puitg*, et on prononce exactement ou à peu près comme le castillan *putch* (*Diccion. Catalan.*, Reus, 1836, p. XI; cf. Ros, *Diccion. valenc.*, *sub litteris* g *et* ja); cependant *g* ou *j* entre des voyelles doivent avoir une prononciation plus adoucie. Muntaner emploie *x* pour l'esp. *ch* (*Sanxo*) et l'it. *c* palatal (*Proxida*); et le Catalan Bastero remarque : « Le nostre sillabe *xa, xe*, etc., si profferiscono « come le toscane *cia, ce*. » Le prov. *ss* se rend en règle

par *x* (*puix, conexer, pareix, dix, axi, mateix, baixaer* = *pois, conoisser, pareis, dis, aissi, meteis, baissar*). Le lat. *d* se rend par *u*, comme *tz* (*caure, peu* = *cadere, pedem*); dans d'autres cas on le supprime, comme en provençal, ou on le change en *s* (*possehir, presich, esposa*); dans la consonnance *nd* il tombe souvent, même dans le corps du mot. Mais la consonnance *nt* se maintient, même à la fin du mot, après une voyelle accentuée (*infant, quant*). *C* guttural s'écrit, à la fin du mot, *ch*, sans qu'il y ait aucune bonne raison pour cela. *C* sifflant a le son doux de l'*s* (*Ros*, s. l. *ç*), et non du *c* espagnol. *Ct* se dissout en *it*, et l'*i* disparaît parfois (*lluytar, nuyt, drit* pour *dreit*). *Qua* et *gua* font sonner l'*u*. — La langue moderne n'a fait que peu de changements à ce système, bien qu'elle ait accordé davantage à l'influence castillane; elle a même, sous cette influence, échangé le signe de sa parenté avec le provençal, l'affirmation *hoch* pour l'espagnol *si*.

6. DOMAINE FRANÇAIS.

César trouva en Gaule trois peuples distincts de langue, de mœurs et de lois: les Belges au nord-est, les Aquitains au sud-ouest, et entre deux les Gaulois proprements dits ou Celtes. De ces peuples, les Celtes et les Belges, comme nous l'apprennent d'autres sources, étaient de même race; les Aquitains semblent avoir eu en partie une origine ibérique. Sur la côte méridionale, Massilie avait répandu la langue et la civilisation grecques. — La conquête romaine détruisit autant que

possible dans toute l'étendue de la Gaule les langues indigènes. Nous possédons toutefois sur leur persistance quelques renseignements historiques. Au commencement du IIIe siècle, un passage connu d'Ulpien cite le gaulois comme une langue encore vivante: « Fidei com- « missa quocunque sermone relinqui possunt, non so- « lum latina vel græca, sed etiam punica vel galli- « cana. » A la fin du IVe siècle, S. Jérôme, qui connaissait la Gaule pour y être allé, rappelle la communauté de langage des Galates et des Trévires : « Galatas « propriam linguam, eamdem pæne habere quam Tre- « viros (*Præf. ad librum II in epist. ad Galatas*). » Vers le même temps, Sulpice Sévère parle du celtique ou gaulois comme d'une langue existante encore à côté du latin: « Vel celtice, aut, si mavis, gallice, loquere (*Opera*, Lugd. Batav., p. 543); » et Marcellus Empiricus donne une foule de noms de plantes gaulois usités dans son pays (1).

Dans la seconde moitié du Ve siècle, Sidoine Apollinaire blâme la noblesse d'Auvergne de conserver encore dans son langage « celtici sermonis squamma », ce qui peut, il est vrai, s'appliquer aussi à un usage provincial ou rustique du latin. Cependant dans la seconde moitié du VIe siècle la vieille langue n'avait pas encore tout à fait péri en Auvergne, car Grégoire de Tours en tire l'étymologie d'un nom propre: « Brachio, quod eorum « (Arvernorum) lingua interpretatur ursi catulus (*Vitæ « patrum*, cap. 12). » Mais, malgré cela, en considérant l'énorme prépondérance de la langue des Romains, on ne peut admettre qu'à une époque aussi avancée le celtique ait vécu encore autrement que sur quelques points

(1) Voy. le travail de Jacob Grimm sur cet auteur (*Berlin*, 1849).

isolés, et à coup sûr fortement mélangé de latin. Des établissements fixes furent fondés en Gaule par des peuples germaniques à partir du commencement du Ve siècle ; elle fut occupée par les Burgondes, les Goths et les Francs, qui, à la fin de ce siècle, mirent fin à la domination romaine. Beaucoup plus tard eut lieu une seconde immigration germanique, celle des Normands, qui s'emparèrent, au Xe siècle, des côtes septentrionales.

Si l'on embrasse l'ensemble de la langue française, on s'aperçoit bien vite que l'élément latin y est moins fort et l'élément germanique bien plus considérable que dans l'espagnol et l'italien. La proportion est encore plus défavorable au latin, si l'on veut tenir compte des patois, ou, ce qui revient presque au même, de l'ancienne langue, bien que les patois et le vieux français ne manquent pas non plus de mots latins inusités dans la langue actuelle. L'origine du résidu non latin, quand il n'est pas germanique, n'est pas plus facile à assigner ici que dans le domaine italien. Il est frappant que, des mots gaulois transmis par les anciens et désignés par eux comme tels, on retrouve presque la moitié en français, en provençal ou dans d'autres dialectes anciens, et à l'état de mots populaires, ce qu'ils n'étaient pas en latin. Tels sont les mots suivants : *alauda* (Pline) ; pr. *alauza*, v. fr. *aloe*, fr. *alouette* ; *arepennis*, mesure agraire (Columelle) : pr. *arpen*, fr. *arpent* ; *aringa*, sorte de céréale (Pline) : de là, d'après l'opinion commune, le mot patois *riguet*, seigle ; *beccus* (Suétone) : fr., pr. *bec* ; *benna*, sorte de véhicule (Festus) : v. fr. *benne*, fr. *banne* ; *betula* (Pline) : pat. *boule*, fr. *bouleau* ; *braccæ*, βρακκαί (Diodore de Sicile et autres) : fr. *braies* ; *brace*, sorte de grain qui servait à faire du malt pour la bière : v. fr. *bras*, d'où

brasser, brasseur; *bulga*, bourse de cuir (Lucilius): v. fr. *bouge*, *bougette*; *cerevisia*, boisson (Pline): fr. *cervoise*; *circius*, *cercius*, vent du nord-ouest (Vitruve; la nationalité de ce mot n'est pas certaine): pr. *cers*; *leuca* (Ammien Marcellin, Isidore): pr. *legua*, fr. *lieue*; *marga*, terre argileuse: v. fr. *marle* (*margula*), fr. *marne*; *matara*, *mataris*, *materis*, sorte d'arme (César et autres): v. fr. *matras*; *sagum*, manteau militaire (gaulois d'après Varron et Polybe): v. fr. *saie*; *vertragus*, race de chien (Martial, Elien et autres): v. fr. *viautre*; *veltonica*, nom de plante (Pline): fr. *betoine*. D'autres manquent: *ambactus*, *bardus*, *calcia*, *covinus* (belge ou breton), *emarcum*, *essedum*, *gæsum* (le fr. *gèse* est un mot récent), *galba*, *petorritum*, *ploxinum*, *reno*, *rheda*, *soldurius*, *taxea*, *toles*, *urus*, *vargus* (1). Une autre source, mais moins claire, se trouve dans les dialectes celtiques, le breton, le kymri, l'irlandais et le gaëlique; moins claire, parce que ces dialectes eux-mêmes ont été fortement mélangés de latin, d'anglais et de français, en sorte qu'il n'est pas toujours facile de discerner ce qui leur est propre de ce qu'ils ont emprunté. Il était cependant bien difficile qu'il ne passât pas dans l'anglo-normand, qui les propageait à son tour, quelques mots venus du kymri. De même les emprunts au breton étaient naturels.

Le domaine de la langue française comprend, abstraction faite de la région provençale, la plus grande moitié de la France romane, avec les îles normandes et une partie de la Belgique et de la Suisse. Mais en dehors de ces limites elle a trouvé, comme langue internationale

(1) On en trouve encore d'autres dans du Méril, *Formation de la langue française*, p. 119. Cf. aussi Chevallet, *Orig.*, I, 219 et suiv.

de l'Europe, une extension sans exemple dans les temps modernes. — Son plus ancien nom paraît bien être *lingua gallica*. Jean le Diacre, par exemple, vers 874, dit: « Ille more gallico sanctum senem increpitans follem « (fr. *fol, fou;* voy. du Cange, s. v. *Follis*). » Le moine de Saint-Gall (vers 885) remarque : « Caniculas quas « gallica lingua *veltres* (v. fr. *viautres*) nuncupant (Du « Cange, s. v. *Canis*). » Witichind (vers l'an 1000) dit : « Ex nostris etiam fuere qui gallica lingua ex parte « loqui sciebant (*ap. Meibomium*, I, 646). » Cette dénomination s'est perpétuée en breton : *gallek* signifie la langue française, comme *Gall* veut dire Français. *Francisca* ou *francica* n'était originairement que le nom de la langue franke (voy. Ermoldus Nigellus, Eginhard, Otfried, etc.), et ce n'est qu'après l'extinction de cette langue en Gaule que la romane du nord hérita de son nom, et fut appelée *langue française:* jamais un Provençal n'aurait donné ce nom à son idiome. Comme au moyen âge on entendait surtout par *Français* les habitants de l'Ile-de-France (voy. du Méril, *Dict. normand*, p. XI), le nom de *français* aurait pu être aussi restreint au dialecte de cette province ; mais on l'étendait souvent, dans un sens général, à toute la langue du nord de la France : *ço espelt en franceis*, lit-on, par exemple, dans les Livres des Rois, qui sont normands (de même dans le Roman de Rou et ailleurs). Mais déjà dans l'ancien temps le langage de l'Ile-de-France ou de Paris passait pour le français le plus pur, et ce fait est prouvé par des témoignages souvent cités. Une autre expression don te servent volontiers les modernes est celle de *langue d'oïl*, en opposition à la *langue d'oc*. — L'usage public de cette langue d'oïl, surtout, comme il est naturel, dans la chaire, est attesté de bonne heure. S. Mummolin

(VII[e] siècle) fut appelé à Noyon, « quia prævalebat « non tantum in teutonica, sed etiam in romana lin- « gua (Reiffenberg, dans son édition de Phil. Mousket, « I, p. C). » Paschasius Ratbert, disciple d'Adalhard, Franc de naissance et abbé de Corbie (né vers 750), dit de lui : « quem si vulgo audîsses, dulcifluus emanabat » ; et un biographe postérieur d'Adalhard rend plus clairement la même idée : « qui si vulgari, id est romana, « loqueretur (*Choix*, I, p. XV). » On connaît la décision du Concile de Tours (813) : « Ut easdem homilias quis- « que aperte transferre studeat in rusticam romanam « linguam aut theotiscam. » On raconte du synode de Mousson (995) : « Episcopus Virodunensis, eo quod « gallicam linguam norat, causam synodi prolaturus « surrexit (*Hard. Concil.*, VI, 1,729). » Nous voyons le français employé comme langue des négociations politiques après le partage de Verdun dans les serments de Strasbourg (842) et de Coblentz (860).

Les monuments remontent très-haut. Aux IX[e] et X[e] siècles appartiennent les suivants : 1° les serments dont il est parlé ci-dessus, prêtés par Louis le Germanique et par l'armée de Charles le Chauve à Strasbourg (fac-simile dans le Glossaire de Roquefort et dans Chevallet) ; 2° la *Cantilène de sainte Eulalie*, de la fin du IX[e] siècle (publiée par Willems dans les *Elnonensia*, Gand, 1837, 1845 ; fac-simile dans Chevallet) (1) ; 3° le *Fragment de Valenciennes*, débris d'une homélie

(1) D'après du Méril (*Formation*, p. 186), il faut placer immédiatement après l'*Epître farcie* pour la fête de S. Etienne, et la *Lettre pastorale* d'Adalbéron, évêque de Metz, publiées, la première par du Méril même, la seconde par Borel (*a*).

(*a*) M. du Méril n'a publié que le commencement de ce texte ; j'ai publié le tout (59 vers) dans le *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur* de M. Ebert, 1862 ; je ne le crois pas antérieur au commencement du XII[e] siècle. — (TRAD.)

mêlée de latin sur le prophète Jonas (fac-simile dans Génin, *Chanson de Roland*, Paris, 1850), que l'éditeur juge être du IXe ou du Xe siècle ; 4° la *Passion de Jésus-Christ*, poëme écrit dans un dialecte semi-provençal, du Xe siècle (p. p. Champollion-Figeac, *Documents inédits* Paris, 1848, et par du Méril, *Formation*, p. 414, qui en a revu le texte) (1).

Aux XIe et XIIe siècles, nous remarquons, comme particulièrement intéressants pour l'histoire de la langue : le *Poëme sur saint Alexis* (publié par Wilhelm Müller dans le *Journal de Haupt*, V, 229, et avec un texte revu par Gessner dans les *Archives de Herrig*, XVII, p. 189); les *Lois de Guillaume le Conquérant* (publiées plusieurs fois d'après les anciens manuscrits perdus ; le seul conservé est assez moderne et incomplet) ; le *Psautier de Trinity-College à Cambridge*, latin, anglo-saxon et français (voy. Charlemagne, p. XXXII, Tristan, II, 241 ; *Rapports au ministre*, p. 199) (2) ; les *Livres des Rois* (publiés par Leroux de Lincy, avec des moralités sur le livre de Job et un choix de sermons de S. Bernard : *Les quatre livres des Rois*, Paris, 1841).

Aux XIIe et XIIIe siècles se développe une grandiose littérature poétique. Jusque dans le siècle suivant la langue conserve son caractère grammatical primitif ; mais alors commence une remarquable décadence des flexions. Nous nommons cette première période, au sens philologique, le *vieux français*.

(1) M. du Méril n'a pas publié ce texte en entier ; M. Diez en a donné une excellente édition, ainsi que de la Passion de Jésus-Christ : *Zwei altromanische Gedichte*, Bonn, 1852. — (Trad.)

(2) Une autre version fort ancienne des Psaumes a été publiée par M. Francisque Michel et mérite d'être mentionnée comme l'un des monuments les plus intéressants pour l'histoire de notre langue : *Psalterium gallicum vetus ..... Edidit F. Michel, Oxonii*, MDCCCLX. — (Trad.)

La littérature grammaticale commence au XVIe siècle. C'est un Anglais, John Palsgrave, né en 1480, qui donna le premier essai en ce genre : *L'esclarcissement de la langue françoyse* (1530), écrit en anglais (nouvelle éd. par Génin, Paris, 1852), travail assez complet et important pour la linguistique. L'auteur s'appuie déjà sur des grammairiens plus anciens. Quelques années après parut : *An introductorie for to lerne french trewly* (London, s. d.), par Gilles du Wez ou du Guez (réédité par Génin à la suite de Palsgrave). Presque en même temps le savant médecin Silvius (Jacques Dubois) publia son *In linguam gallicam Isagoge* (Paris, 1531). Citons encore : le *Tretté de la gramère françoeze*, par Louis Meigret (Paris, 1550); le *Traicté de la grammaire françoise*, par Robert Estienne, l'auteur du Dictionnaire grec (Genève, 1557), traduit en latin : *Gallicæ grammaticæ libellus* (Paris, 1560); la *Gramère* de Pierre Ramus (Paris, 1562), qui fut plus tard refondue (1572), et traduite par Thevenin : *Petri Rami Grammatica francica* (*Francofurt.*, 1583); la *Grammatica gallica* d'Antoine Caucius (*Basil.*, 1570); la *Gallicæ linguæ institutio* de Johannes Pilotus (*Lugduni*, 1586). Malheureusement les grammairiens de cette époque se croyaient appelés à procéder en réformateurs de la langue, et spécialement à faire dans l'orthographe une révolution qui fut souvent ridicule ou niaise. Mais il y eut aussi des écrivains plus intelligents qui consacrèrent à la langue nationale une partie de leurs études : tels furent les philologues Budée, Bouille, Joachim Périon, Henri Estienne, Joseph Scaliger, Casaubon. De Bouille, par exemple, nous citerons : *Liber de differentia vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate* (Paris, 1533); de Périon : *Dialogi de linguæ gallicæ origine ejusque cum græca cognatione* (Paris,

1555), traduits par lui-même en français; de H. Estienne: *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec* (Paris, 1569, rééd. en 1853); *De la précellence du langage françois* (Paris, 1579, réimpr. en 1850). Scaliger et Casaubon, ainsi que plus tard Saumaise, touchèrent souvent dans leurs notes critiques à des étymologies françaises. — Des dictionnaires parurent dès le XVe siècle, par exemple : *Dictionnaire latin-françois*, p. p. Garbin (Genève, 1487); *Dictionnaire françois-latin* (Paris, Rob. Estienne, 1539). La première édition du *Dictionnaire de l'Académie* parut en 1694. Le travail étymologique le plus important est celui de Ménage : *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* (Paris, 1650, 1694).

Dialectes. — Ils jouent en français un rôle bien plus important qu'en italien. En effet, dans l'ancienne littérature ils avaient pleine valeur, et aucun d'entre eux n'était proprement accepté comme langue écrite. Les anciens désignaient déjà ces dialectes par des noms empruntés naturellement aux provinces et généralement adoptés. Dans le *Reinardus Vulpes*, par exemple (XIIe siècle), le renard parle bourguignon (IV, 449) :

Hæc ubi burgundo vulpes expresserat ore,

après qu'on a désigné plus haut son langage (IV, 380) en général comme franc, c'est-à-dire français. Le roman provençal de Flamenca mentionne le bourguignon comme langue indépendante à côté du français (*Lex. rom.*, I, 22):

E saup ben parlar bergonó,
Frances e ties e bretó.

Dans un Psautier lorrain de la fin du XIVe siècle (*L. des Rois*, p. XLI) on lit : « Vez ci lou psaultier dou « latin trait et translateit en romans, en laingue lorenne

« (Lorraine). » Un troubadour, dans un passage déjà cité, mentionne le normand et le poitevin. Le poëte Quenes de Béthune se plaint qu'à la cour, à Paris, on ait blâmé son langage d'Artois, c'est-à-dire picard (*Romancero françois*, p. 83) :

Ne cil ne sont bien appris ne cortois
Qui m'ont repris si j'ai dit mot d'Artois.

Mais il y a trois dialectes auxquels on peut ramener les particularités linguistiques de chaque province : le bourguignon, le picard et le normand. Entre ces trois dialectes se trouve celui de l'Ile-de-France, qui tient de chacun d'eux, le *français* dans le sens le plus restreint, qui a été le point de départ du développement insensible de la langue écrite. Roger Bacon désignait déjà ces dialectes comme les plus importants de France : « Nam et « idiomata ejusdem linguæ variantur apud diversos, « sicut patet de lingua gallicana, quæ apud Gallicos et « Normannos et Picardos et Burgundos multiplici varia- « tur idiomate. » (Du Méril, *Dictionn. normand*, p. xx.) Les grammairiens postérieurs au moyen âge prennent encore parfois les dialectes principaux en considération. Périon, par exemple, connaît, en dehors de son bourguignon, qui pour lui est la langue écrite, le picard et le normand, qui s'en éloignent. On sait qu'un philologue moderne, Fallot, a étudié ce sujet, avec le soin qu'il demandait, dans un ouvrage spécial : *Recherches sur les formes grammaticales*, etc., Paris, 1839 ; malheureusement son travail est resté à l'état de fragment ou de projet. Il admet aussi, en déterminant leur domaine respectif au XIIIe siècle, trois grands dialectes : le *normand* en Normandie, Bretagne, Maine, Perche, Anjou, Poitou, Saintonge ; le *picard* en Picardie, Artois, Flan-

dres, Hainaut, Bas-Maine, Thiérache, Rethelois; le *bourguignon* en Bourgogne, Nivernais, Berry, Orléanais, Touraine, Bourbonnais, Ile-de-France, Champagne, Lorraine, Franche-Comté. Nous allons examiner, mais en nous restreignant à très-peu de sources choisies, les dialectes les plus importants, non sans jeter un coup d'œil sur leur forme postérieure ou actuelle. Nous ne pouvons nous proposer d'épuiser toutes les variations ou exceptions. Il est à peine besoin de rappeler que les caractères phoniques ne reposent jamais dans les manuscrits sur une orthographe fixe, et que par conséquent on ne peut pas toujours déterminer avec précision la valeur des lettres. Comme les scribes lisaient sans aucun doute des livres écrits dans les dialectes les plus différents, il était inévitable qu'ils admissent des formes orthographiques étrangères à leur dialecte, sans vouloir leur faire exprimer pour cela la prononciation étrangère, et cette liberté se justifiait d'autant mieux que les ouvrages qu'ils transcrivaient étaient destinés non-seulement au cercle restreint de leur propre dialete, mais à toute l'étendue du domaine de la langue française.

Dans le dialecte bourguignon, qu'on peut étudier dans les *Dialogues* de S. Grégoire (du Méril, *Formation*, p. 428) et dans Gérard de Viane, le caractère distinctif est la modification des voyelles par l'adjonction d'un *i*. Ainsi le fr. *a* devient ici *ai* (*jai, brais, mesaige, chaingier, bairon*, pour *ja, bras*, etc.). *E*, fermé ou ouvert, est remplacé par *ei* (*penseir, penseiz* au part. ou à la 2ᵉ pers. plur.), *aleie* = *allei, veriteit, meir* = *mer, neif* = *nef, freire, peire*); mais aussi par *ie*, surtout après *g* ou *ch* (*plaidier, laissier, jugier, mangier, chief, aimer, doner*). *E* et *i* se remplacent aussi par *oi* (*moiner* = *mener; manoier, noier, proier, proisier* = *manier, nier, prier,*

prisier) (1) : cette diphthongue ici très-favorisée subsiste toujours quand elle se trouve en français, et représente aussi l'*ai* français (moderne) dans les mots où le provençal n'a pas *ai* (*fois, rois, devoir; françois, roit, perdoie, plaisoit, laroie* = *français, raide, perdais, plaisait, laisserais;* toutefois on trouve aussi *alait, aurait*). *Eau, eaux,* sont rendus ici par *iau, iaz, iax* (*hiaume, biau, biaz, coutiax*); *eu* tantôt par *ou*, tantôt par *o* (*soul, gloriouz, flor, dolor, volt* = *veut*). Pour *ou* l'ancien *o* est resté prédominant (*vos, jor, amor, secors, sofre, tot;* mais aussi *vous, bouton*). Parmi les consonnes, *l* résiste encore souvent à la dissolution en *u*, au moins orthographiquement (*oisel, altre, halt, chevalz*, mais aussi *haut, vasaus*). Dans le patois bourguignon moderne, tel qu'on le trouve, par exemple, dans La Monnoie (né à Dijon en 1641), on remarque la même tendance à combiner certaines voyelles avec *i*, à mettre, par exemple, *ai* pour *a* (*lai, glaice, laivai* = *laver*) et même pour *e* (*ronflai, boutai, trompaite*), ainsi que *ei* pour *a* ou *é* (*jei, teiche* = *jà, tache; peire, mysteire*); *u* se prononce souvent *eu* (*jeuste, leugue* = *luxe, seur, treufe*). La prédilection pour *oi*, qui se condense souvent encore en *o*, persiste aussi (*françois, moigre, moison, frôche, chantô, pône, foindre* = *français, maigre, maison, fraîche, chantais, peine, feindre*). *Eau* sonne *ea* (*bea, morcea*); *o* est maintenu pour *ou* (*jor, aimor, cor* = *court, vo* = *vous*). *Ie* devant *r* est interverti en *ei* (*pousseire, premeire, premei* pour *premeir;* l'ancien bourguignon disait déjà *seculeirs*). *L* final s'éteint volontiers (*autai, noei* = *autel, noël*). *N* médial s'adoucit en *gn* (*breugne, épeigne* = *brune, épine*). La chute de l'*r* devant une consonne et à la fin

(1) Remarquez que *ei* ou *ie* ne remplacent que l'*e* accentué; *oi* au contraire représente l'*e* ou l'*i* non accentués. — (TRAD.)

des mots est une négligence fréquente dans le parler populaire (*vatu*, *po*, *savoi* = *vertu*, *pour*, *savoir*). — Le dialecte *lorrain*, voisin du bourguignon, s'en distingue peu; voy. dans le Psautier lorrain, cité plus haut, des exemples comme *jai* pour *jà*, *langaige*, *doneir*, *asseiz*, *prie* (et non *proie*), *savoir*, *françois*, *soul* = *seul*, *perillouse*, *errour*. Mais au français moderne *ou* correspond toujours ici cette même diphthongue, et non *o*. Un trait particulier est le *w* pour le *w* allemand (*warder* = *garder*); une charte de Verdun (*L. des Rois*, p. LXXIV) écrit de même *warentise*, et les *Sermons* de S. Bernard, qui rappellent d'ailleurs ce dialecte, disent aussi *werpil*, *eswarder*, etc. Les patois lorrains modernes conservent plusieurs particularités bourguignonnes, mais ils sont en somme fort dégénérés; ils offrent, par exemple, des diphthongues tout à fait inconnues à l'ancienne langue; on dit à Nancy *aimouer*, *foueive*, pour *amer*, *fève;* à Metz, *petiat*, *pieux*, pour *petit*, *peu*. — Le dialecte *français*, à en juger d'après Rutebeuf (sous S. Louis), ne se séparait au XIII[e] siècle qu'en peu de points du bourguignon. La diphthongaison n'atteint pas *a* (*voiage*, jamais *voiaige*), mais bien *e*, qui est exprimé par *ei*, moins généralement, toutefois (*parleir*, *doneiz*, *povretei;* mais *venez*, *volenté*, *mer*, et non *meir*), ou par *ie* (*chiere*, *chiés* = *chez*, *brisier*, *laissier*). *Oi* est aussi très favorisé (*loier*, *proier; j'avoie*, *estoit*, *voudroit*, *savoir*). L'emploi de *iau* est plus restreint (*biau; oisel*, *ostel*). *Eu* devient rarement *o* (*cuer* = *cœur*, *seul; dolor*), *ou* se montre déjà un peu plus souvent à côté de *o* (*nous*, *goute*, *jouer*, *moustrer; jor*, *retor*, *cop*, *molt*).

Le dialecte *picard*, pour l'étude duquel nous emploierons Gérard de Nevers et la légende en prose de S. Brandan, a beaucoup d'analogie avec le bourguignon dans sa

manière de traiter les voyelles. *E*, par exemple, est volontiers diphthongué en *ie* (*biel*, *nouviel*, *adies*, *chief*, *chiere*, *prisier*, *mangier*); *ou*, *oi*, et *iau*, se comportent de même (*jor; cortoîs*, *avoir*, *estoit*, *oseroie; biaus*, *oisiaus*, *vaissiaus; bials*, *chastiel*). Pour *ieu* on trouve *iu* (*liu*). Pour les consonnes, on remarque cette différence capitale, que le français *ç* (ou *ss* quand l'orthographe lui fait traduire le latin *ci*, *ti*) est habituellement rendu par *ch*, et *ch* au contraire par *k* (*Franche*, *merchi*, *fache* = *fasse*, *cacher* = *chasser*, *canter*, *pékié* = *péché*); mais, même dans les monuments les mieux caractérisés de ce dialecte, l'usage picard est souvent en concurrence avec l'usage français (voy., par exemple, les chartes picardes, *L. des Rois*, p. LXX–LXXIII); on trouve *ce* à côté de *che*, *chose* à côté de *cose*. Remarquons encore dans les consonnes : *ga* pour *ja* (*gayant*, *sergans* = *géant*, *sergent*), et le *w* allemand (*warder*, *werpir*). Le patois picard moderne (d'après Corblet) change, comme l'ancien, *e* en *ie* (*biel*, *traitier*), *ai* en *oi* (même dans *moison*, *moit*, *poyer* = *maison*, *maître*, *payer*), *eau* en *iau*, mais aussi en *ieu* (*biau*, *coutiau; bieu*, *vieu* = *veau*), *ieu* en *iu* (*diu*, *liu*, *liue*). Après *oi*, qui se prononce *oë* ou *oué*, il favorise surtout *eu*, qui peut se mettre pour *u*, *ou* et *au* (*leuxe*, *beue*, *keusses* = *luxe*, *boue*, *chausses*), tandis que l'*eu* français est remplacé par *u* ou *o* (*fu*, *malhur; plorer*, *jonesse*). Les consonnes n'ont pas beaucoup varié; il faut remarquer peut-être que l'*l* et l'*r* tombent dans les terminaisons (*regue*, *aimape* = *règle*, *aimable; chene*, *soufe* = *cendre*, *soufre*); que le fr. *ch*, rendu d'ordinaire par *k*, est quelquefois aussi remplacé par *g* (*guevau*, *guille* = *cheval*, *cheville*), mais surtout que les consonnes finales sont prononcées dures.—Le dialecte *flamand* offre peu de traits particuliers. Des chartes de Tournay

du XIII[e] siècle (Phil. Mousk., II, 309 et suiv.) écrivent, à la manière bourguignonne, *heretaige*, *pasturaige*, ou bien *estaule* pour *estable*, *paysieule* pour *paisible*.—Dans le *Hainaut* il y a aussi quelques petites divergences: des chartes de Valenciennes (Reiffenberg, *Monuments de Namur*, I, 454) écrivent, par exemple, *volontei*, *veriteit*, *wardeir*. Dans la forme actuelle de cet idiome, il faut noter *ô* pour *oi* (*fô*, *valenchenôs* = *fois*, *valenciennois*) (1).

Le dialecte *normand*, pour la caractéristique duquel nous emploierons les Lois de Guillaume le Conquérant et le poëme de Charlemagne, aime à changer *a* en *au* devant *n* (*aunz* = *ans*, *maunder*). L'*e* français ne devient pas ou ne devient que rarement *ie* ou *ei* (*chef*, *mer*; *chier*, *crieve* = *cher*, *creve* (L. Guill.); *aveiz* = *avez* (Charl.); d'autres textes donnent *ie* assez souvent). *U* aussi bien que *o*, *ou* et *eu*, se représentent le plus habituellement par *u*, ce qui est l'un des signes distinctifs de ce dialecte (*vertuz*; *unt*, *hunte*, *hume*, *reisun*; *jur*, *pur*, *vus*, *truver*, *duble*; *ure* = *heure*, *bufs*, *colur*, *doloruse*); il y a à cette règle plusieurs exceptions de différentes natures qui ne peuvent être énumérées ni expliquées ici. *Ai* est souvent remplacé par *ei* (*feit*, *meis*, *meint*, *seint*, *franceis*, *aveit*, *avereit*; *averai*, *fait*, etc.). Cet *ei* est le représentant propre et spécialement normand de *oi* (*fei*, *lei*, *rei*, *seit*, *saveir* et *saver*, *meité* = *moitié*). *Ie* devient simplement *e* (*ben*, *cel*, *ped*, *vent*, *dener*, *chevaler*, *amisted* = *amitié*; beaucoup de textes donnent *ie*). L'attraction de l'*i*, qui produit souvent en français des diphthongues, est évitée

(1) Un ancien poëme épique mentionne déjà le dialecte du Hainaut; un député du roi Marsile comprend « *normant*, *breton*, *hainuier et tiois* » (voy. l'Eraclius de Massmann, p. 562). Son nom moderne est *rouchi*.

(*pecunie*, *testimonie*, *glorie*, *miserie*) (1). *C* et *ch*, dans les textes que nous avons cités plus haut, se comportent comme en français; mais dans d'autres on trouve aussi l'usage picard. Transplanté en Angleterre, ce dialecte y a développé plusieurs particularités d'orthographe et de prononciation qui ont fini par lui donner un cachet anglais. Dans le patois normand moderne (du Méril, Decorde) on cherche en vain les traits sévères de l'ancien dialecte. Est-ce l'influence du picard? La domination de l'*u*, par exemple, est très-restreinte : car on dit *bacon*, au lieu du v. norm. *bacun*, *leur* ou *leu* pour *lur*, *tout* pour *tut*. Mais *ei* pour *oi* a laissé beaucoup de traces, représenté qu'il est tantôt par *e*, tantôt par *ai* (*mei*, *bet*, *dret*, *nerchir*, *aver* = *moi*, *boit*, *droit*, *noircir*, *avoir*; *fais*, *vaie*, *vaix* = *fois*, *voie*, *voix*). *Eau*, dans la vieille langue *el*, est diphthongué (*batiau*, *avias* = *oiseau*); *ie* reste aussi diphthongue (*bien*, *rien*, *batière*). La représentation de *ç* (*ss*) par *ch* et de *ch* par *k* est plus fréquente que dans l'ancien langage (*cha*, *capuchin*, *nourichon* = *ça*, *capucin*, *nourrisson*; *cat*, *acater*, *quien* = *chat*, *acheter*, *chien*; *chère*, *chèvre*, comme en français). *V* pour *gu* est très-usité (*varet*, *vaule*, *veg* = *guéret*, *gaule*, *gué*).

Nous avons constaté plus haut que les troubadours ne regardaient pas le *poitevin* comme un dialecte provençal. Dans les anciens poëmes poitevins qui nous sont parvenus, on reconnaît en effet un mélange de français et de provençal, où le premier paraît être prépondérant (2).

(1) Sur la prononciation de ces mots, on peut voir mon *Etude sur le rôle de l'accent latin*, p. 24 et suiv. — (TRAD.)

(2) On trouve çà et là de ces poésies dans les manuscrits, et on en a imprimé quelques-unes (voy. *Livre des Rois*, p. LXIII et suiv.; Wackernagel, p. 32; Gérard de Nevers, p. 20); cf. Aubery le Bourgoing, p. 50 :

Violer font un cortois jougleor,
Sons poitevins lor chante cil d'amor.

Une charte du Bas-Poitou de 1238 (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 3e série, t.V, p. 87) est presque en pur français.

Mais, depuis que le Poitou appartient à la France (1206), la langue d'oïl, venant surtout de Normandie, s'y répandit de plus en plus, et l'idiome de cette province, malgré plus d'un trait provençal, doit être adjugé sans hésitation au domaine français.

Le bourguignon et le picard se ressemblent dans leur manière de traiter les voyelles; le premier est un peu plus riche en diphthongues. En opposition à tous deux se présente le normand, qui, mettant des voyelles simples à la place des diphthongues, doit le leur céder pour la variété des sons vocaux. Dans les consonnes, les divers dialectes n'ont qu'un trait d'une importance capitale qui les distingue entre eux et de la langue moderne, c'est leur diverse manière de traiter le *c* latin.

A l'extrême frontière nord-est de la langue d'oïl, touchant d'un côté au domaine picard, de l'autre au domaine bourguignon (lorrain), se trouve l'idiome *wallon*, qui, développant une originalité bien marquée, se distingue par des caractères phoniques tout particuliers, et par quelques traits qui indiquent une haute antiquité (1). Il a moins de ressemblance avec le picard que ne le ferait supposer leur voisinage. « Il faut bien se garder, dit Hé« rart, de confondre le *rouchi* (c'est-à-dire le picard qui « se parle en Hainaut) avec le wallon, qui n'y ressemble « guère. » Il est encore moins voisin du lorrain. Voici des exemples de son système phonique : *A* s'affaiblit sou-

(1) Les Wallons reçurent ce nom des Allemands leurs voisins, ou plutôt le nom générique de *Walah* pour *Gaulois* leur resta à eux seuls, et ils l'adoptèrent eux-mêmes, à la différence des Valaques et des Welches. On le trouve employé à côté de *roman* pour désigner la langue dès le XII[e] siècle. Rudolf, abbé de Saint-Trond, écrivait en 1136 : « Adelardus ..... nativam linguam non habuit teutoni« cam, sed quam corrupte nominant romanam, teutonice wallonicam (voy. Grandgagnage, *De l'origine des Wallons*, Liége, 1852). » Nous attendons de ce maître une analyse scientifique de l'idiome wallon, qui sera d'un grand secours à la philologie romane.

vent en *e* (*chess*, *pless*, *chet*, *greter*, *sechai*). Il y a un *e* fermé et un *e* ouvert ; mais, de même que dans d'autres patois, leur application n'est pas toujours la même qu'en français : *père*, par exemple, se dit *pére*, et *cognée* *congneie*. Devant plusieurs consonnes *e* se diphthongue volontiers en *ie* (*biess*, *viersé* = *bête*, *verser*) ; de même *o* en *oi*, quand la première consonne est *r* (*coirbâ* = *corbeau*). *Ou* est très-fréquent sous son ancienne forme *o* (*to* = *tout*, *trové*). *U* se représente souvent soit par *o*, soit par *eu* (*nou*, *houg* = *nu*, *huche*; *comeunn*, *meur* = *commune*, *mur*). *Oi* correspond d'ordinaire à l'*ai* français. *Oi* et *ui* donnent le plus souvent les sons simples *eu* et *u* (*neur*, *poleur* = *noir*, *pouvoir*; *boi* = *bois*; *cûr* = *cuir*). *Au* devient *â* (*aw*) ou *ô* (*fâ*, *cawsion* = *faut*, *caution*; *chô* = *chaud*). *Eau* donne *ai*, très-rarement *ia* (*bai*, *chestai*, *coutai coutia* = *beau*, *château*, *couteau*). *Ie* est remplacé par *i* (*bin*, *fîr*, *pî* = *pied*, *clavi* = *clavier*). Quant aux consonnes, la chute de l'*l* ou de l'*r* est fréquente, comme dans le picard moderne (*cop*, *fib* = *couple*, *fibre*). *Ll* et *gn* peuvent tomber (*barbion*, *coy* = *barbillon*, *cueillir*; *champion* = *champignon*). *S*, *ss*, *ç*, au milieu ou à la fin des mots, *esc* aussi au commencement, se réduisent à une aspiration (*ahe*, *lehiv*, *foih* = *aise*, *lessive*, *forces*; *hlairi* = *esclairé éclairé*, *marihâ* = *mariscal maréchal*). *S* initial suivi d'une consonne se passe généralement de l'*e* prosthétique (*staf*, *skrîr*, *spal* = *étable*, *écrire*, *épaule*) ; *st* final se réduit à *ss* (*ess*, *aouss* = *être*, *août*). *Ç* reste à sa place (*cîr*, et non *chîr* = pic. *chiel*, fr. *ciel*). *Ch* reste aussi le plus souvent; cependant à la fin d'une syllabe il devient souvent *g*, et quelquefois ailleurs *k* à la manière picarde (*chein*, *atechi* = *chien*, *attacher*; *egté*, *cheg* = *acheter*, *charge*; *cangi*, *bok* = *changer*, *bouche*). Dans *qu*, l'*u* se fait entendre

(*kouatt* = *quatre*). *G* dur s'écrit souvent *w*, comme en picard et en lorrain (*wazon*, *wagne* = *gazon*, *gaîne*; *aweie* = *aiguille*).

De même que pour les dialectes italiens, dans les dialectes français les proportions des éléments constitutifs ne sont pas tout à fait les mêmes que dans la langue écrite. Le lorrain, par exemple, a jusqu'aux temps modernes admis une masse de mots allemands; le picard en a pris au flamand. Dans le normand on trouve des mots bretons, mais un bien plus grand nombre de francs, d'anglo-saxons et de norois que la langue écrite ne reconnaît pas. Exemples : *aingue* pour *aingle*, hameçon (v. h. all. *angul*); *bédière*, lit (v. nor. *bed*); *bur*, demeure (v. h. all. *bûr*); *clanche*, loquet (all. *klinke*); *cotin*, cabane (v. nor. *kot*); *cranche*, malade (all. *krank*); *dale*, vallée (v. nor. *dal*); *drugir*, courir çà et là (v. nor. *draugaz*, *more larvarum circumerrare?*); *esprangner*, briser (v. h. all. *sprengan*, nor. *sprengia*); *finer*, trouver (v. nor. *finna*); *flo*, troupeau (v. nor. *flockr*); *grimer*, gratter (m. h. all. *kratssmen*); *haule*, fosse (v. h. all. *hol*); *heri*, lièvre (v. nor. *hêri*); *hogue*, colline (*haugr*); *hut*, bonnet (v. h. all. *huot*); *lague*, manière (angl.-sax. *lag*, loi); *lider*, glisser (angl.-sax. *glîdan*); *napin*, enfant (v. nor. *knappi*); *naqueter*, claquer des dents (v. nor. *gnacka*); *guenettes*, dents (v. nor. *kinn*, mâchoire); *vatre*, mare (angl. *water*), etc. Voy. du Méril, *Dict. normand*, LXXXVI.

Dans une partie de l'ancienne Rhétie, actuellement le canton des Grisons, vit encore une langue romane qui, tout en se rapprochant par certains points soit de l'ita-

lien, soit du provençal ou du français, porte dans toute sa structure un cachet particulier. Cette partie de la Rhétie était appelée par les Allemands au moyen âge Chure-Wala (c'est-à-dire *les Gaulois de Coire*); le nom de *welche de Coire* (ou simplement *welche*) paraît être celui qui lui convient le mieux; il est plus limitatif et plus modeste que celui de *rhétoroman*, composé qui n'est usité nulle part; dans le pays même la langue s'appelle *rumonsch* = prov. *romans*. Nous ne pouvons, malgré toutes les réclamations contraires, la mettre à côté des six langues romanes littéraires comme une sœur égale en droits, d'abord parce que, troublée par des influences étrangères, elle n'a pu arriver à une complète originalité (1); ensuite et surtout parce que sur son sol il ne s'est pas développé de langue littéraire, car on n'écrit et on ne parle que dans les dialectes et d'après une orthographe arbitraire. Il n'y a pas ici un idiome cultivé et poli, qui n'était pas nécessaire, il est vrai, à un petit peuple alpestre; ce qui est regardé comme la langue écrite va de pair avec les dialectes et change avec eux. Le plus ancien monument de cette langue est une traduction du Nouveau-Testament de l'an 1560 (voy. des citations dans Carisch, *Formenlehre*, p. 174–185). Les dialectes principaux sont au nombre de deux: le *haut welche* aux sources du Rhin, et le *dialecte d'Engadin* aux sources de l'Inn, qui s'appelle aussi *ladin*, latin. Mais ceux-ci se divisent à leur tour en dialectes secondaires, par exemple le *ladin* en *haut* et *bas ladin* (voy. Carisch, *Dictionnaire*, p. XXV et suiv.; *Formenlehre*, p. 118 et suiv.; Böttiger, *Rhatoromanska sprakets dialekter*, Upsala, 1853).

(1) C'est ce que remarque Aug. Fuchs, qui a très-soigneusement analysé sa structure.

Nous ne parlerons ici que des lois de mutation, qui, tout en n'étant pas régulièrement observées, ont cependant pénétré un peu profondément dans la langue (1). *A* devant *l* ou *n* devient souvent *au* (lat. *calidus*, welc. *cauld*, *angelus* = *aungel*), et dans d'autres cas *o* (*anima* = *olma*, *clamo* = *clomm*); dans l'engadin il peut s'affaiblir en *æ* (*faba* = *fæv*, *vanitas* = *vanitæt*, *laudare* = *lodær*) (2). *E* se diphthongue en *ie* ou *ia* dans le haut welche (*ferrum* = *fier*, *terra* = *tiara*). *A*, *e* et *i*, dans le même dialecte, deviennent aussi *ai*, en ladin *ei* (*honorabilis* = *hundraivel*, *hundreivel*; *plenus* = *plain*, *plein*; *piper* = *paiver*, *peiver*). *O*, quand il ne persiste pas, devient en haut welche soit *u* (*bonus* = *bun*, *pons* = *punt*, *corona* = *corunna*), soit *ie*, ou en ladin *œ* (*oleum* = *ieli*, *œli*; *nobilis* = *niebel*, *nœbel*) (3). *U* long (rarement *u* bref) donne en ladin *u* prononcé à la française, qui s'atténue en *i* dans le haut welch (*durus* = *dur*, *dirs*; *justus* = *just*, *gist*). *O* et *u* se diphthonguent souvent, en ladin, en *uo* (*forma* = *fuorma*, *curtus* = *cuort*). *Au* donne en h. w. *au*, en ladin *ô* (*fraudom* = *fraud*, *frôd*). Les voyelles finales sont traitées comme en provençal ou en haut italien (*casa*, *facil*, *amar*, *amig*). L'incertitude des voyelles non accentuées à la première syllabe dépasse toute mesure et n'est égalée dans aucun autre dialecte roman : *pavo* = *pivun*, *papyrus* = *pupir*, *tenere* = *taner*, *peccatum* = *puccau*, *servitium* = *survetsch*, *timere* = *tumer*, *infans* = *uffont*, *portare* = *purtar*, *junix* = *gianitscha*, *laudare* = *ludar*. Il faut noter la prédilection marquée pour l'*u*. — Pour ce qui regarde les consonnes, *al* se dis-

(1) Les autres caractères de cet idiome seront étudiés dans la Grammaire.

(2) J'emplote *æ* pour noter le son que M. Diez exprime par *ä*, notation inconnue en français. — (Trad.)

(3) Même observation : *œ* remplace *ö*. — (Trad.)

sout, en haut welche, en *au*, en ladin en *ô* (*alter*=*auter*, *ôter*). *L* et *n* mouillés se produisent de la même manière que dans les autres langues et se rendent par *lg*, *ng*, ou bien *gl*, *gn*. *S* initial devant une consonne se prononce *ch*. *Ti* se partage entre plusieurs formes (*palatium* = *palaz*, *credenza* = *cardienscha*, *rationem* = *raschun*, *radschun*). *C* devant *a*, *o*, *u*, se comporte en haut welche à peu près comme en italien ; cependant il y prend quelquefois, et toujours en ladin, un son écrasé qu'on exprime par *ch*, *chi*, et souvent aussi par *tg* (lat. *calor*, *caballus*, *peccatum*, *caput*, *canis*, *corpus*, *corium*, *cuna*; h. wel. *calur*, *cavaigl*, *puccau*, *cheau*, *chiaun*, *chierp*, *chir*, *chiuna*; lad. *chalur*, *chavaigl*, *perchà*, *cheu*, *chaun*, *chierp*, *chör*, *chunna*). Devant *e* et *i*, *c* se prononce à peu près comme *tz*, surtout en ladin (*celebrar*, *facil*), ou comme *tch*, et s'écrit *tsch* (*cœlum* = *tschiel*, *facies* = *fatscha*); ou encore comme *ch*, son qui rend aussi le latin *sce*, *sci* (*tacere* = *tascher*, *decem* = *diesch*, *nasci* = *nascher*). *Ct* en haut welche donne *g*, ou encore *ig* ou *tg* (*lectus* = *lêg*, *noctem* = *noig*), en ladin *tt* (*lett*, *nott*). Il y a deux *g*, le *g* guttural des autres langues, et un *g* plus doux, exprimé ordinairement par *gi* et souvent par *tg* à la fin des mots. Devant *a*, *o*, *u*, il conserve d'habitude le son guttural en haut welche (*gallina* = *gaglina*, mais *ligare* = *ligiar*); en ladin il prend le son doux au moins devant *a* (*giallina*, etc.); devant *e* et *i* il conserve souvent aussi la prononciation gutturale (*aungel*, *fugir*); mais il y a beaucoup de mots où on le rend sifflant (*gener* = *schiender*, *ingenium* = *inschin*, *pungere* = *punscher*). *J* est généralement remplacé par *gi* (*jejunus* = *giginn*; *jentare* = *giantar*). Les muettes n'offrent rien de remarquables.

Le côté étymologique de cette langue est très-digne

d'attention. Les Rhétiens étaient de race étrusque. Sous Auguste leur pays fut conquis par les Romains et soumis à la langue latine. Peu de siècles après, les Alamans occupèrent la partie occidentale, les Bavarois la partie orientale du territoire. A l'ouest la langue romane s'est maintenue; dans l'est (*Voraelbug,* Tyrol allemand) elle a péri. Des vestiges étrusques se sont conservés dans des noms de lieux, comme l'a récemment montré un philologue (Steub, *Ueber die Urbewohner Rhätiens*, 1843; *Zur Rhätichen Ethnologie*, 1854); quelques substantifs welches permettent d'en conjecturer d'autres (1).

L'élément romain s'est beaucoup obscurci, principalement par l'emploi fréquent de la métathèse, ce qui n'ajoute pas peu aux difficultés de l'étymologie : *caula*, par exemple, représente *aquila*; *damchiar*, *imaginare; diember* = *numerus*, *diever* = *opera*, *iamma* = *hebdomas*, *sdrelar*=*disgelare* (voy. Steub, *Ethnologie*, p. 43 et suiv.). L'élément germanique est assez considérable, mais ne s'est introduit en grande partie, comme l'indiquent les formes, qu'à une époque tardive.

(1) Steub donne des exemples de ces mots (*Ethnologie*, p. 46-49). Bien qu'ils soient choisis avec beaucoup de précaution, il s'en est glissé dans le nombre quelques-uns que des langues connues peuvent revendiquer. *Tarna*, par exemple, ver, est l'it. *tarma* = lat. *tarmes; tegia*, cabane, est *attegia; chamaula*, teigne, semble un composé de *maula*, chenille, qui rappelle le goth. *malô*. Ce serait un travail utile de trier avec soin tout ce qui est allemand ou latin, pour arriver à bien toucher le pur noyau rhétique.

FIN.

5159 — Paris, imprimerie de Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE A. FRANCK.

ALB. L. HEROLD successeur,

67, RUE RICHELIEU.

BENLOEW (L.). Précis d'une théorie des rhythmes. Première partie : Rhyth
français et rhythmes latins. In-8, br. 3

— Précis d'une théorie des rhythmes. Deuxième partie. Des rhythmes g
et particulièrement des modifications de la quantité prosodique amenées
le rhythme musical. In-8, br. 4

— De quelques caractères du langage primitif. Lu à l'Académie des Inscr
tions et Belles-Lettres le 30 octobre 1861. In-8, br. 1

GRIMM (JACOB). De l'origine du langage, trad. de l'allemand par F. de W
mann. In-8, broch. 3

GUESSARD (F.). Grammaires provençales de Hughes Faidit et de Raymond V
de Besaudun. XIII[e] siècle. Deuxième édition, revue, corrigée et consid
blement augmentée. In-8, broch. 8

HUMBOLDT (G. DE). De l'origine des formes grammaticales et de leur influence
le développement des idées. Opuscule traduit par A. Tonnellé, suivi de
nalyse de l'opuscule sur la diversité dans la constitution des langues. In
broch. 2

MEYER (P.). Anciennes poésies religieuses en langue d'Oc, publiées d'après
manuscrits. In-8, broch. 1

MICHEL (FRANCISQUE). Le Roman du Saint-Graal, publié pour la premièr
d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale. In-8, papier vergé. 5

— Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne. 2 vol. in
broch. 1

PARIS (G.). Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In
broch. 5

POETES (Les anciens) de la France, publiés sous les auspices de S. Exc. Mons
le Ministre d'État et sous la direction de M. F. Guessard. In-8, cart., im
avec des caractères elzéviriens sur papier vergé.

Vol. I. Gui de Bourgogne, Otinel, Floovant. 5
II. Doon de Maïence. 5
III. Gaufrey. 5
IV. Fierabras, Parise la Duchesse. 5
V. Huon de Bordeaux. 5
VI. Aye d'Avignon. Gui de Nanteuil. 5
VII. Gaydon. 5

VILLEMARQUÉ (TH. HERSART DE LA). Barzaz-Breiz, chants populaires de
Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, des arg
ments, des notes et les mélodies originales. 4[e] édit., augmentée. 2 vol. in
broch.

WEIL (H.). De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux l
gues modernes. Question de grammaire générale. In-8., broch. 3

4460 — Paris, imprimerie de Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.


3 2044 019 670 157

